This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Finch Adds. R. 82.

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME ONZE,

ŒUVRES

POSTHUMES

DU COMTE DE TRESSAN,

TOME PREMIER.

A PARIS;

Chez DESRAY, Libraire, quai des Augustins,
n°. 35.

M. DCC. XCI.
Avec Approbation et privilège du Roi.

VIE

DE LOUIS-ÉLISABETH DE LA VERGNE, COMTE DE TRESSAN,

Chevalier de l'Ordre royal & Militaire de Saint-Louis, Commandeur de l'Ordre de Saint-Lazare, Lieutenant Général des Armées du Roi, Commandant de Bitche & de la Lorraine Allemande; l'un des Quarante de l'Académie Françoise; Associé libre de celle des Sciences; de la Société royale de Londres; des Académies de Berlin, d'Edimbourg, de Nancy, de Montpellier, de Caen, de Rouen, &c.

Par M. l'Abbé V * * * *.

VIE
DU COMTE DE TRESSAN.

LOUIS-ÉLISABETH DE LA VERGNE, comte de Treſſan, d'une maiſon anciennement connue dans le Poitou, dans l'Auvergne, le Limouſin, le Rouergue & le Languedoc, naquit au Mans le 5 octobre 1705, dans le palais épiſcopal de ſon grand-oncle Louis de la Vergne de Treſſan, évêque du Mans, premier aumônier de Monſieur, frère de Louis XIV.

Il étoit fils de François de la Vergne de Treſſan, premier guidon des Gendarmes de la Garde, & de Madeleine-Louiſe de Brulard-Genlis.

Son éducation commencée au collège de la Flêche fut continuée à celui de Louis-le-Grand, & achevée auprès de la perſonne du roi; il y fut placé dès l'âge de 13 ans, avec le duc de la Vauguyon & d'autres jeunes ſeigneurs, qui

partageoient les études & les amuſemens de l'enfance du monarque.

Il ne pouvoit débuter à la cour dans des circonſtances plus favorables à ſa fortune. Sa famille, que les troubles du calviniſme en avoit éloignée depuis la bataille de Jarnac, & qui s'étoit réfugiée à Turin, où elle a joui d'une grande faveur pendant près d'un ſiècle, avoit été rappellée par Louis XIII, & n'avoit plus ceſſé d'être attachée par des places conſidérables à la famille royale.

La première maréchale de la Mothe Houdancourt, qui avoit été dame d'honneur de la reine Marie-Thérèſe d'Autriche, étoit tante du comte de Treſſan; elle vivoit encore.

Il étoit petit-neveu de madame la ducheſſe de Ventadour, gouvernante du roi. Son père, ſes oncles, tous ſes parens étoient de la ſociété intime du palais-royal, & il appartenoit à pluſieurs miniſtres & membres du conſeil royal de régence. L'abbé de Treſſan, alors évêque de Nantes, étoit grand aumônier de M. le régent, & ce prince, juſqu'à ſa mort, fit au jeune comte tout le bien dont ſon âge le rendoit ſuſceptible.

Le roi qui l'avoit diſtingué parmi les ſeigneurs que l'on avoit aſſociés à ſon éducation, lui marquoit une affection particulière. Mais à

tous ces avantages, le comte de Treſſan joignoit des qualités perſonnelles qui ſeules auroient pu lui ouvrir la plus brillante carrière; une charmante figure; des graces naturelles, de la ſenſibilité, le déſir & le don de plaire, une imagination vive, de l'eſprit, des connoiſſances ſupérieures à ſon âge; un goût décidé pour le grand & le beau; l'amour des arts, des ſciences, des lettres & ſur-tout de la poéſie; une ſingulière vénération pour tous les hommes célèbres; enfin de l'émulation pour tous les talens & pour tous les genres de mérite qui peuvent rendre aimable ou digne de conſidération.

De ſi heureuſes diſpoſitions furent bientôt remarquées par les hommes les plus capables de les encourager. Ce qui reſtoit encore de la ſociété du temple s'étoit réuni à celle du palais-royal, on y voyoit l'abbé de *Chaulieu* qui avoit été l'ami intime du marquis de Brouſſin, oncle du comte de Treſſan. *Fontenelle* qui avoit vécu avec tous les grands hommes du ſiècle de Louis XIV. *Voltaire*, le préſident de *Monteſquieu*, dont le génie a opéré une ſi étonnante révolution dans ce ſiècle; le préſident *Hénault*, *Maſſillon*, l'abbé *Nollet*, *Monterif*, *Gentil Bernard*, & une foule d'autres amis des lettres. Mademoiſelle de Treſſan, qui tenoit la maiſon de ſon frère,

leur donnoit à ſouper. Le comte de Treſſan qui préféroit leur converſation aux amuſemens de ſon âge, leur montroit ſes premiers eſſais, écoutoit leurs conſeils, profitoit de leurs leçons, & ſe ſentoit animé du deſir de les égaler un jour. Quoique ſon oncle vît avec ſatisfaction cette ardeur pour l'étude, & cette émulation pour la gloire, il fit tout ce qu'il put pour l'empêcher de faire des vers. En cela le comte de Treſſan ne lui a pas été docile, il en a fait toute ſa vie, ſuivant les occaſions; mais il y a toujours attaché ſi peu d'importance, que, lorſque ſes amis ont obtenu de lui, dans ſa vieilleſſe, de raſſembler ſes chanſons & autres pièces fugitives, il n'a pu en former, peu de tems avant ſa mort, qu'un recueil fort incomplet.

L'archevêque de Rouen ne voyoit pas avec moins de peine qu'il montrât pour la lecture des romans la même ardeur que pour la poéſie. Cependant, comme il remarquoit dans ſon neveu un goût décidé pour toutes les études qui pouvoient lui donner de l'élévation, il regardoit les lectures agréables comme un délaſſement de l'application qu'il donnoit à l'hiſtoire, à la phyſique, aux mathématiques, à l'art militaire, au droit public, & à toutes les ſciences qui pouvoient entrer dans l'éducation d'un homme de guerre & d'un homme d'état. Il fut à portée

de le ſurveiller encore davantage, quand pour le récompenſer du ſuccès avec lequel il avoit préſidé les états de Bretagne à leur première convocation depuis leur rétabliſſement, le roi le transféra de l'évêché de Nantes à l'archevêché de Rouen. Il ne perdit pas pour cela ſon neveu de vue, & M. le régent, qui avoit pour ce prélat une amitié marquée, voulut lui en donner une nouvelle preuve en faiſant paſſer le jeune comte du régiment du Roi dans le ſien, avec une commiſſion de meſtre-de-camp & une compagnie.

Ce brevet, du mois d'octobre 1723, eſt un des quatre premiers que Louis XV accorda aux jeunes ſeigneurs qui avoient eu l'honneur de lui faire habituellement leur cour juſqu'à ſa majorité.

M. le duc d'Orléans ayant été enlevé ſubitement, dès l'année ſuivante, par une attaque d'apoplexie, ce fut pour le comte de Treſſan, & pour toute ſa famille, une perte irréparable.

Il retrouva cependant un puiſſant protecteur dans le vertueux héritier de ce grand prince. M. le duc d'Orléans qui l'honoroit déja d'une tendre bienveillance, lui en donna une marque diſtinguée, en le menant avec lui à Strasbourg, lorſqu'il y fut envoyé pour épouſer, au nom du roi, *Marie Lezinska*, auſſi étonnante par ſes

deſtinées que par les vertus qui l'avoient rendue digne de ſon élévation.

Ce fut dans cette ſolemnité que le comte de Treſſan fit, pour la première fois, ſa cour à cette auguſte princeſſe & à ce prince philoſophe, que le héros du Nord avoit couronné de ſa main victorieuſe, & que les ſuffrages unanimes d'un peuple libre appellèrent de nouveau ſur ce même trône, dont la force & l'intrigue devoient l'écarter une ſeconde fois; mais qui devoit enfin régner ſur des ſujets plus ſoumis & plus paiſibles, dont il étoit deſtiné à faire la félicité.

Les momens du comte de Treſſan furent dès-lors partagés entre *Verſailles*, où il étoit de toutes les fêtes & de tous les amuſemens d'une cour jeune & brillante; *la garniſon*, où il rempliſſoit ſon ſervice avec autant d'exactitude que de zèle. *Rouen* & *Gaillon*, où il ſe diſoit le premier grand vicaire de ſon oncle, & où il eut occaſion de ſe lier avec le Cat, l'un des plus ſavans anatomiſtes de ſon ſiècle; *Genlis*, où ſon cœur l'auroit tenu enchaîné, ſi ſes devoirs & les bienſéances ne l'en euſſent arraché; *Paris* enfin, où il contribuoit aux délices des ſociétés les plus aimables. Celle de Pantin, compoſée d'hommes ſpirituels & de femmes charmantes, a été pendant pluſieurs années fort célèbre;

on avoit loué, à frais communs, une maiſon vaſte & commode ; on y faiſoit de la muſique, on y danſoit, on y jouoit la comédie, on y donnoit des fêtes ; le comte de Treſſan a célébré les charmes de cette ſociété, dans ſes vers au comte d'Armenonville. Il étoit en même temps le *mouton des bêtes* de madame de Tencin, & le *mouton des ſaintes* dans les ſoirées de la reine, qui changea dans la ſuite ce nom en celui de *petit-train*. C'eſt chez madame de Tencin qu'il entretint ſes liaiſons formées déja chez ſon oncle, avec les hommes les plus éclairés de ſon ſiècle, & qu'en vivant dans leur intimité, il ſembloit dès-lors annoncer ſon adoption future dans les premières académies de l'Europe.

La réputation du comte de Treſſan, le faiſoit rechercher & dans la capitale & à la cour, lorſque M. de Chauvelin, garde des ſceaux & miniſtre des affaires étrangères, voulant rendre utiles ſes ſervices, ſes connoiſſances, ſes talens & ſon amabilité, le deſtina aux négociations. L'archevêque de Rouen qui craignoit que les paſſions n'arrêtaſſent la fortune de ſon neveu, adopta ce projet ſans peine, & conſentit à le faire voyager. M. de Chauvelin le fit partir avec M. de Biſſy, ambaſſadeur à Parme, & le recommanda dans toutes les cours de l'Italie.

La première où parut le comte de Treſſan fut celle de Turin. On n'y avoit oublié ni ſon nom, ni les ſervices de ſes ancêtres, qui, pendant les troubles de la ligue y avoient occupé de grandes charges, & qui, par le mariage d'Iſabeau de la Vergne avec un prince de Saluces, avoient eu l'honneur de s'allier à la maiſon de Savoie.

Il fut traité par le grand Victor Amedée & par toute la cour, avec une diſtinction particulière; de-là il ſe rendit à Parme, & y fut retenu quelques temps par l'Infant dom Carlos, qui venoit de prendre l'inveſtiture de ce duché, & qu'il accompagna dans les voyages de Florence, de Veniſe, de Regio, de Plaiſance, de Piſe & de Mantoue.

Madame la ducheſſe de Modène, fille de M. le régent, qui conſervoit de l'amitié pour l'archevêque de Rouen, ne fit pas un accueil moins diſtingué au comte de Treſſan.

Il ne ſe rendit à Rome qu'après avoir parcouru les villes principales de l'Italie.

La mort de ſa mère, qu'il y apprit à ſon arrivée, porta un coup bien douloureux à ſa ſenſibilité, mais ne changea rien dans le plan de ſes voyages.

Les cardinaux Corſini, Paſſionei, Rezonnico, & pluſieurs autres amis de ſon oncle, eurent

pour lui les plus grands égards. Le duc de Saint-Aignan, alors ambaſſadeur à Rome, le préſenta au pape Clément XII, qui, pendant ſa nonciature en France, avoit été fort lié avec l'évêque du Mans, & les abbés de Treſſan, comtes de Lyon, de même qu'avec l'archevêque de Rouen, alors premier aumônier de M. le duc d'Orléans. Sa ſainteté qui admettoit ſouvent le comte de Treſſan à des audiences particulières, avoit donné des ordres qui contribuoient à lui rendre utile & agréable ſon ſéjour dans la capitale du monde.

Le cardinal Albéroni, que la plus haute conſidération dédommageoit à Rome de la diſgrace & de l'exil, accueillit avec intérêt le comte de Treſſan, qui, dans ſa correſpondance avec M. de Biſſy, s'étonnoit qu'un vieillard, dont la profonde politique avoit preſque changé la face de l'Europe vingt ans auparavant, parût prendre autant de plaiſir dans ſes entretiens avec un jeune voyageur.

Il paſſoit tous les jours quelques heures à la bibliothèque du vatican, dont il ne ſe laſſoit pas d'admirer les richeſſes & la beauté. Les manuſcrits en langue romance, dont il trouva une magnifique collection, piquèrent ſa curioſité; ils lui donnèrent ſur-tout pour les romans de chevalerie, ce goût qu'il a conſervé toute ſa

vie, & auquel nous ſommes redevables des charmantes productions de ſa vieilleſſe.

Il partageoit ainſi ſon temps entre l'étude & ſes aſſiduités dans les premières ſociétés de Rome, lorſque la nouvelle de la mort de l'archevêque de Rouen, vint le frapper d'un nouveau coup. Il tomba dangereuſement malade. Toute la ville de Rome lui témoigna le plus vif intérêt; le pape lui-même prit beaucoup de part à la perte d'un prélat qu'il deſtinoit à la pourpre romaine.

« J'avois projetté, lui diſoit un jour le ſaint » père de le faire cardinal, & ſi vous voulez » entrer dans l'état eccléſiaſtique, je diſpoſerai » tout de manière que vous puiſſiez un jour » parvenir à cette dignité. » Le comte de Treſſan, pénétré de reconnoiſſance, répondit qu'il étoit attaché à la carrière qu'il avoit commencée; & auſſi-tôt que les médecins lui permirent de ſe mettre en marche, il partit de Rome & revint à Paris, où il tomba dans une langueur qui fit craindre de nouveau pour ſes jours; rien ne pouvoit adoucir ſes regrets ni diſtraire ſa douleur; il étoit inconſolable d'avoir perdu à la fois une mère tendre & un oncle qui, ayant toujours eu pour lui les ſentimens d'un père, n'avoit épargné ni ſoins ni dépenſes pour aſſurer ſon avancement & ſon bonheur.

Il étoit encore malade, lorſque le roi ayant fait connoître à l'empereur, qui s'oppoſoit à la ſeconde élection de Staniſlas, qu'il ſoutiendroit la liberté des ſuffrages en Pologne, fit marcher une armée ſur le Rhin.

Le comte de Treſſan demanda de faire cette campagne, l'obtint & ſervit ſous les ordres du duc de Noailles en qualité d'aide-de-camp; il ſe trouva au ſiège de Kell, qui ſe rendit après dix jours de tranchée ouverte, & quand l'armée eut pris ſes quartiers, il paſſa une partie de l'hiver à Lunéville, où madame Royale tenoit une cour brillante, & l'autre à Verſailles, où la reine commençoit à réunir tous les ſoirs, chez la ducheſſe de Villars, une ſociété d'hommes aimables qui faiſoient ſon cavagnol, ou ſe livroient aux charmes de la converſation.

A l'ouverture de la campagne il alla joindre ſon régiment à Sare-Louis, ſe rendit à Keiſerlouter près du duc de Noailles, ſe diſtingua aux lignes d'Elinghen, à la tête de pluſieurs détachemens conſidérables; partagea les travaux & les périls du ſiège de Philisbourg, & y mérita l'eſtime du maréchal de Berwick, & la confiance des maréchaux d'Aſfeld, de Noailles & de Belle-Iſle.

Le jour que le maréchal de Berwick fut tué à la tranchée, le comte de Treſſan y fut bleſſé

du même coup, qui mit le marquis de la Faye, ſon ami, aux portes du tombeau.

Il fit, ſous M. de Belle-Iſle, qui aimoit à l'employer dans les circonſtances délicates, la campagne de 1735, qui ſe paſſa ſur-tout en marches ſavantes, en eſcarmouches, fourrages, détachemens & actions particulières, juſqu'à ce qu'enfin la mort du prince Eugène détermina l'empereur à demander la paix.

Le comte de Treſſan fut fait brigadier & obtint l'enſeigne de la compagnie écoſſoiſe des Gardes-du-Corps. Son ſervice & la ſociété de la reine le retinrent dès-lors à la cour; c'eſt là qu'il s'abandonnoit à la franchiſe & à la gaiété de ſon caractère, & que par les plaiſanteries du meilleur ton, les ſaillies ingénieuſes, les converſations les plus ſpirituelles, il contribuoit aux délices de cette ſociété choiſie; on y jouoit peu, mais on s'y amuſoit beaucoup. S'il arrivoit au comte de Treſſan de s'abſenter ſans en avoir obtenu la permiſſion, les ſaintes le mettoient en pénitence; & c'eſt alors qu'il falloit s'acquitter par un cantique, par quelque traduction de pſeaumes, ou par quelqu'autre pièce de poéſie. Pendant ſes voyages il écrivoit tous les courriers; ſoit à MM. d'Argenſon & de Belle-Iſle; ſoit à l'évêque de Verdun, aux abbés de Marbœuf & de Saint-Cyr; ſoit à Montcrif, &

au préſident Hénault ; ſoit à madame de Villars, & à la reine elle-même : ſes lettres étoient lues avec tout l'intérêt que peuvent inſpirer à la bienveillance, à l'eſtime & à l'amitié, la ſenſibilité, la grace & le deſir de plaire. On attendoit avec impatience des nouvelles du *mouton des ſaintes*, & on lui rendoit fidèlement les diverſes impreſſions que ſes miſſives avoient faites, mais ſur-tout on lui demandoit compte de ſa conduite ; & comme il avoit toujours quelques confeſſions à faire, il falloit quelques nouvelles reſſources pour obtenir ſon pardon.

Un jour qu'il arrivoit de l'armée, après une campagne fort périlleuſe, la reine lui demanda : « eh bien ! mon pauvre mouton, vous avez » couru bien des dangers. Avez-vous un peu » penſé à vous ? Oui madame, répondit-il à ſa » majeſté, je n'ai point oublié que je ſervois » mon Dieu, mon roi & ma patrie. — Mais le » moral comment va-t-il ? — Madame, il va » ſon *petit train.* » Et comme il fit pluſieurs fois, à la même queſtion à-peu-près la même réponſe, la reine ſubſtitua le nom de *petit-train* à celui de *mouton*, que lui avoit donné madame de Tencin.

La reine aimoit, diſoit-elle quelquefois, à confeſſer le plus aimable des *vauriens*, & c'eſt

aux pénitences qu'elle lui impoſoit que nous ſommes redevables de beaucoup de poéſies légères, de traductions de pſeaumes, & d'une collection de cantiques pour Saint-Cyr. Quand il a refuté l'*homme-machine* de la Metrie, & le *livre de l'eſprit*, M. Helvétius a prétendu qu'il ne l'avoit fait que pour plaire à cette auguſte princeſſe. Mais tous ſes amis les plus intimes ſavent qu'il ne pouvoit concevoir qu'il y eût des matérialiſtes & des athées. « J'aime beau-» coup votre perſonne, diſoit-il à Helvétius, » mais vous auriez dû pour le bien de la ſociété, » faire un bail de plus & un livre de moins. »

Sa famille voyoit avec peine qu'il ne ſongeât pas à ſe marier. Le roi voulut lui faire épouſer mademoiſelle de la Mothe-Houdancourt, ſa couſine-germaine, qui lui eût apporté la grandeſſe, la ſurvivance de la place de chevalier d'honneur, & une grande fortune; mais une de ces paſſions qui décident les deſtinées d'une ame brûlante & ſenſible lui avoit fait deſirer un autre établiſſement qui n'avoit pas réuſſi.

Il ne put ſe réſoudre à tromper la confiance de ſa famille & le vœu de ſon propre cœur. Il ne voulut même ſe marier qu'après la mort de celle qui avoit été l'objet de ſon premier choix; & s'il vit s'évanouir ſa fortune & la faveur, il s'en trouva

trouva dédommagé par les tendres soins d'une épouse adorée, qui a fait la consolation & le bonheur de sa vie.

La mort de l'empereur Charles VI, ayant rallumé la guerre dans toute l'Europe, le comte de Tressan fit les campagnes de Flandres, obtint le grade de maréchal-de-camp dès le mois de mai 1744, & servit en cette qualité aux sièges de Ménin, d'Ypres, de Furnes. Il étoit à celui de Fribourg lorsque le roi tomba malade à Metz. Les lettres qu'il reçut alors de la société de la reine, offrent l'expression la plus touchante des sentimens de crainte & d'espérance, de tristesse & de joie, qui agitèrent à ce moment tous les cœurs françois.

A la campagne suivante, lorsque ce monarque chéri, accompagné de M. le Dauphin, alla prendre, en Flandres, le commandement de l'armée qui assiégeoit Tournai, le comte de Tressan étoit de service auprès de sa personne.

Dès le lendemain de l'arrivée du roi, le duc de Cumberland, qui commandoit l'armée des alliés, voulant faire lever le siège, s'avança pour attaquer l'armée françoise, où étoient les maréchaux de Saxe, de Noailles, de Lovendal & d'Harcourt.

Le comte de Tressan fit à cette journée mémorable, auprès du roi, le service, & comme

lieutenant de ſes gardes, & comme aide-de-camp ; il parut dès les quatre heures du matin dans la chambre du roi, qui achevoit de ſe botter. « Vous voilà bien paré, dit ce prince » en le voyant avec un habit neuf de maréchal » de camp ; ſire, lui répondit-il, je compte bien » que c'eſt aujourd'hui un jour de fête pour votre » majeſté comme pour la nation, & que ce ſera » le plus beau de ma vie. »

Il fut occupé pendant la bataille à porter des ordres, à rallier différens corps de cavalerie qui n'avoient pu ſoutenir le choc des ennemis, à viſiter les poſtes les plus importans. Sa miſſion, la plus périlleuſe, avant que la Maiſon du Roi marchât à l'ennemi, fut de paſſer & de repaſſer ſous le feu de la colonne. Il étoit dans les retranchemens de Fontenoy, lorſque cette maſſe redoutable s'étant avancée juſqu'à la demi-portée de fuſil, les régimens du Roi & Dauphin, arrêtèrent ſes mouvemens par un feu ſi bien dirigé, que des rangs entiers tomboient à chaque décharge.

Comme il rendoit compte au roi de la bonne contenance de MM. de Biron, de Choiſeul-Meuze, de la Vauguyon, dans le village de Fontenoy, & de pluſieurs autres brigades qui avoient déja cauſé tant de déſordres dans la phalange ennemie qu'elle ne pouvoit plus ſe

mouvoir; le maréchal de Saxe décida ce prince à faire marcher ſa Maiſon contr'elle, & le duc de Richelieu propoſa de la faire attaquer par quelques pièces de canon. Alors le roi demanda ſa cuiraſſe & voulut charger lui-même; mais les maréchaux de Saxe, de Noailles & d'Harcourt l'en empêchèrent. Il fallut arrêter auſſi l'ardeur de M. le Dauphin, qui étoit impatient d'aller à l'ennemi.

Le comte de Treſſan qui ſe trouvoit l'ancien des lieutenans de la Maiſon du Roi, alloit prendre ſon poſte, lorſque le roi lui dit: « où allez-» vous Treſſan, n'êtes-vous pas de ſervice au-» près de moi; » ſire, répondit le comte, permettez-moi de ſaiſir l'occaſion d'acquitter ma reconnoiſſance & mon zèle. . . Revenez donc bien vîte me donner des nouvelles. . . Sire, ce ſeront celles de la victoire. Il alla auſſi-tôt ſe mettre à la tête des brigades dont il avoit le commandement.

L'enthouſiaſme & la valeur ſe communique par l'exemple, comme la crainte & la puſillanimité. Le comte de Treſſan avoit un valet-de-chambre qui, ſans avoir ſervi, ne vouloit jamais quitter ſon maître; il venoit de l'accompagner dans les courſes les plus périlleuſes; il demanda aux gardes-du-corps la permiſſion de-

pas le perdre de vue, l'obtint & les ſuivit le ſabre à la main.

La Maiſon du Roi repouſſée trois fois par un rempart de baïonnettes & de piques faiſoit des pertes énormes; le comte de Treſſan s'écria, *mes amis il faut ſauter*; tous les officiers répétèrent le même ordre, & à l'inſtant la colonne enfoncée d'un côté par les Grenadiers à cheval & les Carabiniers, le fut auſſi par les Gardes-du-Corps, dont un grand nombre demeura ſur le champ de bataille. Le comte de Treſſan fut bleſſé au bras & à la cuiſſe; mais il ne s'en apperçut que quand il fallut couper une de ſes bottes, que le ſang qu'il avoit perdu empêcha de tirer.

Il reparut devant ſa majeſté, au moment où l'on venoit de lui annoncer le gain de la bataille; il entendit le roi, plus touché du carnage que de ſa victoire, s'écrier : « *qu'on épargne le* » *ſang*; . . . . *qu'on ramaſſe les bleſſés*; . . . . » *que l'on traite les ennemis comme les nôtres.* » Voyez mon fils, en montrant à M. le Dauphin » les monceaux de morts & de bleſſés; voyez » ce que coûte une victoire. » Ce prince avoit déja accordé différentes graces aux officiers qui s'étoient diſtingués, & les avoit accompagnées de propos honorables; récompenſe plus chère

à des françois que les graces mêmes ; lorſqu'il dit en préſence des principaux officiers de l'armée : « Vous m'avez bien ſervi auſſi mon cher Treſſan, » que ferai-je pour vous ? — Sire, je ſupplie » votre majeſté, répondit-il, de m'accorder de » ſervir toute ma vie en ligne ſelon mon grade. » Je vous reconnois bien là, dit le monarque, » je vous le promets. »

Le comte de Treſſan ſuivit les travaux du ſiège de Tournai, qui ſe rendit peu de jours après, ſe trouva à la priſe de Bruges, d'Oudenarde, de Gand. Il entendit de la bouche du roi une réponſe mémorable dans l'hôtel-de-ville de cette dernière place. Pluſieurs courtiſans, à la vue d'un tableau qui repréſente François Ier priſonnier à la bataille de Pavie, crurent flatter le roi en lui diſant : « Sire, il faudroit ôter ce » tableau, il rappelle une époque malheureuſe » pour la France : je m'en garderai bien, ré- » pondit ce prince, il prouve que les rois de » France ſont dans l'uſage de commander leurs » armées en perſonne. »

En 1746, le comte de Treſſan nommé pour ſervir dans l'armée d'Italie, étoit prêt à s'y rendre ſous les ordres du maréchal de Maillebois, lorſque le prince Edouard, qui faiſoit en Ecoſſe des prodiges de valeur, obtint du roi une armée pour l'Angleterre. M. le duc de Richelieu qui

la commandoit, fit nommer pour ſon avant-garde le comte de Treſſan, qui ſe rendit à Boulogne, d'où il devoit deſcendre à Douvres, s'emparer du château l'épée à la main, & y attendre l'armée françoiſe, pour marcher vers Londres & ſe réunir à tout le parti du prétendant.

Quelques priſes de bateaux plats & de bâtimens qui tranſportoient de l'artillerie & d'autres munitions de ſiéges, éveillèrent l'attention des Anglois.

Le comte de Treſſan fut au moment de s'embarquer avec les grenadiers, les piquets & les volontaires qui devoient arriver à la pointe du jour à Douvres; mais une corvette qui avoit été envoyée à la découverte, ayant apperçu ſeize vaiſſeaux de ligne & des frégates vers la côte d'Angleterre, étant rentrée dans le port, il fallut renoncer à une expédition, dont le ſuccès l'eût avancé de deux ans pour le grade de lieutenant-général, & lui auroit valu infailliblement pour la ſuite le bâton de maréchal de France. Louis XV lui avoit dit dans ſon cabinet, au moment où il prenoit congé : *Vous ſerez lieutenant-général à Douvres.* Le prince Edouard lui avoit fait auſſi les plus magnifiques promeſſes; mais l'expédition étant manquée, il fallut attendre quelque circonſtance plus favorable.

Le duc de Richelieu ayant quitté Boulogne, le comte de Treſſan commanda l'armée d'obſervation ſur cette côte.

Il s'occupa auſſi-tôt de la ſûreté du Caléſis & du Boulonnois, où il fit conſtruire un fort auquel on donna ſon nom. Les correſpondances avec les miniſtres, avec les maréchaux de Saxe, de Lovendal, de Noailles, d'Harcourt, de Maillebois, & tous les officiers ſupérieurs d'alors, ſont des monumens de ſon activité, de ſa vigilance, & de ſon zèle pour le bien du ſervice. Il fit les honneurs de ſon commandement avec beaucoup de dignité, non-ſeulement aux officiers de ſon armée, mais encore à tous les anglois de marque qui furent faits priſonniers, comme aux partiſans du prince Edouard qui repaſſoient à Boulogne après leur défaite. Ce fut ce qui donna lieu à ſes premières relations avec les ſavans de Londres & d'Edimbourg.

Il étoit dès-lors occupé de ce grand ouvrage ſur l'électricité, qui n'a été imprimé qu'après ſa mort; mais qui, en 1749, étoit déja connu de toutes les ſociétés ſavantes, & lui aſſura la gloire d'avoir le premier, d'après l'expérience, pouſſé l'analogie juſqu'à conſidérer le fluide électrique comme le reſſort phyſique de la nature, & d'en avoir formé au milieu des débats

des diſciples de Deſcartes & des Newton, un nouveau ſyſtême de l'univers.

Le deſir d'un ſervice plus actif que celui de la Maiſon du Roi, lui ayant fait quitter ſa brigade en 1747, il fut fait lieutenant-général & employé dans ce grade ſur les côtes, juſqu'à ce que M. le maréchal de Belle-Iſle, qui commandoit dans les Trois-Evêchés, le demanda pour le Toulois & la Lorraine françoiſe.

Il quitta Boulogne en 1750, & en emporta les regrets; il étoit plus difficile de réuſſir en Lorraine; il fallpit y effacer les traces profondes qu'y avoient laiſſé huit ſiècles de guerre, & l'attachement à d'anciens maîtres adorés, & le ſouvenir encore bien récent du règne de ce grand Léopold, dont les Lorrains ne prononcent encore le nom qu'avec les larmes de la reconnoiſſance & de l'amour.

On ne pouvoit leur donner un commandant qui réunît plus de moyens de leur plaire, & pour entrer dans les vues de la cour de Verſailles & de celle de Lunéville, où l'appella bientôt Staniſlas le bienfaiſant, qui l'ayant connu dans l'intime ſociété de la reine ſa fille, & voulant ſe l'attacher, le fit, à la mort du comte de Montmorenci, grand maréchal de ſa maiſon.

Le roi Staniſlas s'occupoit alors à vivifier la

Lorraine, en y fécondant les germes de l'agriculture, du commerce & des arts. Tandis qu'avec un revenu modique, mais une administration vigilante & ſage, ſa munificence vraiment inépuiſable élevoit les monumens les plus pompeux dans ſa capitale, dont il faiſoit la plus belle ville de l'Europe; ſa bienfaiſance aſſuroit des aſyles à l'infortune, & des encouragemens à tous les talens. Le comte de Treſſan que ſa place avoit rapproché du trône, n'uſoit de ſon crédit que pour ſeconder les vues paternelles du monarque; perſuadé que les bienfaits étoient le lien le plus puiſſant, qui pût enchaîner à une domination nouvelle les cœurs de nouveaux ſujets, il s'empreſſoit de porter leurs vœux aux pieds de ce bon prince, & d'en faire deſcendre la ſécurité, l'abondance & le bonheur.

Il trouva en Lorraine l'amour des ſciences, des arts & des lettres. Pour faciliter leurs progrès, il ſollicita l'établiſſement de l'académie de Nancy, & invita les hommes les plus célèbres de la littérature à devenir membres de cette compagnie, qui embraſſe les ſciences, les belles lettres, la poéſie, l'éloquence & tous les beaux arts.

Son diſcours d'ouverture en préſence du roi, à la première ſéance de cette académie, & tous ceux qu'il y prononça dans la ſuite, étoient

également propres à inſpirer aux Lorrains pour Staniſlas le Bienfaiſant & Louis le Bien-Aimé, l'attachement filial qu'ils avoient toujours eu pour leurs anciens maîtres.

C'eſt ainſi que, ſans rallentir ſon activité pour le ſervice, ſans négliger aucuns des détails d'un commandement fort étendu, il s'occupoit avec zèle de tous les moyens de rendre utiles ſes talens, ſes connoiſſances & le pouvoir qui lui étoit confié. On l'a vu parcourir la province pour en rectifier lui-même les cartes, pour en viſiter les mines, les productions, les montagnes; encourager l'étude de l'hiſtoire naturelle, par ſon exemple & ſes conſeils; rechercher les hommes de mérite pour les mettre en évidence, & employer tous ſes ſoins pour augmenter dans la province l'émulation, l'opulence & l'activité.

Il étoit ſouvent chargé de miſſions importantes, ſoit pour la diſcipline militaire, ſoit pour des inſpections, ſoit pour remplir les vues politiques du gouvernement. M. de Belle-Iſle ne perdoit aucune occaſion de l'employer, ſoit à Metz, ſoit dans les camps deſtinés à exercer les nombreuſes garniſons de la frontière, & dans toutes les circonſtances il ſut mériter la confiance du miniſtère & l'amitié des officiers comme celle des ſoldats.

Il avoit les mêmes égards pour tous les ordres

de la province, il ne manquoit aucune occaſion de les montrer dignes de leur nouveau ſouverain. Il profita ſolemnellement de celle que lui offroit l'érection d'une ſtatue à Louis XV, ſur la place royale de Nancy. Dans l'éloquent diſcours qu'il prononça au pied de cette ſtatue; il renouvelle en quelque ſorte le ſerment de fidélité du peuple, & l'engagement des deux monarques à le rendre heureux.

Peu de temps après cette ſolemnité vraîment nationale, il donna une nouvelle preuve de ſa vigilance pour la ſûreté de la province. Il fut averti que Mandrin devoit entrer dans la Lorraine par les montagnes des Voſges. Il y accourut avec des grenadiers, des dragons, & des huſſards; mais le brigand informé par ſes eſpions des meſures du comte de Treſſan, ſe retira ſur les terres du duc de Savoie, où il fut pris par la légion de Flandres, & la Lorraine dut à la vigilance de ſon commandant d'être préſervée du pillage.

Le zèle du comte de Treſſan fut bientôt à une nouvelle épreuve. Les Anglois, ſans aucune déclaration, ayant exercé des hoſtilités dans l'ancien & le nouveau continent, s'étant emparés de pluſieurs établiſſemens & de pluſieurs vaiſſeaux françois; on uſa de repréſailles, la guerre ſe ralluma & le comte de Treſſan fut du nombre

des officiers généraux qui reçurent des ordres pour entrer en campagne; malheureuſement pour ſa fortune il ſe trouva l'ancien de quelques favoris. La marquiſe de Pompadour fit changer la liſte, & la reine, M. le dauphin, le roi Staniſlas, n'obtinrent pour lui d'autre dédommagement que la ſurvivance du commandement de Bitche & de la Lorraine allemande, avec une gratification annuelle en attendant qu'il jouît de cette nouvelle faveur qui, le rapprochant du théâtre de la guerre, lui laiſſoit du moins l'eſpoir d'y être employé à la première occaſion.

Quoiqu'il ne fût pas à l'armée, il ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit contribuer au bien du ſervice. Les places de ſon commandement étoient devenues comme des entrepôts où ſe raſſembloient les corps de nouvelle levée, & où venoient ſe refaire ceux qui avoient été maltraités; il y établiſſoit ou maintenoit la diſcipline, ſurveilloit leurs écoles & leurs exercices, & n'oublioit aucuns des moyens que pouvoient lui ſuggérer l'expérience & l'habileté, pour réparer nos pertes & contribuer à nos ſuccès.

La multiplicité de ſes devoirs & ſon zèle à les remplir, ne l'empêchoient pas d'entretenir des correſpondances très-ſuivies avec les hommes

les plus distingués dans la littérature, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe.

Frédéric le Grand que les sollicitudes de la guerre la plus glorieuse ne rendoient étranger, ni aux lettres, que les rivalités des nations n'empêchent pas de fraterniser, ni aux talens dans quelques contrées qu'ils se montrassent, adressa lui-même au comte de Tressan le diplôme de son association à l'académie de Berlin. Ce prince y ajouta des marques d'une véritable estime, & lorsqu'il apprit les dégoûts que lui avoient causés les cabales de ses ennemis, il chargea M. de Maupertuis de lui proposer dans ses armées le même grade & le même traitement qu'il avoit en France. Sa réponse au roi de Prusse est pleine de reconnoissance & de dignité: « Sire, votre majesté me console de mes mal-» heurs, mais dûssent-ils encore s'accroître, » je suis françois, je me dois au roi mon maître, » & à ma patrie. . . . . Vous ne m'honoreriez » plus de votre estime si je cessois de leur être » fidèle » . . . . .

Il fit à-peu-près la même réponse à un ami avec lequel il s'étoit lié, pendant son voyage d'Italie, à la cour de dom Carlos, & qui lui avoit fait une proposition semblable de la part de ce prince devenu roi d'Espagne. Sincèrement dévoué à la personne du roi, il n'imputa jamais

ſes diſgraces qu'aux intrigues de ſes ennemis & aux révolutions du miniſtère.

On voit par les lettres de M. le dauphin, de la reine & du roi de Pologne, qu'il n'a ceſſé de ſolliciter de l'emploi dans nos armées en Allemagne. Il étoit au moment de réuſſir quand le comte d'Argenſon ſe retira. Le maréchal de Belle-Iſle & le marquis de Crémille, furent contrariés dans leurs vues à ſon égard, mais ils ne ceſsèrent de lui donner des marques de leur eſtime & de leur amitié.

Il expioit ainſi d'anciennes fautes où l'avoient entraînés les ſaillies d'une imagination vive & agréable, *quelques chanſons dont le ſouvenir n'étoit pas encore effacé*, & l'imprudente légèreté de quelques amis, plus adroits ſans doute, mais non moins coupables.

L'amitié de Staniſlas le conſoloit de ſes malheurs, lorſqu'il ſe vit expoſé à la perdre avec les bontés de la reine par une trame d'autant plus dangereuſe, qu'elle étoit cachée ſous le manteau de la vertu.

Il avoit prononcé un diſcours à l'académie ſur le progrès des ſciences. Un jéſuite, jaloux du crédit qu'il avoit ſur l'eſprit de Staniſlas, prétendit que l'orateur avoit haſardé une doctrine dangereuſe ; mais au lieu de l'attaquer ouvertement, il en fit une dénonciation ſecrète,

en écrivant à Verſailles une lettre qui fut miſe auſſi-tôt ſous les yeux de la reine; mais cette princeſſe, avant de frapper le comte de Treſſan de ſa diſgrace, crut devoir s'aſſurer ſi l'inculpation étoit fondée; elle envoya la lettre au roi ſon père, en lui mandant que ſi le comte de Treſſan étoit auſſi coupable qu'il le paroiſſoit, elle ne vouloit plus ni le voir ni entendre parler de lui.

Le roi de Pologne qui avoit entendu prononcer le diſcours & qui n'y avoit rien trouvé de repréhenſible, fit venir le comte de Treſſan & lui dit : « mon ami, ma fille eſt indignée » contre vous; il faut vous juſtifier ou vous » rétracter. . . . Sire, répondit le comte, je » ne demande pas à votre majeſté d'où part la » calomnie; . . . . je ſaurai la confondre, mais » s'il faut me rétracter, il ne m'en coûtera pas » d'imiter Fénélon. »

Il alla auſſi-tôt chercher le manuſcrit, & ſous les yeux même du roi, il envoya la ſeule copie correcte qu'il en eût, à la Sorbonne, & le brouillon à l'évêque de Toul (1), pour avoir leur jugement ſur la doctrine de l'ouvrage.

Le prélat le lui renvoya, quelques jours après,

(1) Michel Begon, prélat reſpectable par ſes mœurs & recommandable par ſes lumières.

avec l'approbation la plus authentique ; la Sorbonne en fit autant, & l'auteur, que les craintes de la reine avoient fort affligé, reçut bientôt, de la part de sa majesté, de nouvelles assurances des bontés dont elle l'honoroit depuis long-temps.

Cette tracasserie ne fut pas la seule que suscitèrent au comte de Tressan ses succès dans une académie dont il avoit été comme le fondateur, & dans laquelle il avoit une grande influence. Quand la comédie des philosophes parut, on crut y reconnoître plusieurs personnages. D'Alembert furieux contre l'auteur, voulut le faire rayer du tableau des académiciens de Nancy. Il écrivit en conséquence au comte de Tressan. Jean-Jacques Rousseau que l'on y représentoit en quadrupède, fut la démarche de M. d'Alembert, & pria le comte de Tressan de demander grace pour l'académicien qui avoit offensé la philosophie ; Rousseau l'emporta sur d'Alembert, qui eut beaucoup de peine à le pardonner au comte de Tressan.

La mort de M. de Bombelles l'ayant mis en possession du commandement de Bitche, il fut moins exposé aux désagrémens que lui avoient occasionnés les querelles académiques. Il étoit plus éloigné de Nancy, & l'importance de son service ne lui permettoit pas d'y aller aussi souvent.

ſouvent. Il étoit auſſi plus près du théâtre de la guerre; il falloit qu'il remplît ſa miſſion militaire, & qu'il entretînt la bonne intelligence avec les princes voiſins, qui, ſans ſe déclarer pour la France, lui ſont néanmoins très-utiles pour le paſſage de ſes armées, les vivres & toutes les munitions de guerre.

Il devint l'ami de ces princes, ſans compromettre les devoirs & la dignité de ſa place. Il ne lui manquoit que d'être riche, & la repréſentation à laquelle il étoit tenu avec une garniſon conſidérable, & au milieu du mouvement continuel des troupes qui alloient en Allemagne ou qui en revenoient, acheva de ruiner ſes affaires.

A peine commençoit-il, en 1764, de les rétablir, qu'il perdit, ſous le miniſtère du duc de Choiſeul, le grand traitement de lieutenant général employé, qu'il avoit obtenu ſous le maréchal de Belle-Iſle. Réduit à un revenu trop modique pour continuer ſa réſidence à Bitche, au lieu de donner ſa démiſſion d'un commandement que Louis XV lui avoit accordé pour ſa vie, il obtint la diſpenſe d'y réſider, ſe retira avec toute ſa famille à la cour du roi de Pologne, & ne la quitta plus juſqu'à la mort de ce prince, dont l'amitié le dédommageoit des malheurs qu'il avoit ſucceſſivement

éprouvés. . . . L'amitié ! ce ſentiment ſi rare dans le cœur des rois, ſi vrai, ſi pur dans celui de Staniſlas, ſembloit s'accroître avec l'infortune du comte de Treſſan, à qui ce prince adorable affectoit de prodiguer les diſtinctions & les égards ; le comte répondit à tant de bontés par un attachement ſans bornes. Toutes les graces de l'eſprit, les ſoins les plus tendres du reſpect, de l'amour & de la reconnoiſſance, charmoient la vieilleſſe du monarque déja pluſqu'octogénaire, qui s'y étoit tellement accoutumé, qu'il ne laiſſoit plus au comte la liberté de s'abſenter un ſeul jour.

Quand ce vertueux prince avoit ſatisfait à ſes pieux exercices, & fini ſon travail avec ſes miniſtres, il avoit coutume de demander, *où eſt Treſſan ?* S'il ne paroiſſoit pas, il falloit qu'on le cherchât juſqu'à ce qu'on l'eût trouvé. Dès-lors il ne pouvoit plus s'éloigner juſqu'à ce que le roi fût couché. Le banquet royal où ſes enfans même étoient admis ; la promenade, les viſites, le jeu, & ſur-tout la converſation occupoient les jours ; les ſoirées ſe paſſoient ordinairement chez la marquiſe de Boufflers, qui, depuis la mort de la célèbre marquiſe du Châtelet, réuniſſoit chez elle la cour la plus ſpirituelle & la plus brillante de Lunéville. C'eſt là que le comte de Treſſan, ſtimulé par la gaieté

ſi naturelle & ſi piquante du bon roi, par les agaceries & les plaiſanteries du meilleur ton, faiſoit, pour ainſi dire, aſſaut d'amabilité; la marquiſe de Boufflers, ſon fils, déja célèbre par des poéſies légères & des contes ingénieux; ſa fille, ſes ſœurs, ſes frères, ſes amis les plus intimes ont ſouvent donné lieu à d'heureuſes ſaillies, à des vers charmans, dont une partie eſt conſervée dans le recueil des œuvres du comte de Treſſan. Le roi prenoit plaiſir à le mettre aux priſes avec eux. Le voici, diſoit-il un jour, « je vais lui arracher quelque mau-» vaiſe plaiſanterie, ou quelque bonne méchan-» ceté. »

Les ſouverains qui craignent de deſcendre de leur trône n'ont point d'amis. Staniſlas à qui la ſenſibilité de ſon cœur, une connoiſſance réfléchie des hommes, & l'infortune ſur-tout avoient révélé, que ſans l'égalité il n'eſt point de véritable amitié, éclipſoit en quelque ſorte la majeſté pour goûter tous les délices du ſentiment; ſi le comte de Treſſan avoit du chagrin, le roi qui en étoit auſſi-tôt informé ne ſe contentoit pas de le conſoler par ſa préſence & par les propos les plus tendres, il lui écrivoit les lettres les plus touchantes, & répandoit ſon ame douce & ſenſible dans ces entretiens précieux, qui

doivent être consacrés dans les fastes de l'amitié & de la vraie philosophie.

Quand le courtisan avoit sa goutte, son incomparable maître se faisoit porter près de son lit. « *Plains toi, mon ami*, lui disoit-il, *jure, crie, gronde à ton aise ;* » le malade qui d'ailleurs s'en acquittoit bien, s'égayoit, faisoit rire le monarque & oublioit ainsi ses maux ; une amitié si honorable, une bibliothèque bien choisie, un cabinet d'histoire naturelle, une petite chartreuse avec un jardin délicieux dans les bosquets riants & variés de Lunéville, une riche collection des fleurs les plus rares & les plus belles ; ses amis & sa famille sembloient avoir amorti en lui le sentiment de ses chagrins, lorsque la mort prématurée de M. le Dauphin vint rouvrir toutes les blessures de son ame & détruire les espérances qu'il avoit conservées au sein du malheur.

M. le Dauphin qui l'avoit aimé dès son enfance, avoit toujours soutenu son courage dans les disgraces. Le comte de Tressan fut inconsolable d'une perte que toute la France ressentit, & s'il éprouva quelque soulagement à sa douleur profonde, ce fut à Commercy, lorsque la feue reine, alarmée d'un accident qui avoit empêché son auguste père de faire le voyage

de Verſailles, accourut elle-même pour lui faire ſes derniers adieux.

La ſenſibilité du comte de Treſſan fut bientôt à une épreuve à laquelle il s'étonnoit lui-même de n'avoir pas ſuccombé. Ce monarque bienfaiſant, l'idole de ſa cour & de ſon peuple, périt à 90 ans de l'accident le plus affreux.

Il faut entendre le comte de Treſſan s'exprimer lui-même ſur cet événement mémorable, dans le portrait qu'il a tracé en trois jours de ce héros philoſophe pour la reine, qui le lui avoit demandé, & qui a voulu qu'il fût imprimé ſans aucun changement.

Les regrets du comte de Treſſan ont duré autant que ſa vie. Cependant ni lui, ni ſes fils, ni ſa fille, que le roi de Pologne avoit nommée au baptême avec la reine de France, ne ſe ſont trouvés ſur le teſtament de ce prince. La reine en fut touchée, & dans ſa dernière maladie elle avoit commencé, pour y ſuppléer, à prendre quelques meſures qui euſſent été ſans effet, ſi Louis XV, à qui le duc de la Vauguyon fit connoître la ſituation malheureuſe du comte de Treſſan, ne lui eût accordé ſur ſa caſſette, une penſion, en attendant qu'il pût être dédommagé des pertes qu'il avoit faites ſous le miniſtère du duc de Choiſeul.

Avec cette nouvelle grace & les débris de ſon

ancien traitement, il se choisit une retraite où il put achever l'éducation de ses enfans, cultiver paisiblement ses fleurs & se livrer en liberté aux divers genres de littérature, pour lesquels, au milieu des cours comme à l'armée, dans l'agitation des affaires, comme au sein du repos & des plaisirs, il avoit su toujours trouver quelques instans.

Le maréchal de Berchény qui avoit été comme lui ami du roi de Pologne, & qui étoit le sien, lui indiqua près de sa terre de Luzancy à Nogent-l'Artaut, une maison qui avoit été bâtie par M. Poisson avant la fortune de sa fille, la marquise de Pompadour. Cet asyle étoit modeste & commode, les jardins en étoient agréables; il l'acheta environ 10,000 livres, & s'y établit avec toute sa famille.

Il étoit voisin d'une petite ferme qui avoit appartenu au bon Lafontaine, & qui formoit encore le patrimoine de ses petites-nièces. La modicité de leur revenu les forçoit de vivre pensionnaires dans un couvent de clarisses dans le bourg même; le comte de Treffan avoit une sorte de respect pour une habitation où Lafontaine avoit composé une partie de ses fables, la visitoit souvent, & croyoit, en procurant de l'agrément aux petites-nièces d'un grand homme, acquitter envers lui une dette de la postérité.

Cette vénération que le comte de Treſſan avoit pour le génie & les talens, occupoit une partie de ſes loiſirs, perſonne n'a peut-être plus que lui entretenu des rélations avec les hommes célèbres de ſon ſiècle. Ils alloient le viſiter dans ſa retraite; il alloit lui-même les retrouver de temps en temps à Paris; & auſſi-tôt que l'éducation de ſes enfans fut finie, il céda aux inſtances de ſes amis qui l'appelloient dans la capitale.

Sa maiſon y fut pour eux un rendez-vous agréable. Ils y trouvoient la noble ſimplicité des mœurs antiques, une table frugale & le ton de la bonne compagnie. Ils y faiſoient quelquefois la lecture de leurs ouvrages, & engageoient le maître de la maiſon à ouvrir lui-même ſon porte-feuille.

Accueilli, recherché même par les ſociétés les plus aimables, il s'y livroit avec toute l'activité d'un jeune homme; mais la goutte lui rappella bientôt qu'il avoit 70 ans. Il reprit du goût pour la campagne, & s'établit à Francon-ville dans la vallée de Montmorenci. Il en a célébré les délices dans ſes romans, dans ſes pièces fugitives, & dans le cinquième livre de ſa traduction libre des Amadis.

Aſſez près de Paris pour ne perdre de vue ni ſes ſociétés, ni l'académie; aſſez loin cependant

pour goûter les charmes paiſibles d'un aſyle champêtre, dans le ſein d'une famille chérie, il reprit la culture de ſes fleurs & des lettres, avec plus d'ardeur que jamais.

Le marquis de Paulmy enrichiſſoit alors la littérature *de la bibliothèque des romans*. Il invita le cómte de Treſſan à y travailler. Celui-ci dont l'imagination ardente avoit dévoré dans ſa jeuneſſe la plupart de ces monumens antiques, & qui avoit toujours conſervé du goût pour les romans de chevalerie, donna Triſtan de Léonois, Artus de Bretagne, Flore & Blanchefleur, Cléomades & Claremonde, le roman de la Roſe, Pierre de Provence, la Fleur des Batailles, Huon de Bordeaux, Guérin de Montclave, dom Urſino le Navarrin, Petit-Jean de Saintré, Gerard de Nevers, Regnier Lodbrog, Zélie ou l'Ingenue, & les Amadis. Le public a lu ces extraits avec avidité (1). Il donna auſſi une traduction libre du Roland de l'Arioſte & de celui du Boyard,

(1) Le public s'eſt trop vîte apperçu que le comte de Treſſan s'eſt trop tôt retiré d'une coopération qui animoit la bibliothèque des romans, du coloris ſi brillant de l'antique chevalerie, reproduite un inſtant par l'auteur *du Damoiſel ſans nom*, qui, à ſon tour a imprimé ſéparément ſes jolis romans de chevalerie. M. de Mayer lié avec le comte de Treſſan, lui a payé dans le roman *du Damoiſel ſans nom*, un tribut ingénieux d'éloges.

On n'imagine pas avec quelle rapidité il écrivoit ces divers ouvrages. C'eſt en s'abandonnant ainſi à l'heureuſe facilité d'une imagination vive & riante, qu'il maîtriſoit en quelque ſorte les douleurs & les infirmités qui aſſiégeoient ſa vieilleſſe.

Il regrettoit de n'être pas de l'académie françoiſe, qui l'avoit comme adopté dès 1747, & qui n'avoit différé ſon élection, que parce qu'étant éloigné de la capitale, il n'étoit pas à portée d'aſſiſter à ſes ſéances. Il fit les démarches d'uſage en 1780, fut élu à la place de l'abbé de Condillac, & reçu le même jour que M. le Mierre.

Ce nouveau titre répandit des charmes ſur les dernières années de ſa vie. Il venoit de ſa campagne à l'académie auſſi exactement que s'il eût habité la capitale : il trouva bientôt que ces fréquens voyages devenoient pour lui trop fatigans & trop diſpendieux. Il reprit une maiſon à Paris, mais il n'y goûta pas long-temps les jouiſſances paiſibles qu'il venoit y chercher. Les longs chagrins de ſa vie, & les infirmités de la vieilleſſe, n'avoient encore éteint ni ſon extrême ſenſibilité, ni le feu de ſon imagination, ni les graces de ſon amabilité ; il avoit conſervé le don de plaire & le ton de cette galanterie françoiſe qui fit le charme des premières ſociétés

de ſon ſiècle, & qui ſe retrouve dans ſes vers comme dans ſes romans de chevalerie; cependant il avouoit dans le ſecret de l'amitié, qu'il n'avoit plus la force de dévorer dans le ſilence, ou de charmer dans la ſolitude les peines contre leſquelles il avoit lutté ſi long-temps. « Ma » carrière eſt finie, écrivoit-il à un ami qui lui » témoignoit ſes regrets de ne le point voir » compris dans la dernière promotion des ma- » réchaux de France. Ma carrière eſt finie, elle » avoit commencé d'une manière bien bril- » lante; j'ai négligé la fortune, mais j'ai ſervi » avec honneur. Encore, ſi mes enfans étoient » pourvus! j'attendrois la mort en paix; . . . » qu'ils ſoient du moins inſtruits par mes mal- » heurs, qu'ils ſoient vertueux, qu'ils ſoient » utiles, ils trouveront un père dans le meilleur » des rois. »

Ces ſentimens paternels qu'il a développés dans ſes réflexions ſommaires ſur l'eſprit, & le regret d'avoir trop facilement compté ſur l'avenir dans les beaux jours de ſa jeuneſſe, l'avoient décidé à toutes les réformes qu'il a faites ſucceſſivement dans ſa maiſon. On lui a vu faire le ſacrifice de ſa bibliothèque, de ſon riche cabinet d'hiſtoire naturelle, de ſes chevaux, de ſes équipages, de tout ce qui pouvoit ſe retrancher de ſon ameublement, de ſa table

& de ſes autres dépenſes ; ſe réduire à un ſeul valet, pour payer les dettes qu'il avoit contractées, ſoit à la guerre, ſoit dans ſes divers commandemens, & pour ſoutenir ſes enfans au ſervice.

La mélancolie répandue dans ſon éloge de Fontenelle, le dernier de ſes ouvrages annonce qu'il étoit revenu dans la capitale chercher des ſecours contre les maux qui l'aſſiégoient à la campagne ; mais il n'en trouva point contre le ſentiment intime de ſa fin prochaine. « Le reſ-» pect, dit-il, dans ſon avant-propos, & la » reconnoiſſance le preſſent d'élever un moment » ſur ſes bras, l'urne de Fontenelle, tandis qu'il » voit préparer la ſienne » . . . .

Cet éloge commençoit à peine à ſe répandre, lorſqu'un accident auquel le comte de Treſſan ne fit pas aſſez d'attention, vérifia l'eſpèce de preſſentiment qu'il croyoit avoir éprouvé de ſa mort.

Il étoit allé dans les beaux jours de l'été au château de Saint-Leu, faire ſa cour à madame la ducheſſe d'Orléans, dont il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer & de publier les vertus ; il voulut en revenir après le ſouper. Un poſtillon ivre le verſa dans la route. Il ne s'apperçut pas dans le moment des effets de la commotion qu'il avoit reçue ; il fit même aſſez de chemin à pied

pour ſe perſuader que ſa chûte n'auroit pas de ſuite ; il ne voulut pas qu'on le ſaignât ; mais ſes connoiſſances anatomiques ne lui laiſsèrent pas long-temps ignorer que ſon état étoit incurable ; il l'expoſoit à ſes médecins avec une préſence d'eſprit & une fermeté qu'il n'avoit pas montrées dans ſes autres maladies. Il paroiſſoit avoir raſſemblé toutes les forces de ſon ame pour ſe pénétrer des principes & des ſentimens, que ni les agitations d'une carrière brillante & pénible, ni les foibleſſes de la ſenſibilité, ni le torrent de ſon ſiècle n'avoient pu lui enlever. Il porta ſes regards vers les cieux, & ne les tourna plus vers la terre que pour plaindre ſa famille éplorée, la remercier de ſes tendres ſoins, invoquer pour elle & l'appui de ſes amis & la bienfaiſance du roi.

Il mourut dans ſa 79e année, le 1er Novembre 1783 ; laiſſant dans la déſolation une épouſe vertueuſe & chérie, trois fils ; l'aîné colonel de troupes légères, qui ne lui a ſurvécu que ſix mois ; le ſecond, grand vicaire de Rouen ; le troiſième, capitaine d'infanterie, & une fille mariée au marquis de Meaupeou-Sablonières.

EXTRAIT

De l'éloge du comte de Treſſan, par M. Couronne, ſecrétaire de l'académie de Rouen, dans lequel il eſt rendu compte du livre ſur l'électricité, du comte de Treſſan, dont il n'eſt pas aſſez fait mention dans la vie précédente.

C'EST trop long-temps m'arrêter ſur les objets que perſonne n'ignore; quelques intéreſſans qu'ils ſoient, je dois préférer d'annoncer un autre ouvrage moins connu, & à l'égard duquel il convient de faire ſentir tout ce qu'a valu notre eſtimable confrère qui n'eſt plus.

Il s'agit d'un mémoire *conſidérable ſur l'électricité*, mémoire qu'il a laiſſé manuſcrit, & d'autant plus digne néanmoins de l'honneur de la publicité, que dès 1748 l'auteur avoit deviné nombre de découvertes ſingulières, que d'illuſtres ſavans ont complettement démontrées, mais bien poſtérieurement. En effet, le mémoire intitulé : *Eſſai ſur la nature & les effets du fluide électrique, conſidéré comme l'agent univerſel*, fut préſenté, vers la fin de l'année 1748,

à l'académie royale des ſciences de Paris; & MM. de Réaumur, de la Condamine, Morand père, & l'abbé Nollet, nommés commiſſaires, en rendirent, après un examen de ſix mois, le témoignage le plus honorable, tant par rapport au corps de l'ouvrage, que par rapport à la multiplicité des connoiſſances diverſes en tout genre qu'il renfermoit.

Leur rapport ſe trouve inſcrit ſur les regiſtres de cette auguſte compagnie, à la date du 14 mars 1749.

Depuis cette époque, divers ſavans ont eu ſous leurs yeux ce traité du comte de Treſſan. Notamment il fut lu, dès 1750, par M. d'Alembert, à Paris; & à Nancy, par M. de Saint-Lambert. Il eſt même d'obſervation que dans le mercure de février 1750 (1), on trouve diverſes réflexions de M. de Treſſan, relatives à cet ouvrage; & enfin, j'obſerve encore que quelques académiciens d'Edimbourg lui ayant demandé des *éclairciſſemens ſur la nature de la lumière, & ſur ſon analogie avec le fluide électrique*; la réponſe qu'il fit à ces académiciens, a été traduite en anglois. C'eſt à deſſein que j'appuie ſur ces

(1) Voyez 4e. volume de la table nouvelle des articles contenus dans les volumes de l'académie des ſciences, par l'abbé Rozier, pag. 345, Cent. 1re.

époques : elles ne ſont rien moins qu'inutiles pour aſſurer à notre confrère l'antériorité de ſes étonnantes découvertes ſur l'électricité.

Graces aux bontés, à l'amitié de M. l'abbé de Treſſan, j'ai eu communication de ce manuſcrit; & quoiqu'il ſoit difficile d'extraire un pareil ouvrage, j'eſpère qu'on me pardonnera d'avoir au moins deſiré d'en préſenter un apperçu, autant qu'il me ſera poſſible; je vais tâcher de me rappeller les propres expreſſions du comte de Treſſan.

Les anciens n'ont connu dans l'électricité que ſon attraction, ils ne regardent même cette attraction que comme très-inférieure à celle de l'aimant, & ils la crurent (ainſi que depuis l'a cru *Muſſchembroch*), d'une nature abſolument différente. La répulſion mutuelle des deux atmoſphères leur avoit échappé; ils n'ont eu, par exemple, aucune idée, non plus de la ſuſpenſion ni de l'équilibre qui s'établit dans le point où deux puiſſances oppoſées deviennent égales, ou du moins n'ont plus que des oſcillations reſpectives.

Il eſt juſte d'obſerver que c'eſt dans l'excellent mémoire que M. de Sécondat, fils de l'illuſtre préſident de Monteſquieu, donna à l'académie de Bordeaux en 1748, qu'on peut trouver une hiſtoire inſtructive des progrès des expériences

ſur l'électricité, depuis que Gilbert, médecin anglois, homme doué d'un eſprit obſervateur, & d'un beau génie, commença à les varier & à les multiplier.

Un homme comme le comte de Treſſan, n'étoit pas fait pour ignorer ce qui ſe paſſoit dans le monde ſavant; auſſi vit-il avec le plus grand intérêt les premières expériences qu'en 1743, firent MM. Dufay & l'abbé Nollet; elles développèrent dès-lors en lui la première idée poſitive de cet agent univerſel, il réſolut de s'en occuper; mais trois campagnes fort vives le détournèrent pour le moment des expériences ſuivies qu'exigeoient ſes nouvelles idées; ce ne fut qu'en juin 1746 qu'il put y revenir.

Il commandoit alors comme maréchal de camp dans le Boulonnois & en Picardie; ſon ſéjour l'approchant d'Angleterre, où il avoit pour amis le lord duc de Richemont, le lord Norton, & M. Folker: il eut par eux tous les inſtrumens néceſſaires, & il établit à cette occaſion une correſpondance intime avec M. Walſon, que la ſociété royale avoit chargé de la même eſpèce de travail: dès le commencement de 1748, ils ſe communiquèrent ce qu'ils avoient fait. M. Walſon fit imprimer, cette même année, le recueil de ſes expériences; quant à M. de Treſſan, plus téméraire que lui, comme

comme il l'a dit, il osa tirer des conséquences plus étendues de ses propres lumières; il fut le premier qui rangea les faits dans un ordre philosophique (c'est l'objet du mémoire dont je parle); & ce fut lui qui, le premier, donna une théorie sur le fluide électrique.

Si je dis que cet écrit est le premier où l'électricité, cet agent actif & accélérateur, ait été saisi en grand : c'est qu'en effet (il ne faut pas oublier les époques que je viens d'établir), c'est le premier ouvrage où, par exemple, on ait essayé de prouver que les étoiles fixes soient autant de foyers d'activité du fluide électrique plus ou moins étendu, où l'on ait essayé de prouver, que c'est la force jaillissante de l'*électricité terrestre* qui, en se variant, agit dans tous les corps attachés à sa surface; & où l'on ait dit que cette *électricité terrestre* se fait reconnoître dans les aurores boréales, comme dans tous les météores ordinaires, ainsi que dans ceux que leur rareté fait encore traiter de phénomènes. On sent quel est le développement d'un tel principe; aussi je l'avoue : je n'ai lu qu'avec un véritable enthousiasme la manière dont, l'appliquant au fluide magnétique, M. de Tressan en détermine, en développe l'analogie avec le fluide électrique; il en fait la même application à la végétation, à l'économie animale, aux

phoſphores naturels & factices, aux volcans, au feu, à la lumière, aux flux & reflux, aux vents réguliers ou périodiques.

On ſait que les anciens philoſophes & les modernes avoient admis différentes puiſſances motrices pour donner de la vraiſemblance à l'idée qu'ils s'étoient faite d'un agent ou d'une force primitive, capable ſans ceſſe de varier la texture extérieure & intérieure des maſſes. Ce ſont ces différentes puiſſances imaginées par eux qu'on a ſucceſſivement appellés *æther*, *matière ſubtile*, feu *élémentaire*, *attraction*. . . . Hélas! il eſt difficile de ſaiſir la vérité, & une des principales ſources de nos erreurs, c'eſt que trop fréquemment les grandes idées métaphyſiques ſont mal-entendues par ceux qui n'ont pas en eux tout ce qui ſeroit néceſſaire pour les bien diſcuter. Plus mal encore le ſont-elles par ceux qui ont un intérêt perſonnel à leur donner un tout autre ſens! combien, par exemple, n'étoit-il pas aiſé de ſe tromper ſur les raiſonnemens ſubtils de *Platon*, d'*Aleymon*, *de Paruſemdel*, & de tant d'autres, & même d'en abuſer? Mais, diſoit le comte de Treſſan, ſi, par haſard, il eſt poſſible de concilier, de rapprocher les idées principales, & les théories des philoſophes les plus eſtimés, pourquoi voudroit-on négliger un pareil travail? Pourquoi ſe refuſeroit-on

l'examen de leurs réſultats différens, dans la vue d'approfondir & de prouver que, ſelon *Deſcartes*, il exiſte en effet une matière ſubtile dans l'univers. Que, ſelon *Boerhave*, il exiſte de même un feu élémentaire dont tous les corps ſont plus ou moins imprimés, & dans leſquels ils ſont tous immergés; & que ſelon *Newton*, les corps ſont attirés, repouſſés, & ſuſpendus par une force agiſſante d'après une loi qui ſe trouve d'accord avec *la loi inverſe du quarré des diſtances?*

Si dans un pareil eſſai qu'on feroit de rapporter à une puiſſance unique & primitive ce que les plus grands philoſophes ont cru de plus déciſif pour l'économie & l'harmonie univerſelle des êtres, on parvenoit à établir que cette puiſſance non-ſeulement meut, ſoutient & régit tous les corps céleſtes dans leurs ordres; mais que cette même puiſſance ſe manifeſte ſous des formes perceptibles aux ſens, quand elle eſt ſuffiſamment condenſée; que cet être enfin a toute la ténuité de la matière ſubtile, toute la vélocité du feu *élémentaire*, toute la rapidité de l'émiſſion des *rayons ſolaires*. . . . Ce ſeroit alors le vrai point de réunion entre ces différentes théories, & il faudroit s'en applaudir.

Tel a été le point de vue ſous lequel le comte de Treſſan a dirigé ſes expériences & ſon travail.

Il n'y a, disoit-il, qu'une division dans la matière générale de l'univers! *matière vive & active!* matière morte & inerte! . . . Considérons l'univers comme un grand tout. En ce cas cette matière active à laquelle Dieu imprima le mouvement, a pu suffire (au premier instant où les temps ont commencé,) pour mouvoir la matière inerte; pour en rassembler les masses, les pénétrer, les modifier, & pour les mettre en équilibre selon les desseins du créateur. Ce fut l'acte simple de sa volonté qui tira du néant ces deux matières, tandis que ce mouvement qu'il imprima à *l'une d'elles*, la matière active a suffi, depuis cette première existence, pour tout entretenir selon l'ordre immuable & selon l'enchaînement de ses décrets.

Ainsi donc la nature est bien plus uniforme dans ses moyens d'agir, que quelques physiciens ne l'ont pensé; tout s'y tient, tout s'enchaîne de l'un à l'autre : rien de tout ce qui est en action n'est absolument isolé; & cela est tellement vrai, que les plus grands phénomènes les plus redoutables, rentrent dans l'ordre des effets naturels, pour celui qui sait observer en grand; sur-tout lorsque sans être trop frappé du merveilleux apparent de quelques faits qu'il ne connoît point encore, il a la constance, le courage, la sagacité de remonter jusqu'au point de subdivision

de la chaîne générale à laquelle ces faits ſont liés : or, cette chaîne, ce lien général de tous les êtres, quel eſt-il ? ſinon le mouvement, c'eſt-à-dire le produit de la matière vive & ſon action ſur la matière paſſive & inerte.

Je ne puis donner que cette idée générale de cet intéreſſant ouvrage du comte de Treſſan : idée bien foible & peu approchante de ce qu'il ſera en effet pour celui qui pourra le lire ; j'ai encore à regretter que de ce premier apperçu je ne puiſſe deſcendre aux détails de quelques-uns des chapitres particuliers, & ſur-tout les préſenter avec la rapidité de ſtyle du comte de Treſſan ; on y appercevroit aiſément alors, la trace de beaucoup de découvertes, que par d'heureuſes expériences ſagement ſuivies, d'autres ſavans ont pu rendre enfin certaines & conſtantes. Par exemple, quand il conſidère les effets de *l'électricité ſur la végétation*, ſur *l'économie animale* : on ne peut ſe diſſimuler qu'il avoit prévu une partie des découvertes des plus célèbres phyſiciens de nos jours ; celle de M. *Bertholon* notre aſſocié, dans ſon excellent traité *de l'électricité des végétaux ;* celle du miniſtre Genevois, *Jean Senebier*, dans *ſes curieux mémoires phyſico chymiques, ſur l'influence de la lumière ſolaire pour modifier les trois règnes de la nature ;* celles de l'étonnant *Jean Jugey-Houz*,

anglois, dans ſon livre intitulé : *expériences ſur les végétaux.* . . .

Par exemple encore, quand il parle des effets du *fluide électrique dans le feu*, ce n'eſt qu'avec ſurpriſe & admiration qu'on l'écoute, ſoutenant que le feu matériel & *d'urtion, n'eſt point un élément*, dans le ſens où juſqu'alors le plus grand nombre des phyſiciens l'ont conçu : immédiatement après, parlant des effets de cette *même électricité ſur l'eau*, il a oſé encore dire le premier, *l'eau n'eſt point un élément.* Plus loin, il ajoute ces expreſſions qui ſont ſingulièrement remarquables : où ſeroit donc l'impoſſibilité que l'eau puiſſe *s'altérer & devenir un corps ſolide?* puiſque les diamans, les pierres précieuſes & les criſtaux de roche ne ſont autre choſe qu'*une eau condenſée par des ſels*, &c. Enfin, il termine ce chapitre par dire : « Je ſuis bien éloigné de » croire que mon hypothèſe ſur la nature de » l'eau ſoit ſuffiſamment prouvée ; mais je per- » ſiſte à dire qu'il ne peut y avoir qu'une ſeule » matière dans la nature, & que cette matière » n'a qu'une diviſion ; la raiſon n'admettra » jamais d'autres élémens que la *matière morte*, » mue par la *matière vive.* »

C'eſt ainſi que par une eſpèce de préſcience, le génie prévoit les événemens, & d'avance M. le comte de Treſſan devinoit ce que la

poſtérité alloit inceſſamment voir plus à découvert ; mais habile ou heureux à découvrir ainſi ſous le voile de l'avenir ce qui devoit arriver, il n'a été ni moins heureux ni moins habile à retrouver dans l'antiquité de l'hiſtoire, ce que le malheur des temps ſembloit y avoir caché ſous d'épaiſſes ténèbres.

Le charlataniſme, dit-il en ſon chapitre *des effets de l'électricité dans les phoſphores naturels* ; le charlataniſme a pu abuſer ſouvent des phoſphores pour préſenter des preſtiges ; & il eſt vraiſemblable que les prêtres de Memphis & d'Héliopolis, ont abuſé de l'électricité vis-à-vis de ceux qui ſe faiſoient initier aux myſtères d'Eleuſis & de la bonne déeſſe.

ÉLOGE DE M. DE TRESSAN.

Par M. le marquis de Condorcet.

LOUIS-ÉLISABETH DE LA VERGNE, comte de Treſſan, lieutenant général des armées du roi, commandeur de l'ordre de Saint-Lazare, l'un des quarante de l'académie françoiſe, aſſocié libre de celle des ſciences; de la ſociété royale de Londres; des académies de Berlin & d'Edimbourg, naquit au Mans le 4 novembre 1705, de François de la Vergne-Treſſan, & de Madeleine Brulart de Genlis.

La maiſon de la Vergne étoit établie en Languedoc, lorſque Simon de Montfort, à la tête d'une troupe de brigands, que l'amour du pillage & le fanatiſme raſſembloient ſous ſa bannière, vint convertir & ravager cette belle Province. Les la Vergne fidèles à leur prince, Raymond, comte de Toulouſe, prirent avec lui la défenſe de ſon peuple. Mais la férocité l'emporta ſur le courage; plus de trois cens mille

habitans paisibles & désarmés, furent la proie des soldats & des bourreaux, tandis que les biens & les titres de ceux qui avoient voulu les défendre, devinrent la récompense de leurs assassins.

Les la Vergne abandonnèrent leurs possessions & leur patrie. Heureusement qu'un siècle après un cardinal de la Vergne, archevêque de Sens, répara le mal que les légats d'Innocent III avoient fait à sa famille, & acheta la terre de Tressan, dont une des branches de la Vergne a depuis toujours porté le nom.

Cette branche embrassa au seizième siècle la religion réformée, à la bataille de Jarnac. La Vergne, suivi de vingt-cinq de ses neveux, défendit long-temps le prince de Condé, blessé & abandonné de son armée. Quinze de ces beaux chevaliers y périrent; la plupart des autres furent blessés & faits prisonniers. La Vergne, ami de Coligni, le suivit au mariage de Henri IV; mais plus défiant que l'amiral, parce qu'on employa moins d'artifices pour le tromper, il prévit la trahison que l'on tramoit contre son parti, rassembla chez lui les gentilshommes qui l'avoient suivi à la guerre, arma des domestiques, se précautionna contre une surprise, & au premier bruit du massacre fit monter sa troupe à cheval, chargea celle des meurtriers qui entouroient

déja ſa maiſon, les diſperſa & courut ſe réfugier dans ſes terres.

Ainſi, par ſa prudence & ſa valeur, il ſut échapper à cette horrible conſpiration d'un roi contre ſon peuple : attentat dont on ne ſauroit trop ſouvent rappeller la mémoire pour apprendre aux rois quels crimes ils s'expoſent à commettre, & aux peuples à quels malheurs ils doivent s'attendre lorſqu'ils n'ont pas la ſageſſe d'étouffer les premiers cris du fanatiſme, ſous le poids du mépris & de la riſée publique.

Le fils de la Vergne, digne de ſon père, commanda l'infanterie de l'aîle droite à la bataille d'Ivri, & y reçut trois bleſſures. Il eut pour fils François de Treſſan, biſaïeul de celui dont nous faiſons ici l'éloge. Louiſe de Monteynard ſa femme, étoit dans Béziers, lorſque le duc de Montmorenci ſon parent y fut aſſiégé. Elle demanda au commandant de l'armée du roi ou plutôt du cardinal de Richelieu, la liberté de ſortir de la ville, l'obtint, & emmena avec elle, dans ſa voiture, le duc de Montmorenci caché ſous ſon vertugadin. Le cardinal ne put s'empêcher de louer hautement cette action, qui lui enlevoit cependant une victime, à la vérité, pour bien peu de temps.

Elle eut vingt-deux enfans, dont dix-neuf vécurent plus de 70 ans, une des filles en vécut 100.

Ces détails généalogiques paroîtront peut-être étrangers à l'éloge d'un académicien, mais ce ſont les actions de ſes ancêtres & non leurs titres que nous venons de rapporter; & ces actions ſont une partie du patrimoine de leurs deſcendans.

M. le comte de Treſſan fut élevé d'abord chez l'évêque du Mans, ſon grand-oncle; car ſa famille avoit quitté la religion réformée, elle avoit même produit un miſſionnaire célèbre, qui, ſous le règne de Louis XIV, convertit beaucoup de proteſtans, & n'en fut pas moins perſécuté comme janſéniſte. L'évêque du Mans avoit quitté la cour de bonne heure pour ſe retirer volontairement dans ſon diocèſe avec un évêque anglois, ſon ami. Ils vécurent enſemble pendant quarante-deux ans, & eurent le bonheur de mourir le même jour. M. de Treſſan fut alors élevé par ſon oncle, archevêque de Rouen, & premier aumônier du duc d'Orléans, régent du royaume.

L'archevêque de Rouen fit venir ſon neveu à la cour; école bien dangereuſe pour un jeune homme de treize ans. Mais il ne ſe borna ni aux leçons qu'il pouvoit y recevoir, ni aux ſociétés qu'il y trouva; il ſe lia dès ſa première jeuneſſe avec Voltaire & Fontenelle, eut l'avantage de leur plaire & le mérite de ſentir le prix de leur

amitié ; ils lui inſpirèrent le goût de la philoſophie & des lettres, & ce reſpect pour les hommes illuſtres dans les ſciences ou dans la littérature, qui malheureuſement n'en eſt pas toujours une ſuite : car on a vu ſouvent les gens du monde, loin de trouver des plaiſirs ou un remède contre l'ennui dans la culture des beaux arts, devenir les victimes de cet amour-propre malheureux qui accompagne les demi talens, & haïr les hommes célèbres dont la gloire humilioit en ſecret leur orgueil.

M. de Treſſan, quoiqu'occupé au moins autant qu'aucun autre homme de la cour, des plaiſirs ou de ce qui en a le nom, réſervoit tous les jours quelques heures qu'il conſacroit au travail ; il s'inſtruiſoit par le commerce des ſavans dont il avoit ſu ſe concilier la bienveillance, & ſe préparoit des reſſources pour le temps de ſa vieilleſſe, & des conſolations contre les malheurs de l'ambition & de la fortune.

Il fit dans la guerre de 1741, toutes les campagnes de Flandres avec le feu roi, dont il étoit aide-de-camp à la bataille de Fontenoy, la première qu'un roi de France eut gagnée contre les Anglois depuis celle de Taillebourg.

En 1750 il entra dans l'académie comme aſſocié libre ; il s'étoit déclaré phyſicien peu de temps auparavant par un mémoire ſur l'élec-

tricité; matière alors très-nouvelle & très-peu connue dans cet ouvrage. Il s'étoit un peu livré à ſon imagination & elle l'avoit bien ſervi, puiſqu'il a prédit une partie des découvertes qui ont été faites depuis.

Ces recherches qui n'ont pas encore été imprimées, annoncent une étendue de connoiſſances qu'on eſt étonné que M. le comte de Treſſan ait eu le temps d'acquérir, & montrent une ſagacité qu'on regrette de n'avoir pas été plus conſtamment employée. Elles donnent même lieu de croire que ſon goût pour la phyſique ſeroit devenu un véritable talent, s'il avoit pu le ſuivre avec cette opiniâtreté & cette conſtance ſans leſquelles on ne fait dans les ſciences ni de véritables découvertes, ni même de véritables progrès.

Vers le même temps, il compoſa pour l'encyclopédie pluſieurs articles, preſque tous ſur l'art militaire; il eut ſoin d'y faire entrer quelques leçons d'humanité & de juſtice, que malheureuſement on ne peut pas encore regarder comme abſolument inutiles.

M. le comte de Treſſan paſſa de la cour de France à celle de Lorraine, où il fut grand maréchal-des-logis du roi de Pologne, Staniſlas, & ſucceſſivement commandant du Toulois & de la Lorraine allemande.

Il contribua beaucoup à l'établiſſement de l'académie de Nancy ; il y lut pluſieurs diſcours, & y prononça ſouvent l'éloge des hommes célèbres qu'il y avoit fait aſſocier. Le roi de Pologne qui aimoit les lettres & qui les cultivoit, avoit pris pour M. de Treſſan un goût aſſez vif pour inſpirer de la jalouſie au père Menou. Auſſi ce jéſuite ne manqua-t-il pas d'accuſer M. de Treſſan d'avoir mis de la philoſophie dans quelques-uns de ſes diſcours académiques. Le roi lui en parla. *Je conviens de mon tort*, lui répondit M. de Treſſan, *mais je ſupplie ſa majeſté de ſe rappeller qu'à la proceſſion de la ligue, il y avoit 3000 moines & pas un philoſophe.*

La mort de ce prince, celle de ſa fille & de ſon petit-fils, firent perdre à M. de Treſſan toutes les perſonnes auguſtes, dont les bontés pouvoient nourrir en lui des reſtes d'ambition. C'eſt en général, pour les hommes, la dernière de leurs paſſions ; & ſur-tout elle ne quitte jamais abſolument ceux qui ont vécu dans les cours. Ce fut alors qu'il ſentit le prix de l'habitude qu'il avoit priſe de cultiver ſon eſprit, & par la lecture & par la compoſition de quelques ouvrages. Le premier fruit de ſa retraite fut conſacré à l'éducation de ſes enfans ; mais après avoir rempli ce devoir par un livre ſérieux, intitulé *réflexions ſur l'eſprit*, il renonça

aux recherches philoſophiques, abrégea les Amadis, traduiſit l'Arioſte, & fit des romans de chevalerie.

Il trouvoit dans ſa famille les noms de Laure, de Diane, de Château-Morand, de la Fayette, noms célèbres dans les romans, mais ce dernier pouvoit l'expoſer à une comparaiſon dangereuſe, auſſi eut-il ou la galanterie, ou la prudence de ne pas s'expoſer au parallèle.

Il crut qu'un chevalier ne devoit pas parler d'amour comme une femme tendre & ſenſible, il ſubſtitua une gaieté piquante, mais modeſte, des images voluptueuſes, mais toujours enveloppées du voile de la décence, une liberté qui amuſe, qui ſéduit, mais ſans alarmer la pudeur; à cette douce ſenſibilité, à cette délicateſſe, à cette pureté de ſentimens qui caractériſent les ouvrages de madame de la Fayette. Tous deux ſemblent avoir conſervé le caractère de leur ſexe dans leur manière de peindre l'amour, & l'on y apperçoit à-peu-près la même différence que parmi les gens du monde, on peut obſerver dans la manière de le ſentir.

Il ne nous appartient pas de fixer la place que mérite M. le comte de Treſſan, dans un genre moins frivole qu'on ne croit, puiſque la plupart des hommes & ſur-tout des femmes, ont pris dans les romans qu'ils ont lus une partie de

leurs préjugés ou de leurs principes, mais nous nous bornerons à obſerver qu'il n'eſt aucun romancier, ni même aucun poëte, qui ne puiſſe envier le tableau ſi naïf, ſi original & ſi touchant de l'éducation d'Urſino.

C'eſt à l'âge de 73 ans qu'on vit Mr. de Treſſan ſe livrer à ces ouvrages, dans leſquels on trouve toute la fraîcheur, toute la gaieté d'une imagination jeune & riante; c'eſt à cet âge qu'il montra pour l'étude une ardeur telle qu'un jeune homme peut l'avoir au commencement de ſa carrière.

Au milieu des douleurs de la goutte, il dictoit un conte rempli de peintures les plus animées. Il ſembloit que ſon corps & ſes ſens euſſent vieilli ſeuls, & que l'âge & les infirmités euſſent reſpecté ſon imagination & ſon eſprit.

Si l'on regarde ces ouvrages comme ceux d'un vieillard, combien doit-on regretter que dans ſa jeuneſſe il n'ait pas ſuivi la carrière des lettres avec la même ardeur? Mais peut-être auſſi que ſon eſprit qu'il avoit exercé toujours ſans le fatiguer jamais, avoit conſervé toute ſa force, & que la dépendance où l'ame eſt de nos organes, n'eſt ni ſi abſolue, ni aſſujettie à des loix ſi régulières, qu'une obſervation ſuperficielle nous porte à le croire.

Il deſira vivement d'être de l'académie françoiſe,

çoiſe, & obtint, à l'âge de 75 ans, un titre dont il ne devoit pas jouir long-temps, mais dont il jouit avec toute la vivacité, toute la ſenſibilité d'un jeune homme, qui l'auroit obtenu pour le prix d'un premier ſuccès.

Le dernier ouvrage de M. de Treſſan doit intéreſſer particuliérement l'académie des ſciences. C'eſt un éloge de Fontenelle, de cet homme qu'elle regrettera long-temps, à qui peut-être elle doit une partie de ſa gloire; & ce qui eſt encore plus précieux de cet eſprit philoſophique, qui lui fait tolérer toutes les hypothèſes ſans en adopter aucune, réſiſter aux opinions nouvelles, mais encourager les découvertes, en conſervant l'eſprit de doute dans les juſtes bornes que preſcrit la ſageſſe, être à-la-fois un appui utile pour les véritables inventeurs, & une barrière contre le charlataniſme. M. de Treſſan avoit beaucoup vécu avec Fontenelle; il l'avoit vu contribuer au progrès des ſciences, autant peut-être qu'aucun homme de génie, ſans cependant les avoir enrichies d'une ſeule découverte, & cacher avec autant de ſoin, la profondeur & l'étendue de ſes vues philoſophiques, que d'autres mettent de prétention à en montrer, ne voulant pas que les hommes appriſſent trop tôt, tout le bien que la raiſon pouvoit leur faire, ne diſant les vérités qu'à meſure qu'il les croyoit

utiles, mais ayant ſoin de faire entendre celles qu'il ne diſoit pas, pour qu'elles ne fuſſent point perdues, & qu'on pût les retrouver lorſqu'il ſeroit temps de les révéler. M. de Treſſan avoit vu Fontenelle pendant le cours d'une ſi longue vie, rendre les ſciences reſpectables par ſes mœurs, en inſpirer le goût, & en faire ſentir l'utilité par ſes ouvrages, ſans jamais leur attirer d'ennemis, ſans bleſſer l'amour-propre des ignorans, ſans les éblouir par trop d'éclat, ou les effrayer en attaquant de front trop de préjugés à-la-fois : modeſte, réſervé dans ſon zèle pour la vérité comme dans ſa conduite, il exerçoit ainſi ſur les eſprits de ſon ſiècle une influence d'autant plus forte qu'elle ſe faiſoit moins ſentir, & qu'on profitoit des lumières qu'il avoit répandues, ſans appercevoir de quel point elle étoit partie. C'étoit à lui que M. de Treſſan devoit en grande partie le bonheur que la culture des lettres avoit répandue ſur les dernières années de ſa vie, & c'eſt à lui qu'il voulut conſacrer les derniers fruits de ſa vieilleſſe. Dans la préface de cet éloge, M. de Treſſan ſemble prévoir ſa fin prochaine, & céder ſans regret à la force qui l'entraînoit dans le tombeau, pourvu qu'elle lui permît de s'arrêter encore un moment pour rendre un dernier hommage à une mémoire chérie.

Des attaques de goutte répétées avoient épuiſé ſes forces, & il y ſuccomba le 31 octobre 1783, laiſſant deux fils; l'un colonel d'un régiment d'infanterie, l'autre grand vicaire de Rouen, & une fille mariée à M. le marquis de Maupeou.

Fin de l'Eloge.

RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES

DU COMTE DE TRESSAN.

Epigraphe de ce Recueil.

Petits vers qui, dans ma jeuneſſe,
Me fûtes dictés par l'amour,
Je vous écris pour être un jour
L'amuſement de ma vieilleſſe.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Tous les petits morceaux de poéſie de ce recueil ont été faits pour les ſociétés dans leſquelles j'ai paſſé ma vie. Il en eſt peu dans leur nombre qui ſoient dignes d'être ſous les

yeux du public; mais comme l'indulgence de ces mêmes ſociétés leur a fait conſerver ces poéſies légères, faites ſans aucune autre prétention que celle de prouver mon deſir de leur plaire, je reconnois moi-même que leur unique mérite eſt d'avoir été faites à propos, & de rendre les plaiſanteries & le ton qui régnoit dans ces ſociétés.

Je n'ai jamais oſé prétendre à faire ce qu'on peut nommer un ouvrage, mes vers n'ont jamais eu d'autre objet que d'amuſer un moment ceux à qui je les adreſſois, de leur parler leur langage, de leur peindre les ſentimens de mon cœur; & je n'ai jamais eu pour guide que l'amour & l'amitié.

Ce n'eſt pas cependant que l'eſpèce de vers, qu'on peut caractériſer par le nom de vers de ſociété, n'aient un véritable mérite qui leur eſt propre.

Ceux que j'écris ſont trop au-deſſous de la perfection néceſſaire pour en être une preuve; mais ceux de Sarazin, Chapelle, Lafare, Chaulieu, de N. . . . . de N. . . . . & de Voltaire, auront toujours le droit de plaire à la bonne compagnie.

C'eſt dans leurs poéſies aimables qu'on trouve ſans ceſſe la liberté d'eſprit, la fineſſe de la

penſée, la naïveté, l'agrément de l'expreſſion, & ſur-tout cette volupté douce, riante & retenue, également éloignée d'une licence groſſière, d'une raiſon farouche & méthodique.

Ces vers ſont de toute antiquité; mais leur époque a de bien peu précédé la muſique. Dès que les hommes ont connu les charmes de l'harmonie, ils ſe ſont aſſujettis au rithme qui eſt de ſon eſſence. Il eſt bien facile de ſentir & de connoître l'analogie des vers & de la muſique.

Les vers ſont, au langage des hommes, dans le même rapport que le chant, au ſon que forment tous les peuples de la terre, pour l'exprimer dans leurs langues. L'un & l'autre doivent leurs origines aux paſſions qui, cherchant à le peindre, ſe ſont exprimés par des ſons élevés, & qui ont attaché à ces ſons des idées qui s'y rapportent.

Les légiſlateurs, génies ſublimes, nés pour toucher & ſoumettre le cœur & l'eſprit des nations, ſe ſervirent avec ſuccès de ces chants, & de ce langage qui réuſſirent à frapper & même à élever l'homme au-deſſus de lui-même. Ils connurent que plus ils l'entraînoient au-delà de ſon état naturel, & plus ils le rendoient propre à recevoir & à ſuivre les nouvelles idées qu'ils leur offroient.

De-là ces hymnes, ces cantiques,
Et ces recueils mithologiques,
Qui rempliſſent tout l'univers :
Leur ſtyle obſcur plus que ſublime,
Paré de cadence & de rime,
Donna naiſſance aux premiers vers.
Mais quant à ces douces folies,
Que l'on chante dans les orgies
Et de Bacchus & de l'amour,
Le plaiſir ſeul en fut le père ;
A table, aux pieds d'une bergere,
C'eſt lui qui leur donna le jour.

Je laiſſe à de plus grands maîtres la louange des dieux & des héros ; né ſans enthouſiaſme & ſans ambition, j'admire leurs ſons éclatans ſans oſer les imiter, & je me contente de chanter tout ce qui contribue au bonheur de ma vie.

Trop heureux ſi mes anciens amis retrouvent dans ces vers quelques traits qui leur paroiſſent aimables ; ce ſont des préſens que j'ai reçus d'eux, & dont je leur fais hommage en les rappellant ſous leurs yeux. Que ceux qui les liront n'y cherchent donc point l'élégance & la ſcrupuleuſe exactitude. Le déſordre ſied bien à l'amour & à la gaieté.

C'eſt ainſi que, dans le marais,
Jadis du Brouſſin, mon grand-père,

Laiſſoit échapper tous les traits
De ſa muſe folle & légère ;
Mais il aimoit trop le vin frais,
Le plaiſir, & la bonne chère :
Moi ! . . . . je n'aimois que ma bergere.

Les rimes redoublées, que l'on emploie ſouvent dans les poéſies de ſociété, donnent une grande liberté d'étendre la penſée. Le même ſon qui revient frapper l'oreille à quelque choſe de brillant & de léger qui doit toujours régner dans le badinage ; ces eſpèces de couplets ſont comme ceux du vaudeville ; ils en ont toute la gaieté. J'ai lu des couplets de neuf, dix & onze vers en rimes redoublées, & de vieilles poéſies manuſcrites de poëtes contemporains de Guillaume de Loris & de Jehan de Meun. On en trouvera de pareils dans le *Jardin de Plaiſance*, & dans ce qui nous reſte de Martin-Franc, de maître Adam & de Vilon. J'en ai même trouvé pluſieurs d'un très-bon goût, & pleines de ces expreſſions naïves & ſingulières, dont Marot & la Fontaine ont depuis paré leurs ouvrages.

Le ton familier qui règne dans les poéſies de ſociété, eſt propre non-ſeulement à peindre les amuſemens, les feſtins & l'amour, mais il devient même ſuſceptible de nobleſſe, & peut rendre ce que la morale & la philoſophie ont

de plus ſublime, peut-être même le rendra-t-il d'une manière plus propre à faire impreſſion. Il n'a point le ton dogmatique des grands vers; on ne penſe point à ſe défendre d'une leçon qui tient du badinage, & cette leçon qui commence par plaire, finit quelquefois par perſuader. Chaque genre de poéſie a ſes beautés, ſelon la portée du génie du poëte qui s'en ſert; l'ame de la poéſie, c'eſt la penſée & la vérité des images. Les ornemens ſont la ſcience ou l'agrément de l'expreſſion. Ce n'eſt pas tant par la nature & le caractère de l'ouvrage, que par la perfection avec laquelle il eſt traité qu'on doit l'apprécier.

Que l'on examine avec juſtice les ouvrages qui rempliſſent & ſurpaſſent même notre attente; ils ſe rapprocheront preſque toujours de l'égalité par la proportion des beautés qui leur ſont propres, relativement à leur genre. On attribue avec raiſon différens degrés de gloire & de mérite aux différens genres de poéſie; mais il n'en eſt aucun qui ne puiſſe aſſurer l'auteur qui traite le ſien avec ſupériorité, que ſes ouvrages reſteront dans la mémoire des hommes. Boileau diſoit, avec raiſon, à Racine, en parlant de la Fontaine: *le bonhomme Lafontaine vivra ſûrement autant que nous*; & nous voyons qu'Hamilton & Chaulieu ont preſque fait tous

blier les Scudéri, la Calprenède & Malherbe.

L'héroïsme examiné de sens froid, est une espèce d'illusion qui n'élève notre esprit que pour des momens. Le grand Turenne, ce héros reconnu tel, même par ses ennemis, ne disoit-il pas qu'il n'en existe point pour ceux qui nous voient dans tous les momens de notre vie? Frédéric est assez grand pour le répéter. Cet héroïsme nous fait parcourir une région où nous ne nous élevons qu'avec effort, & nos ailes sont trop pèsantes pour nous y soutenir. Peu de gens & sur-tout peu de philosophes, se prêtent long-temps à ces figures héroïques, dont la nature ne nous offre presque jamais la comparaison. On chante dans les grands vers, ce que l'on craint, ce qu'on admire, & ce qui nous étonne. Les vers de société respirent la liberté, le plaisir & l'esprit du siècle; ils ne servent à chanter que ce qu'on aime. Je conviens que chacun juge les productions du génie, selon celui qu'il a reçu de la nature. Un guerrier ne lira pas l'Iliade & la Henriade, sans suivre Homère & Voltaire sur les bords du Simois & sur les rives de l'Eure; au seul nom de Tyrthée, il sera frappé de respect & d'admiration; un cœur sensible soupirera en écoutant Sapho; il s'enflammera s'il lit Tibule; la peinture d'un lieu solitaire, un rendez-vous, les amours

d'Hélène & de Paris, l'affecteront plus que tous les combats que l'on donna pour elle.

Peu de gens liroient ſans interruption Polieucte & Cinna; un très-grand nombre lira ſans pouvoir s'en arracher, le Malade imaginaire & le Tartuffe; nous ſommes toujours forcés de retomber en nous-mêmes, & de revenir au ton de nos mœurs & de notre ſociété; l'auteur qui nous les peint a des droits aſſurés de nous plaire.

Pour juger ſainement la poéſie de ſociété, il faut donc la tranſporter au ſiècle dans lequel l'auteur écrit. Il faut le juger par le caractère de ſa nation, par les uſages de ſon ſiècle, par les anecdotes contemporaines, par les ſpectacles de ſon temps, & même par les ſyſtêmes & les ouvrages des ſavans avec leſquels il a vécu. Le charmant badinage de la pluralité des mondes, ne peut être bien apprécié qu'autant qu'on ſe rappellera du cartéſianiſme. Cet ouvrage eſt, ſelon moi, un de ceux qui fût le plus utile à la ſociété générale. Il ouvrit le ſanctuaire des ſciences à la partie la plus brillante de la ſociété. Le comte Algaroti, que toutes les muſes ont regretté, a ſoutenu depuis ce que M. de Fontenelle avoit imaginé, par un badinage pareil, mais éloquent & profond ſur le neutonianiſme.

Je ſuis bien tenté de conclure de tout ce que

je viens de dire, que l'héroïſme n'a qu'un ton, & que ce ton nous eſt preſque étranger. La poeſie de ſociété les a preſque tous; elle eſt l'ame de la comédie; elle eſt le charme de la vie commune. La peinture de l'héroïſme ſera toujours la même; celle des mœurs, du plaiſir & de l'eſprit ſociable, ſera toujours variée à l'infini.

S'il reſte quelqu'un avec moi de la ſociété de feu M. le comte de Morville, ſecrétaire d'état, il doit en conſerver le ſouvenir le plus cher; peu de gens ont réuni, comme lui, les vertus les plus épurées, la juſteſſe & la clarté de l'eſprit, le ſavoir, l'érudition la mieux choiſie, une douceur de mœurs inaltérable; j'étois ami de ſes ſœurs & de ſes enfans; j'ai paſſé quinze des plus belles années de ma vie dans cette ſociété, que j'ai ſans ceſſe regrettée; j'ai bien rarement retrouvé depuis, le ton, la pureté, les connoiſſances, & les charmes qui l'animoient; je ne peux mieux en donner l'idée qu'en rappellant le nom de ceux qui la compoſoient.

M. de Morville, M. d'Armenonville ſon fils, M. le marquis de Surgères, M. le comte de Cruſſol ſes gendres, M. Amelot, ſecrétaire d'état; le comte de Saint-Severin, ſecrétaire d'état; le marquis de Lomeſnil, depuis doge de Genes; l'abbé Franquini, meſſieurs de Caylus, Duclos,

Coypel; en femmes, madame d'Autrey sa sœur; mesdames de Surgères & de Crussol ses filles, madame la marquise de Genlis, madame la marquise de Tourouvres, madame le Marchand, & plusieurs personnes de la meilleure compagnie.

Nous avions loué en commun une maison à Pantin, où nous allions faire d'excellens soupers, où nous avions un très-joli théâtre où nous représentions les comédies de M. Coypel; c'est pendant un voyage de Gaillon que la société joua dom Japhet d'Arménie; M. d'Armenonville, jeune homme de la plus haute espérance, mort à Prague colonel de dragons, jouoit l'écolier dans dom Japhet, & les principaux rôles; c'est à cette occasion que je lui écrivis de Gaillon la lettre suivante.

De ce palais où le sott me confine,
Je vous apprends, ami, qu'il me destine
A m'ennuyer jusqu'à la fin du mois.
Plaisirs & jeux y sont sourds à ma voix.

Tous ces enfans, hors celui de Cythère,
Qui dans mon cœur est toujours obstiné,
Sont près de vous & m'ont abandonné.
C'en est assez, & vous n'avez pour plaire,
Besoin que d'eux, car forte passion,
N'est point le lot des amans de votre âge;

Amours coquets font leur commiſſion,
N'en êtes pas à votre apprentiſſage.

Par eux long-temps je me laiſſois duper;
De l'un chez l'autre, ils me ſervoient de guides;
Mais les trippons étoient aſſez perfides,
Pour ſe donner le mot, & me tromper;
Adieu leur dis; auſſi-tôt en leur place,
Je vis paroître un amour ſérieux,
Mais cependant aimable, gracieux;
Dans un inſtant de mon cœur il efface
Le ſouvenir de mes folles amours,
Et dans mon cœur il règne pour toujours.

Or, ſongez bien que c'eſt en confidence,
Que je vous peins mes ſecrets ſentimens;
Ardens deſirs, & flatteuſe eſpérance,
Fermes projets d'éternelle conſtance;
Et ces tranſports faits pour de vrais amans;
Toujours égaux, toujours d'intelligence;
Voilà l'amour qui m'enflamme aujourd'hui,
Voilà les dons que j'ai reçus de lui.
Pour vous, ami, ſuivez votre carrière,
De mille amours à vous ſuivre attachés,
Connoiſſez bien les ſentimens cachés;
Puis choiſiſſez, c'eſt votre ſeule affaire.
Quand par l'amour dont je vous ai parlé,
Pour le ſervir vous ſerez appellé:
Ne faites point de réſiſtance vaine,
Avec douceur recevez votre chaîne,
Point n'eſt cruel, à qui le ſut ſervir;
Mais à propos, avant que de partir,

Il me ſouvient que du fier Hypolite,
Vous appreniez du moins à débiter
Les ſentimens qu'en lui l'amour excite;
Rien ne vous manque à le bien imiter,
Hors un ſeul point; car brillante jeuneſſe,
Mêmes vertus en vous ſe font aimer.

Voici ce point! véritable tendreſſe;
De ſon papa le ſeigneur Théſéus,
Imiteriez volontiers l'inconſtance,
Mainte Ariane on plaindroit encor plus;
De vous aimer excuſant l'imprudence.
Hors n'allez point en héros malheureux,
De déſeſpoir enſanglanter la ſcène:
Allez, volez, & que l'amour vous mène
Sur ce balcon, écolier trop heureux!
Ayez toujours ces graces naturelles
Qui font aimer les moindres bagatelles;
Que la nobleſſe anime votre voix,
Ayez l'air grand, & modeſte à-la-fois.
Jouez le Cid, Horace, Alcibiade;
Mais, cher ami, que je ſerois jaloux
Si les tranſports d'Oreſte & de Pylade,
Etoient ſentis par d'autres que par nous.

RÉPONSE de M. D'ARMENONVILLE.

FABLE.

CERTAIN renard, frippon des plus hardis,
Qui, dès ſa première jeuneſſe,

Par

Par maint & maint tours de ſoupleſſe,
S'étoit rendu l'effroi de ſon pays,
Voulut enfin devenir honnête homme ;
Ne plus tromper, . . . ami, dit-il un jour ;
Au chien d'un troupeau d'alentour ;
Je veux bien qu'on m'aſſomme
Si, déſormais dans ce hameau,
Je donne aucun ſujet de plainte ;
Las d'inſpirer toujours la crainte,
Je ſerai plus doux qu'un agneau ;
Et pour marque de ma franchiſe,
Je veux bien t'avouer mes tours.

Par un gros chat, une poule étoit priſe ;
Il la tenoit entre ſes dents, . . . j'y cours ;
Je lui fais lâcher priſe ;
Mais hélas ! dans ſon défenſeur,
La poule encor toute ſurpriſe,
En moi retrouve un ſecond raviſſeur.

Une doyenne du village,
Poule, mère de cent enfans ;
Qui, des droits du bel âge
Uſurpant le charmant uſage,
Des coqs les plus preſſans
Cherchoit encor le badinage ;
Faute de mieux, un beau jour me tenta ;
Je balançois, mais la faim l'emporta.

Une poulette au noir plumage,
Qui toujours chantoit, agaço
Tous les coqs de ſon voiſinage ;
Et de l'un à l'autre paſſoit ;

Me ſéduit, je lui tends un piège,
Elle m'échappe, & folâtre ſoudain;
Mais je fais tant par mon manège,
Qu'elle s'y prend le lendemain.

De tous mes tours voici le pire,
Des autres je ne fais que rire;
Aux bords fleuris d'un tranquille ruiſſeau,
Une innocente tourterelle
S'occupoit de ſon tourtereau.
Ses amours, . . . je m'approche d'elle,
Peu méfiante d'un danger
Qu'elle ne devoit pas attendre,
Ami, je te laiſſe à juger,
S'il fût aiſé de la ſurprendre;
Mais c'en eſt fait, le reſte de mes jours,
La bonne foi ſera mon apanage,
De mes ruſes & de mes tours,
Je déteſte à préſent l'uſage.
Quel changement, lui dit le chien!
Je l'admire; mais je crains bien,
Que toutes ces belles paroles,
A la première occaſion,
Ne deviennent bientôt frivoles.
Le chien avoit grande raiſon,
Une perdrix vint à paroître,
La nouveauté tenta notre égrillard,
Son naturel étant toujours le maître;
Il court, & ſans avoir égard
A toutes ſes belles promeſſes,
Se ſignalant par nouvelles proueſſes,
Il ſe montra toujours renard.

Reconnois, ami, ſous ces traits,
De tes amours la fidèle peinture ;
Pourquoi contraindre la nature,
Soyons toujours ce qu'elle nous a faits ?

Cette fable eſt dans le cas de ce que j'ai dit ſur la poéſie de ſociété ; elle eſt très-vive, très-ingénieuſe pour ceux qui reſtent de mes contemporains ; mais le plus agréable de cette fable eſt perdu pour les autres ; ainſi qu'il en ſera de ma réponſe, on doit ſentir qu'il eſt impoſſible de joindre au texte des notes qui puiſſent l'expliquer.

RÉPONSE à la fable précédente.

SACHEZ que ce renard peut excuſer ſes tours ;
Cette première poule en avoit le langage ;
Sans eſprit caquetoit toujours,
Et la doyenne étoit de l'âge,
Où nous réfléchiſſons les amours.
Pour la [illegible] noir plumage ;
On la vit [illegible] amans
Juſqu'aux derniers coqs du village ;
Bien moins qu'elle ils ſont inconſtans !
Un épagneul du voiſinage,
M'avertit, même un jour, d'un ſecret entretien,
Que la frippone en un boccage,
Avoit avec ce même chien,
Qui, dans vos vers veut ſe montrer ſi ſage.

Pour la perdrix aux longs atours,
Qui, contente d'être parée,
A l'air d'une vieille poupée,
Dont s'ébaudiſſent les amours,
Et dont elle eſt ſouvent trompée ;
Ne craignez pas que ſes beaux dits
Me faſſent faire une équipée ;
Renards ne ſont plus étourdis,
Ils en ont eu la queue, en un piège attrapée,
Amours coquets que je trouvois ſi doux,
Adieu donc pour toute ma vie.
De vous ſuivre j'eus la folie,
A préſent je vous fuirai tous ;
Peu de plaiſirs, quelque ennemie,
Sont le ſeul bien que l'on reçoit de vous :
Et vous charmante tourterelle,
Vous qui fixez tous mes deſirs,
Toujours ſenſible à mes ſoupirs,
Soyez toujours auſſi tendre que belle,
Et, s'il le peut, ſoyez fidèle.

M. le marquis de Surgère m'ayant écrit une très-jolie lettre à Rome, où j'étois alors; il se plaignoit dans cette lettre de l'ennui de Paris, & de l'absence des amours, qui (disoit-il), s'étoient envolés en Italie.

De Rome 1733.

LORSQUE l'amour fut chassé de la Grèce,
Par Socratès, qui, de haute sagesse,
Donnoit alors plénières leçons;
Le pauvre enfant vit en mille façons,
Déshonorer son temple & son empire,
Jusqu'à la porte on venoit pour lui dire,
Beau Dameret; non, ce n'est plus chez vous,
» Que nous portons notre encens le plus doux.
» Amusez-vous tout seul en votre temple. . . .
L'amour en pleurs quelquefois les contemple,
Et tâche en vain de ramener leurs cœurs;
Lassé de voir leurs coupables ardeurs,
Il fut contraint de quitter la partie,
Et s'envola dans l'heureuse Italie;
Chez les Romains il fixa son séjour;
Pour rassembler au plutôt une cour,
Il descendit au temple des Westales,
Il leur dicta de nouvelles morales,
. . . . . .

. . . . . .

Mais il n'oſoit haſarder le grand jour ;
Enfin l'enfant eut accès à la cour :
Il fut reçu dans les bras de Julie,
Lors ſon amant & celui de Lesbie,
De l'art d'aimer dans leurs tendres chanſons,
Aux jeunes cœurs donnèrent des leçons ;
Et ces leçons, un temps furent ſuivies ;
On dit qu'alors par mille perfidies,
Le petit traître accabla les mortels,
Tant que Romains renverſant ſes autels,
Pour l'autre amour qui régnoit dans la Grèce,
Firent d'aimer le plus coupable abus.

De Cupidon les regrets ſuperflus,
Depuis ce temps ne ſe ſont plus entendre ;
Dans ce pays, je n'ai pu même apprendre,
Où le pauvret tient ſa chétive cour.
Je crus pourtant le trouver l'autre jour,
Je crus le voir auprès d'une fillette,
Aux beaux yeux noirs jeune fringante & faite,
Telle qu'on peint Aſpaſie ou Laïs.
Dieux ! quel écueil ! j'approchai, je rougis ;
Amour volant ſur ſon ſein, ſur ſa bouche,
N'avoit alors l'air traître ni farouche,
Comme un enfant pour le faire chercher,
Un peu plus bas il ſembloit ſe cacher ;
Yeux pétillans du feu qui les dévore,
Sembloient me dire . . . un peu plus bas encore ;
Il ne tiendra qu'à toi de me trouver,

Trouver cent fois, & de m'y retrouver;
Je balançois, quand la raiſon ſévère,
Du dieu trompeur détruiſit la chimère,
Et me montra les peines, le danger,
Où ſur ſes pas je m'allois engager.
Non, cet enfant que tu vois, me dit-elle,
N'eſt pas celui dont la flamme immortelle
Sut débrouiller le chaos ténébreux,
Et qui reçut jadis tes premiers feux :
. . . . . .
. . . . . .
Le dieu des cœurs tient ſa cour à Paris;
Or, vous ami, pour qui ſont réunis,
Amour, hymen (hélas! quoiqu'ils ſoient frères),
Qui, bien d'accord enſemble, ne vont guères;
Ah! pouviez-vous éprouver des langueurs?
Sur tous vos jours ils répandent des fleurs.

SECONDE lettre écrite de Rome au marquis de Surgère, qui venoit de faire, pour notre ſociété, une comédie intitulée : l'Ecole du monde, *& qui prétendoit que c'étoit moi qui lui avois appris à faire des vers.*

GENTIL rimeur, qui m'avez agacé
Dans un écrit, par les Graces tracé
A votre tour par moi, vous devez l'être
En même vers..., en ce moment, peut-être;

En douce proſe une jeune beauté,
Vous agaçant auſſi de ſon côté,
Veut vous forcer à lui rendre les armes;
De deux beaux yeux je connois trop les charmes,
Pour exiger de m'y voir préférer;
Mais à bon droit mon cœur peut eſpérer;
Que bien je ſuis dans la claſſe première,
De vos amis, & dans la terre entière,
N'en trouverez de plus tendre pour vous:
Or, cependant devrois-je être jaloux,
De la façon dont Apollon vous traite?
Ce n'eſt pas moi qui vous rendis poëte;
Vous expliquant les règles de ſon art,
Ce fut ce dieu qui d'abord vous fit part
De ſes leçons, & ſes douces merveilles
N'ont point été l'ouvrage de vos veilles,
Sutes chanter dès le premier moment,
Et ce qu'encor ſavez parfaitement,
C'eſt bien penſer; car jamais votre muſe,
Du don des vers malignement n'abuſe;
Tout ſon plaiſir eſt celui de rimer,
Fine penſée & d'en faire germer;
Fleurs, & leçons agréables & ſages,
En nous montrant les plus vives images;
Du bon comique elle mène en riant,
A la ſageſſe, & ſouvent ſe pliant,
Au commun foible, elle offre à notre vue;
De nos défauts la misère ingénue,
A l'artiſan de ſemblables portraits,
Il eſt permis d'avoir quelque malice;
Mais ſans noirceur un ridicule, un vice,
Sans nul égard par lui ſeront frappés,

Fats & pédans, par trop préoccupés,
De leurs attraits, de leur haute ſcience,
Feront enfin avec eux connoiſſance,
Et ſe verront, comme nous les voyons,
Pour moi qui n'ai nulles prétentions,
Que de couler doucement une vie,
Qui, dans ſon cours de plaiſirs ſoit ſuivie;
Sans nul ſouci de ces vieux préjugés,
Dont les enfans liſent les abrégés;
Ne tomberai jamais dans la chaudière
De Luciſer par humeur trop altière,
J'ai bien choiſi de plus jolis péchés,
De ce pays amours effarouchés;
Las! ne m'en ont pas fait faire un encore;
Vient la ſaiſon de Zéphir & de Flore,
Temps où les cœurs par l'amour animés,
De nouveaux feux paroiſſent enflammés;
Déja l'on voit les tendres tourterelles,
Se becqueter en trémouſſant leurs aîles;
Sur ma fenêtre un jeune moineau franc,
Vient de plaiſir pouſſer un cri perçant;
Faunes, Silvains, attrappent les bergères,
Qui, ſur le ſoir, s'écartent de leurs mères.
Le pampre verd avec ſoin cultivé,
Sur les ormeaux par feſtons relevé,
Donne aux buveurs une douce eſpérance;
De la muſette en ſuivant la cadence,
Jeunes bergers enſemble vont aux champs:
Dieux! ſans aimer, paſſerai-je un printems?

A Madame la Marquiſe D'AUTREY-MORVILLE, qui étoit alors en Franche-Comté.

ABANDONNEZ donc vos retraites,
O vous! qu'ici nous regrettons.
Nous ſavons tous que vous n'y faites,
Au plus, que garder vos moutons;
Et nous croyons que les muſettes
Des paſtoureaux de vos cantons
N'auroient que de ruſtiques ſons,
N'eſt qu'en tous les lieux où vous êtes;
Qui veut faire des chanſonnettes,
De l'amour reçoit des leçons.

Revenez ſur l'heureux rivage;
De ce fleuve dont les détours,
Renferment un peuple volage,
Il y règne encor de beaux jours:
Paris, ſelon l'antique uſage,
Eſt marqué pour être toujours
Le quartier d'hiver des amours.

Des cœurs les faciles conquêtes,
Sont pour vous de toutes ſaiſons;
Or, ſur ce point nous nous taiſons;
Et ne parlerons que des fêtes
Qu'ici pour vous nous préparons.

Dans le fond d'une ſalle obſcure;
Il eſt un lieu d'enchantement,

Où des ſons purs dans la nature,
Cauſent un doux raviſſement.
Là, d'une ſimple architecture,
Vous aurez un appartement (1),
A la clarté de cent bougies,
Après, avec quelques amis,
Avec Bacchus, avec les ris,
Célébrerez douces orgies,
Et de bonnes plaiſanteries;
Egayant la triſte raiſon,
Les mettrez tous à votre ton.

Mais!... quel charme enlève la table!
D'un ſacrifice ſolemnel
Je vois l'appareil redoutable (2)!
La fortune au haſard, vole ſur cet autel:
Dieux! que je crains pour la victime...
Ah d'Autrey! quoi, ſeroit-ce vous?
Mais, non;... mon eſpoir ſe ranime,
La fortune & l'amour ſemblent être jaloux,
Ils ôtent leurs bandeaux, & conduiſent vos coups.

DIFFÉRENTES preuves de la Métempſycoſe, adreſſées à feu Madame DE TENCIN.

Pour l'intelligence de cette lettre, il faut ſavoir que madame de Tencin raſſembloit chez

(1) Loge à l'opéra.
(2) Elle aimoit beaucoup le jeu.

elle, deux jours de la ſemaine, pluſieurs perſonnes du premier mérite, qu'elle appelloit ſes bêtes ; elle leur doit à chacun pour leurs étrennes une culotte de velours noir ; & la feue reine ayant fait dire à madame de Tencin, par le cardinal ſon frère, qu'elle regrettoit de n'être pas de ſon troupeau, madame de Tencin lui envoya aux étrennes ſuivantes quatre aunes de velours noir ; quoique jeune, elle daigna m'aggréger dans ce troupeau, dont il ne reſte plus que M. le comte d'Argental (1), ſon neveu & moi.

Vous, dont l'eſprit vif & ſolide
Eclaire chaque ſentiment,
Plaît, en prouvant ce qu'il décide,
Joint le ſublime à l'agrément,
Et fait parler ſi noblement
La raiſon qui lui ſert de guide,
Daignez m'écouter un moment.

A peine raiſonnois-je encore,
Que mon cœur s'empreſſa d'éclore ;
Aux premiers regards des amours,
Deux yeux charmans furent l'aurore,
Qui vint annoncer mes beaux jours.

Entre les bras de la folie,
Des amours légers & des jeux ;
C'eſt l'amuſement qui nous lie,
C'eſt lui-même qui rompt ſes nœuds.

(1) Il eſt mort depuis 18 mois.

Sans jamais croire être infidèle.
Entraîné par le tourbillon,
Volant toujours de belle en belle;
A quinze ans je fus papillon.

Une très-prudente bergère
Entreprit de me réformer,
Et dans mon cœur crut allumer
Une flamme un peu moins légère.

Coquette, badine ou sévère,
Tout sentoit l'art, mais l'art d'aimer;
Traitant l'amour comme un système,
Sans toucher m'éclairant l'esprit;
De ses leçons mon cœur n'apprit
Qu'à la bien tromper elle-même.
Par ses soins je devins moineau,
Mais je n'en fus que plus volage,
Rarement on les tient en cage;
Et je m'échappai du paneau,
Dès que j'eus pris tout mon plumage.

Nuls projets, beaucoup de desirs;
La liberté fut mon seul guide;
Téméraire, ou souvent timide,
Effarouché par les soupirs,
Je n'arrêtois mon vol rapide,
Qu'à la seule voix des plaisirs:
Un jour le plus beau de ma vie,
Je voltigeois près d'un rameau,
Je m'abattis sur un ormeau,
Et je vis la jeune Sylvie.

Dans ce beau ſéjour le printems
Ranimoit déja la nature,
Et l'aube épine & la verdure,
Commençoient à parer les champs;
En cherchant une tourterelle,
Qu'à l'inſtant la parque cruelle
Rejoignoit à ſon tourtereau,
Sylvie arriva ſous l'ormeau.
Enchanté, la voyant ſi belle,
Deſirant d'être pris par elle;
En gardant beaucoup du moineau,
L'amour me rendit tourterelle.

Alors nous paſſâmes des jours
Dignes de l'empire de Rhée,
Nous cherchant, nous trouvant toujours;
Une ſolitude ignorée
Fut l'aſyle de nos amours;
De ces ſiècles pleins d'innocence,
Elle avoit la ſimplicité;
Les graces, l'amour, la décence,
J'en avois la fidélité.
Le ſoin de plaire, l'eſpérance,
La paix, la douce confiance,
Se liſoient toujours dans nos yeux!
L'amour ſoumis à la conſtance
Savoit joindre un ton ſérieux,
Avec les graces de l'enfance;
Hélas! . . . un coup affreux du ſort
Rompit une chaîne ſi belle,
La parque me ſépara d'elle,
Je n'attendois plus que la mort.

Accablé de ma deſtinée,
Chériſſant mes vives douleurs,
Et de mes ailes & de fleurs,
Tenant ſon urne couronnée,
J'aimois à la baigner de pleurs.

Trop heureux de quitter la vie,
J'allois avancer le moment,
De me rejoindre à ma Sylvie,
Sans un nouvel enchantement.

Je vis, . . . & j'en frémis encore,
Je vis, le divin Pythagore,
Suſpendre, & mon bras, & la mort, &
« Arrête, dit-il, téméraire,
» Reſpecte les arrêts du ſort,
» Par ma voix il parle, il t'éclaire ;
» Il eſt un temple dans Paris,
» Digne des beaux jours de la Grèce,
» Où la raiſon, avec les ris,
» S'unit au ſein de la ſageſſe ;
» Va, cours t'offrir à la prêtreſſe ;
» Par un enchantement nouveau,
» Tu deviendras un chien fidèle,
» Et te joindras à ce troupeau,
» Qui n'eſt raſſemblé que pour elle.

» Retiens, . . . écoute ſans parler,
» Ce qu'on réſout, ce qu'on propoſe,
» Tu ne peux jamais égaler
» Ceux dont je vais te révéler
» La divine métempſycoſe.

» L'éternel voyant les mortels
» Égarés, plongés dans les crimes ;
» Commit quelques ames ſublimes
» A la garde de ſes autels ;
» Tel on vit briller dans la Grèce
» Ces mortels qui de la ſageſſe
» A ſes peuples dictoient des loix :
» Quand du banquet de Périandre
» Leur morale ſe fit entendre
» Des républiques & des rois.

» La Provence les vit renaître ;
» Ces amis, après un long cours ;
» Animèrent les troubadours ;
» Qui, prenant un enfant pour maître ;
» Tinrent ſon parlement d'amours.
» Mathilde auſſi ſage que belle,
» Fut leur amie & leur appui ;
» Et Teucin plus aimable qu'elle ;
» Les tient raſſemblés aujourd'hui ;
» Pour fuir un profane vulgaire,
» En bêtes ils ſont transformés ;
» Mais ils ſont toujours animés,
» Par le ſoin charmant de lui plaire ;
» Et le même feu les éclaire.

» Quant à ce cigne (1), dont la voix
» Au fond du cœur ſe fait entendre,
» Apprends ce qu'il fut autrefois ! . . . ;
» Toujours ſublime, & toujours tendre,

(1) M. de Fontenelle.

» Il

» Il fut Architas & Platon,
» Et l'amour lui donnoit le ton ;
» Lorſque ſous le nom de Virgile,
» Il chantoit la jeune Amarylle ;
» Mais de tant de noms ſi fameux,
» Il n'en eſt aucun qui l'honore,
» Comme celui qu'il porte encore :
» Nom, que des ſiècles moins heureux,
» Reſpecteront tant que l'aurore
» Se lèvera pour nos neveux. »

Ce fut ainſi que Pythagore
Remit le calme dans mon cœur ;
Par ſes ordres je vous implore,
Vous ſeule vous pouvez encore
Faire renaître mon bonheur.

RÉPONSE à M. DE....

L'AMITIÉ, la galanterie,
Dictent les vers que je reçois ;
Eh, comment n'auriez-vous par fois
Quelque peu de coquetterie ?
C'eſt aux graces à nous tracer
Les aimables leçons de plaire ;
Et quand vous daignez m'agacer,
Je reconnois leur main délicate & légère,
Qui ſait inſtruire & careſſer.
Je crois tout ce que je deſire,
Votre lettre adoucit mon état malheureux ;
Mais hélas ! .... que vous puis-je écrire
Qu'un lai plaintif & douloureux ?

Tel que, dans une longue abſence,
Gombaut l'eût écrit à Macé,
Sans choix, ſans rimes, ſans cadence,
Et par les pleurs preſque effacé.
De leur ſiècle plein d'innocence
G***** eut la ſimplicité,
Les graces, l'amour, la décence,
Moi, j'en eus la fidélité!
Tout eſt perdu pour moi, délire, volupté;
Sans deſirs & ſans eſpérance,
Je languis dans ma liberté.
Hélas! quand les beaux jours de la ſaiſon nouvelle
Nous rappelloient tous deux aux champs,
L'Amour s'applaudiſſoit de revoir deux amans,
Qui, dans les doux tranſports d'une ardeur mutuelle,
Comptoient déja douze printems.
Ami, l'affreuſe mort, en me ſéparant d'elle,
Aux glaces de l'hiver, à la plainte éternelle,
A condamné le reſte de mes ans;
Pour m'arracher à ma douleur mortelle,
L'Amour n'a plus que des traits impuiſſans;
Le déſeſpoir éteignit tous mes ſens.
A l'amitié je conſacre ma vie,
Elle permet de pleurer ſon amour:
C'eſt pour chanter celle qui m'eſt ravie,
Et mériter quelque tendre retour
De vous, de ces amis que reſpecte l'envie,
Et que Villars enchaîne dans ſa cour,
Que je jouis encor de la clarté du jour.

MON père & moi étions très-amis du père de Neuville, grand prédicateur; je paſſois ſouvent quelques temps à Chaulnes avec lui & le père Bougeant; ils me reprochèrent un jour de ne m'être jamais eſſayé à quelqu'ouvrage ſérieux, & le lendemain j'envoyai cette ode au père de Neuville.

ODE ſur le malheur de l'homme & ſur ſes vrais beſoins.

J'OBÉIS à ta voix, ô vérité ſublime,
Seconde le feu qui m'anime;
A mes yeux obſcurcis fais briller ton flambeau,
Mortels qui m'écoutez, c'eſt elle qui m'inſpire;
Tremblez aux accens de ma lire,
Connoiſſez-vous dans ce tableau.

A peine cet enfant commence ſa carrière,
Qu'il eſt bleſſé par la lumière;
Ses yeux ne ſont ouverts que pour verſer des pleurs:
Les cris, la nudité, les beſoins, l'impuiſſance,
Tout annonce que ſa naiſſance
Vient de commencer ſes malheurs.

Cependant il s'élève, & le printems de l'âge
Echauffe ſon jeune courage;

Il reçoit dans ſon cœur l'audace & les deſirs ;
A la raiſon alors il impoſe ſilence ;
Il perd ſon heureuſe innocence,
En aveugle il vole aux plaiſirs.

Mais, quels crimes, grand Dieu, quelle funeſte image !
On déshonore votre ouvrage ;
Je vois de toutes parts des mortels furieux,
Livrés aux ſens trompeurs ; leur ame eſt aſſoupie,
Leurs blaſphêmes, leur voix impie
Oſent s'élèver juſqu'aux cieux.

Tonnez ſur des ingrats, puiſſant Dieu de la guerre :
Ils ont bravé votre tonnerre ;
Ils ont rompu des vœux ſacrés & ſolemnels ;
Ciel ! ... que vois-je ! ô clémence ! ô graces ſecourables !
Par vos feux, ces enfans coupables
Rentrent dans les bras éternels.

Mais déjà ſur leurs ſens l'hiver répand ſes glaces,
Les ſoucis volent ſur leurs traces ;
Ils n'ont plus à paſſer que des jours malheureux :
La mémoire, l'eſprit, tout leur eſt infidèle ;
Des liens d'une ame immortelle
Chaque inſtant va briſer les nœuds.

Sans retour, ſans eſpoir, l'imbécille vieilleſſe,
Traîne les jours dans la moleſſe ;
La parque impatiente obſcurcit leur flambeau ;
Si quelquefois encor la raiſon étincelle,
Elle s'étonne, elle chancelle
Au lugubre aſpect du tombeau.

Ah! fuyons les humains : cette triſte peinture
Fait trop de honte à la nature ;
Dans le fond des déſerts allons cacher nos jours.
Mais, hélas ! à l'erreur, abandonner ſes frères,
Et fuir le foyer de ſes pères
Pour l'affreux repaire des ours.

Non : la raiſon m'éclaire, elle parle à mon ame ;
Un plus noble deſſein l'enflamme ;
Sur mes premiers devoirs elle m'ouvre les yeux :
A la ſociété je dois toute ma vie ;
La fuir, c'eſt une perfidie,
La ſervir, c'eſt aimer les dieux.

Que l'orphelin en moi trouve toujours un père !
Touchons d'un repentir ſincère
Le cœur de ce mortel, dans le crime abattu ;
Par l'immortalité, conſolons la vieilleſſe,
Conduiſons l'aimable jeuneſſe
Dans les routes de la vertu.

ENVOI de cette Ode au Père de Neuville.

O vous, dont le zèle intrépide
Sait braver l'orgueil de la cour,
Vous dont l'éloquence rapide
Elève nos cœurs à ſon tour,
Et nous peint dans ſon plus beau jour
La vérité qu'elle a pour guide;
Sur ces foibles eſſais daignez jetter les yeux,
Recevez mon timide hommage:
C'eſt vous que je peignois, quand volant juſqu'aux cieux,
Votre ame de leurs dons fait un ſi noble uſage,
Et nous éclaire & ſe partage
Entre l'apoſtolat & le culte des dieux.

A M. L'ÉVÊQUE DE VERDUN-DROMENIL.

JAMAIS perſonne n'a réuni plus de talens & d'eſprit, que cet aimable prélat qui m'honora de ſon amitié dès mon enfance; M. de Verdun étoit très-gai, & ſa converſation étoit auſſi riante qu'inſtructive; ami intime de feu mon oncle l'archevêque de Rouen, de l'abbé de Buſſy-

Rabutin, de madame de Fontenelle, de M. de Voltaire, de madame la marquiſe de Lambert, de milady Sandowich, & de Meſdames de Tencin & de Tort; il paſſoit ſa vie dans cette ſociété, où, dès l'âge de 15 ans, on daignoit me ſouffrir, & où madame la marquiſe de Genlis, nièce de M. de Verdun, fut admiſe avec applaudiſſement, dès la ſeconde année de ſon mariage.

M. l'évêque de Verdun étoit d'une ſanté très-délicate; il avoit quelquefois la goutte, plus ſouvent encore des maux de nerfs, & des vapeurs; & il avoit la confiance d'un enfant dans les remèdes d'un charlatan nommé Cigogne, qui raſſembloit les matins chez lui ceux qu'il traitoit, & leur donnoit un thé compoſé, auquel on avoit donné le nom de bouillote; & l'on diſoit aller à la bouillote.

A M. L'ÉVÊQUE DE VERDUN-DROMENIL.

LETTRE écrite de Genlis, en commun avec la Marquiſe de Genlis ſa nièce.

Vous qui reçûtes en partage
Le vrai ſublime, & l'avantage
D'orner de graces la raiſon,
Qui chez vous n'a rien de ſauvage;
Vous qui joignez à ſa leçon
Propos badin, gentil jargon,
Et qui du riant badinage
Etes fait pour donner le ton;
De notre chétif radotage,
Vous allez vous moquer, je gage;
Mais, s'il vous amuſe, il eſt bon,
Et qui ſait plaire eſt aſſez ſage.

Je vous écris donc de Genlis;
Mais ne ſuis que le ſecrétaire
D'une nimphe à taille légère,
Aux yeux brillans, aux doux ſouris;
Qui des beaux enfans de Cithère
Ne veut connoître que les ris,
Et qui, ma foi, n'aime à rien faire
Que badiner & ſavoir plaire.

Tantôt, par ſon gentil caquet,
Elle agace ſon perroquet;
Tantôt, avec délicateſſe,
Sans langueur, ſans emportement;
Elle décide ſûrement,
Selon les loix que la ſageſſe
Preſcrit à chaque ſentiment.

Pour vous ſon tendre attachement
Eût été juſqu'à la folie,
N'eſt que d'un doux égarement
La bergère la plus jolie
Ne vous tenteroit un moment;
Etes inſenſible: & comment
L'amour n'eût-il jamais l'adreſſe
De vous inſpirer la tendreſſe,
Vous le père de l'agrément
Et l'oracle du ſentiment?

Qui ſeroit tant ſoit peu méchant,
Diroit: . . . hélas! c'eſt par foibleſſe
Que ſait-on quel eſt ſon penchant;
Mais nous vous admirons ſans ceſſe,
Et d'un exemple ſi touchant
Faiſons honneur à la ſageſſe:
Malheureux de ne plus vous voir,
Du moins que nous puiſſions ſavoir
Comment va la ſanté débile,
Si long-temps ſoumiſe au pouvoir
Du charlatan qui, dans la ville,
La bouillotoit matin & ſoir?

Dans votre aquatique manoir,
Ne faites-vous jamais du noir?

De mainte douloureuſe enflure,
Hélas!... injuſtement pórteur,
Nous ſavons que votre grandeur,
Au-deſſus des maux qu'elle endure,
Des ſens frappés par la douleur
Etouffe le ſecret murmure,
Qu'en vous l'âme ſouſtrait le cœur
Aux misères de la nature.

Chaſſant l'importune vapeur,
Ecrivez-nous donc, monſeigneur;
C'eſt Dromenil qui vous en prie,
Dromenil, qui reſſent pour vous
Ce que la vive ſympathie
Inſpira jamais de plus doux.
Or, depuis trois jours, entre nous,
Son perroquet a du deſſous:
Rimer eſt ſa ſeule manie,
Et les amours ſont bien jaloux
Que dans tout le cours de la vie,
Ce ſoit ſa première folie.

POSTSCRIPTUM.

Pour *Genlis*, zélé ſéducteur
De ceux qui condamnent la bulle;
Bien qu'en ſoyez le defenſeur,
Il vous a placé dans ſon cœur,
Entre Arnaud, Paſchal & Bérule.

A celui que mon cœur aima dès l'âge de 14 ans ; avec lequel je jurai fraternité d'armes ; avec lequel j'ai vécu pendant 53 ans, comme avec un frère, & que je pleurerai juſqu'au dernier ſoupir, le feu Duc de la Vauguyon, Gouverneur des Enfans de France.

On verra par cette épître de notre jeune temps, que dès cet âge il annonçoit déja les vertus épurées, & les qualités du cœur & de l'eſprit, qui l'ont élevé depuis à la charge la plus honorable & la plus ſublime qu'un ſujet vertueux puiſſe exercer.

DANS ces lieux, où mon cœur charmé,
Auprès de celle qui m'eſt chère,
Pouvoit, ſeulement occupé
De l'aimable ſoin de lui plaire,
Abandonner toute la terre,
De votre abſence il eſt frappé.

Par la plus douce ſympathie,
Unis dès nos plus jeunes ans
Nous avons ſenti, quoiqu'enfans,
Les charmes du nœud qui nous lie ;
Cher ami !... même en folâtrant
Entre les bras de la folie,

La raiſon trouva des momens
Pour nous donner ces ſentimens ;
Qui font le bonheur de ma vie.

Que ne devez-vous pas aux dieux ;
Prenant ſoin de votre jeuneſſe !
Ils vous ont donné la ſageſſe
Telle qu'elle deſcend des cieux ;
En vous, cette ſageſſe aimable
Se couronne toujours de fleurs ;
Elle n'offre point à nos cœurs
Une chaîne qui les accable,
Et par un ſentier agréable
Elle mène à la vérité
Un cœur qui s'en eſt écarté.
Pour moi, dans la ſimple nature ;
Ami, je cherche la raiſon ;
J'y trouve une morale pure
Qui ne me donne pour leçon
Que de joindre aux goûts d'Epicure
Toutes les vertus de Zénon.

Pour mes amis fidèle & tendre,
Mon cœur n'eut jamais de détour :
Tout ce qu'il a droit d'en attendre ;
Tout ce qu'il leur doit à ſon tour,
Que vous ſavez bien me l'apprendre !

Fuirois-je l'amour ? & pourquoi ?
Digne de verſer en mon ame
Les tranſports d'une vive flamme ;
Ma Thémire a toute ma foi.
Oui, mon cœur s'applaudit ſans ceſſe
D'avoir fait un ſi digne choix :

Confiance, eſtime, tendreſſe
De nos cœurs ſont les ſeules loix,
Et je trouve en elle, à-la-fois,
Et mon amie & ma maîtreſſe.
Hélas! que ne puis-je ſans ceſſe,
Avec vous, avec les amours
Paſſer, ce que de la jeuneſſe
Je puis eſpérer de beaux jours!
Là, mon cœur, par votre ſecours,
Ne ſentiroit point de foibleſſe,
Quand la languiſſante vieilleſſe
Viendroit précipiter leur cours.

A feu M. RACINE, qui m'avoit envoyé ſes Poëmes, de la Grace & de la Religion.

RACINE élève aux cieux ſon eſprit & ſon cœur;
Il cherche à s'abîmer dans le ſein de la Grace;
Enflammé d'une ſainte ardeur,
Il ſemble, en ſes tranſports, avoir franchi l'eſpace
Du mortel à ſon créateur.

LETTRE de M. DE MONTCRIF, qui me demandoit un Cantique, pour le mettre dans ſon Recueil de Poéſies ſacrées.

O de Thaïs aimable imitateur;
Ne me refuſez plus ce cantique enchanteur
Où la ferveur de l'ame eſt ſi vivement peinte;
Où votre eſprit inſpiré par la crainte,
Parle ſi bien le langage du cœur.

Oui, c'eſt au Temple de Mémoire
Qu'appartiennent ces vers, je dois les y tracer;
Mais ce n'eſt point pour votre gloire
Que mon burin va s'exercer.
Le vain honneur d'attirer des ſuffrages,
Je le ſais bien, ne vous tenteroit pas;
Et ſi je veux publier vos ouvrages,
C'eſt par égard pour des goûts délicats.

UN ſoir que je voyois aux genoux de Madame la Ducheſſe de Villars, celle qui voyoit toute l'Europe aux ſiens; je lui fis ces vers.

J'AUROIS juré que la vive tendreſſe,
Ce feu ſi doux qui brille dans vos yeux,
Les ſoins jaloux & la délicateſſe
Naiſſoient toujours du plus charmant des dieux;
Je me trompois,... la voix de la ſageſſe
Force l'enfant à ſe cacher au jour,
Nud, déſarmé, captif dans votre cour:
C'eſt l'amitié qui s'embellit ſans ceſſe
Des plus beaux traits dont ſe paroit l'amour.

M. LE marquis de Calvière, également eſtimable comme militaire & comme homme de lettres, avoit un père âgé de quatre-vingt-ſix ans; ce père étoit adoré par ſa famille & méritoit de l'être: M. de Calvière alors lieutenant des Gardes du Corps, mon camarade & mon ami, ſe plaignit, tout un ſoir avec moi, pendant le ſiège de Fribourg, d'être privé du bonheur de rendre les ſoins les plus tendres à ſon père, & d'être ſéparé de madame la marquiſe

de Calvière, ainſi que de deux charmantes enfans, dont l'aînée avoit le nom d'Olympe & la ſeconde celui d'Alix; mon ami me les peignit avec tout le feu dont ſon ame ſenſible étoit pénétrée, & fit paſſer tous ſes ſentimens dans la mienne. Je courus chez moi lui écrire la lettre ſuivante, au nom de madame la marquiſe de Calvière. J'eus le temps de la lui envoyer au moment où l'on alloit fermer ſes rideaux; il ſe releva ſur le champ, &, malgré la pluie, il vint m'embraſſer dans ma tente avec un ſentiment dont le ſouvenir me ſera toujours honorable & cher.

Cette lettre eſt une des premières écrite dans le goût des Héroïdes.

AIMABLE objet de la plus pure flamme!
Toi qu'en mes bras l'amour para de fleurs!
Toi, qui, ſans lui, regnerois dans mon ame!
Reviens, Daphnis! reviens ſecher mes pleurs!

Tu donnes trop à la gloire cruelle;
Tu ſuis ſon char, malgré tous mes ſoupirs;
Tous les lauriers que tu mérites d'elle,
Ne valent pas un ſeul de nos plaiſirs.

Seule en ces lieux, éperdue, alarmée,
J'ai vu fleurir, j'ai vu mûrir nos champs;
On ne meurt point, quand on eſt bien aimée,
Mais on languit, même dans ſon printems.

Entre

Entre mes bras, j'aime à ſerrer ſans ceſſe
De ton amour les gages précieux.
Dieux! que leurs traits redoublent ma tendreſſe!
J'y reconnois & ta bouche & tes yeux.

Ainſi que toi, ton Olympe ſait plaire;
Et de ſon cœur peindre la vérité:
Par mille jeux, Alix cherche à diſtraire
Le noir chagrin qui ne m'a pas quitté.

Mon ſeul ſecours eſt cette aimable enfance;
Et tout mon temps ſe paſſe à la former;
Mon ſeul deſir, en cette longue abſence,
C'eſt d'embellir ce que tu dois aimer.

Si quelquefois mon amour ſe partage;
C'eſt à ton père, à ton meilleur ami;
Qu'avec tranſport j'aime à rendre l'hommage
De ce lien par ſes mains affermi.

Je lui dois tout, ... il a formé ton ame;
Il t'a donné ſon eſprit enchanteur,
Il a vu naître, il a nourri ta flamme;
Qui de mes jours aſſure le bonheur.

Ainſi que moi, ſon amour te rappelle;
Viens par tes ſoins embellir ſes vieux jours;
Briſe les traits de la Parque cruelle,
Viens en donner de nouveaux aux amours.

Déja l'hiver ravage nos campagnes;
Les noirs frimats & les vents orageux

Viennent blanchir la cîme des montagnes ;
Qu'attends-tu donc, pour te rendre à mes vœux !

Reviens baiſer les lèvres de tes pères ;
Viens couronner leurs antiques foyers.
A notre amour, à ces dieux tutélaires,
Viens conſacrer ta vie & tes lauriers.

A M. le Comte DE CROISSY, *Lieutenant Général, Ambaſſadeur auprès de Charles XII, qu'il ſuivit dans les ſièges & les combats que cet Alcide donna, & que Charles XII aimoit au point de le faire coucher à côté de lui, ſur ſa peau d'ours.*

LE comte de Croiſſy étoit frère de M. le marquis de Torcy, miniſtre, & de madame la ducheſſe de Saint-Pierre. Il n'a eu qu'une fille de mademoiſelle de la Brive, comteſſe de Croiſſy, mariée à M. le marquis de Chabanois. Les marquis de Chabanois, & de Colbert, ſont ſes petits-fils. Lorſque le comte de Croiſſy ſe retira de la cour, il vécut à Paris, où, quoique très-goutteux, il avoit tous les jours à ſon excellent ſouper les plus jeunes & les plus jolies femmes ; enfin la meilleure compagnie de Paris. Comme couſin & comme ami, j'étois ſouvent de ſes ſoupers, & la mémoire du comte de

Croiſſy m'eſt chère, comme elle doit l'être à tous ceux qui l'ont connu, ainſi que celle de ſon frère & de ſa ſœur.

De Verſailles & dans mon lit.

Hôte charmant! Dieu du marais!
Vous chez qui de douces orgies,
Commencent avec les bougies,
Et devroient ne finir jamais.
Hélas! une fièvre aſſaſſine,
Par des glaces ou par des feux,
Trouble une tête libertine,
Digne de partager vos jeux.
Sans elle, en ce moment, peut-être
Je chanterois quelque chanſon,
Et vous me donneriez le ton.
Vous, qui chez-nous faites renaître
Banquets, propos d'Anacréon:
Vous, qui, ſoit folie ou raiſon,
Savez ſi bien parler en maître,
Et qui ne voulez jamais l'être
Dans votre charmante maiſon:
Hélas! au lieu de vous écrire,
J'y verrois cet enfant malin
Qui naît des yeux de ma Thémire;
Et qui ſe baignant dans le vin,
Parfume l'air qu'on y reſpire;
Car jamais ce dieu ne ſoupire
Que vers quatre heures du matin:

Juſqu'à ce temps, bavard, badin,
Bien ſûr de plaire, il aime à rire
Et nous met le verre à la main.
Eheu! Eheu! ſunt breves mundi roſæ.

SUR la mort de M. le Marquis DE CHAROST, *l'aîné des trois frères, dont l'un mort Duc d'Ancenis; lequel a eu pour fils M. le Duc de Béthune, héritier de la gloire de ſon nom & des vertus des Sully.*

M. LE marquis de Charoſt, mon ami intime, fut tué en 1735 à Clauſen, à la tête du régiment de la Couronne; & ce qui doit être une leçon éternelle pour les militaires dans les affaires de nuit: il fut tué par une décharge de ſon régiment, à la tête duquel il arrivoit pour l'empêcher de tirer.

CHAROST nous te perdons dans le ſein de la gloire;
Et tes premiers lauriers ſont baignés de ton ſang.
Que ſert à tes amis, qu'au temple de mémoire,
Avec tous tes aïeux, tu ſois mis dans le rang
Des héros dont le nom illuſtre notre hiſtoire?
Les voiles de la mort ont obſcurci tes yeux;
Mais ton ame élevée au ſein de la lumière,
Libre des fers de la matière,
Va goûter le repos avec les demi-dieux.

Du moins, du haut de l'empirée,
Regarde ces amis, qui d'immortelles fleurs
Tiennent ton urne couronnée.
Ecoute leurs ſoupirs, & vois couler les pleurs,
Dont ils arroſent ton trophée.

MYLORD Stafford, chef d'une des principales branches de l'illuſtre maiſon de Wards, dont mylord duc de Nordfolch eſt l'aîné, étoit un des hommes les plus aimables que j'aie connu. Peu de ſavoir, mais beaucoup d'eſprit naturel: il avoit l'imagination, le cœur ſenſible, l'ame noble & élevée, la ſociété la plus ſûre & la plus riante; ſon goût pour la bonne compagnie, le choix qu'il ſavoit en faire, ſon excellent ton, le deſir de plaire, & l'honneur le plus ferme & le plus épuré; voilà quel étoit celui que quiconque l'aura connu, regrettera toute ſa vie. Une intelligence rapide le rendoit cher aux gens les plus éclairés. C'eſt avec le ſentiment le plus douloureux & le mieux gravé dans mon cœur, que je me plais à rendre juſtice à ſa mémoire. Pour donner une idée de ſon caractère ſingulier, je peux rapporter ce qu'il me diſoit un jour de la meilleure foi du monde. « Mon ami, » je me ſuis corrigé de cette effervescence de » l'ame qui me portoit à l'ambition, en me di-

» ſant : dans mon pays je finirois par me faire » couper la tête ; dans le vôtre, je voudrois être » pair, maréchal de France, miniſtre, conné- » table, Dieu, & ainſi du reſte. J'aime à ſouper » avec vous & à coucher avec la C. . . .

A MYLORD STAFFORD.

Un ſoir qu'un commencement de goutte m'empêchoit d'aller ſouper chez lui avec l'abbé Prevoſt, Bernard, l'abbé de B.... & pluſieurs gens très-aimables, dont deux ſont & ſeront toujours l'ame de leurs ſociétés.

De la manie abdéritaine
Vous me tiendrez bien convaincu ;
Lorſqu'en riant vous aurez vu
Ce radotage que, ſans peine,
A produit ma facile veine,
Digne de l'abbé mal vêtu (1),
Qui jadis, ſur l'air ridondaine,
Chantoit, vers la Samaritaine,
Marie & le petit Jeſus,
Qu'il connoît de nom, tout au plus.

Je ſuis au lit & vous à table ;
Je jure un peu, quand vous riez ;

---

(1) L'abbé Pellegrin.

Je cède à l'ennui qui m'accable,
Et vous dans un punch agréable,
Tranquillement vous vous noyez,
Et de bons propos égayez
La liberté qui tient la table
Du mylord que vous adorez.

Peut-être, quelqu'élève heureuſe
De Florence (1) ou de la Paris,
Jeune, folle ou capricieuſe,
Ou qui mieux eſt, . . . encore honteuſe,
Viendra, conduite par les ris,
Trouver votre troupe joyeuſe.

D'Exiles (2), je vois le baron:
Qui la prend au moins pour Aſtrée.
Bernard, plus délicat, dit non,
Je la reconnois, à ſon ton,
Pour une nymphe de Caprée.

Eh, morbleu! meſſieurs, tout eſt bon;
Dira le mylord en furie,
Eh quoi? prenez-vous ma maiſon,
Pour Sceaux, ou quelque bergerie,
Et mon vin, pour l'eau du Lignon?

A ces mots, de folles orgies
Commenceront avec grand bruit;
Et dureront toute la nuit,
A la clarté de cent bougies.

(1) Célèbres abbeſſes de ce temps.
(2) L'abbé Prevoſt qui portoit ce nom en Hollande.

En interrompant le feſtin,
L'Amſas anime cette fête,
Bacchus lui couronne la tête,
De fleurs qu'il arroſe de vin.

Cédant au tranſport qui l'inſpire,
Tour-à-tour, fêtés, agacés,
Je vois, dans un double délire,
Filles & flacons renverſés,
Et l'amour en mourir de rire,
Diſant de Bernard, en danger
D'oublier Claudine & Thémire. . . .
Aux tendres accords de ſa lyre,
Je le prenois pour un berger,
Comment, diable! c'eſt un ſatyre!

L'HOMME-MACHINE de la Métrie ayant paru, un de mes amis m'écrivit à ce ſujet & m'en faiſoit l'apologie ; j'agis ſelon mon cœur & ſelon les principes inébranlables dans mon ame, en ſuivant l'ordre que la ſainte ſociété me donna, de répondre à cette lettre par une réfutation de cet ouvrage.

RÉPONSE.

Si dans vos vers, ſage naturaliſte,
Un ſepticiſme & profond & prudent,
Sur votre eſprit avoit pris l'aſcendant ;
Si vous étiez un peu moins dogmatiſte,
Je péſerois vos raiſons de douter.

Mais, cher Damon, loin de vous écouter,
Quand ſottement vous cherchez à détruire
Des nœuds ſacrés ; quand je vous vois lutter
Contre le jour qui peut ſeul nous conduire,
Les plus beaux vers ne peuvent me ſéduire,
Et dans les miens, je dois les réfuter.

Un vil mortel, un nouvel Eroſtrate
Oſe abuſer du grand art d'Hypocrate,
Par le ſcapel il découvre à nos yeux
De nos reſſorts les accords merveilleux ;

Il voit leur force, il prévoit leur ruine,
Il en conclut,.... l'homme eſt une machine
» Que le concours des atomes forma,
» Et que l'æther plus rapide anima.

Ah! cher Damon, ſe peut-il que votre ame,
Méconnoiſſant cette céleſte flamme
Qu'en votre ſein verſa le créateur;
Puiſſe écouter la voix d'un impoſteur?
Quoi! notre eſprit, cette vive lumière,
Quoi! ces reſſorts l'un à l'autre liés,
Pour nos beſoins féconds & variés,
Aſſujettis aux droits de la matière,
Par le haſard ſeroient modifiés?
Le croirez-vous?... Quoi! notre intelligence,
Notre penſée eſt un corps circonſcrit,
Qu'un agent meut par ſa vive effluence,
Qui ſuit ſans choix les lignes qu'il décrit?
A ces traits-là, reconnoît-on l'eſprit?
Reconnoît-on la ſublime ſubſtance
Qui ſe ſouvient, compare, aime & choiſit!

Le haſard n'eſt qu'un être fantaſtique,
Qu'un mot qui ſert l'ignorance publique;
Jamais ce mot, qui d'elle eſt émané,
N'offre à l'eſprit un ſens déterminé.
Tout mouvement, un Dieu moteur l'imprime;
Tout obéit à ſa direction
De ſes décrets la chaîne, quoiqu'intime,
Reſte cachée à la perception.
Depuis le temps de l'enfance du monde;
Même parmi les êtres végétans,

Obſerve-t-on, ſur la terre, ſous l'onde,
Ou, dans les airs, de nouveaux habitans
Nés du concours des atomes flottans?
Non, cher Damon; une force ſeconde
Entretient tout, ſans que rien ſe confonde.
De ſon pouvoir la ſource eſt dans les cieux.
Que vers le Tage, un taureau curieux,
Qui de l'auſter ſent la brûlante haleine,
A la jument qu'il pourſuit dans la plaine,
S'uniſſe.... alors nos regards curieux
En verront naître une eſpèce imparfaite,
Qui, du cheval n'aura point la beauté,
Ni du taureau la force & la fierté.
De toutes deux la nature eſt extraite;
Mais impuiſſante à ſe régénérer
D'un ſein fécond, ſans jamais s'altérer.
Chaque ſaiſon, la nature abondante
Répand les dons qu'une main bienfaiſante
Dans leur principe a ſu nous préparer.
Mais produit-elle, une nouvelle plante
D'aſtres nouveaux les cieux ſont-ils parés?
Or, je demande à ce puiſſant génie
Qui, par pitié, veut deſſiller mes yeux,
Comment l'eſpèce à l'autre eſpèce unie
Se reproduit?... aux mortels curieux
Tout eſt obſcur... & le nouveau ſyſtême
Que l'on propoſe, eſt toujours mal prouvé
Par Malpeghi, Verchiens, Havé même,
Ce doute obſcur ne put être levé;
Et notre eſſence eſt toujours un problême.
Si notre eſprit dépendoit de nos ſens,
Plus leurs reſſorts ſeroient fermes, puiſſans,

Plus cet eſprit, atteindroit au ſublime.
Ont-ils rendu Milon digne d'eſtime?
Et dans Paſcal ils étoient languiſſans.
Par ces raiſons mon eſprit en ſuſpens
S'il ne croyoit, que ſeroit-il?... ſceptique;
Mais je déteſte un traité dogmatique,
Qui m'avilit, qui m'ôte tout eſpoir,
Et qui ſur-tout veut me faire entrevoir,
Que la vertu, l'honneur, ſont des chimères,
Fantomes vains, foibleſſes de nos pères,
Liens adroits, dont la ſociété
A par degrés connu l'utilité.

Le marquis de la Faye, homme de beaucoup d'imagination & d'eſprit, étoit fils de M. de la Faye, capitaine aux Gardes, homme d'un vrai mérite, & d'une mère auſſi vertueuſe que belle. Cependant ils furent indignement traités dans les fameux couplets attribués à Rouſſeau. Le pape Clément XII, des princes de Corſiny, qui avoit été très-long-temps nonce en France, me demanda des nouvelles de toute la famille de M. de la Faye, avec le plus grand intérêt, en 1733, & m'en fit l'éloge; le frère de M. de la Faye étoit très-riche, très-aimable, faiſoit des vers charmans, tenoit une très-bonne maiſon, & vivoit dans la meilleure & la plus haute ſociété, dont ſon eſprit aimable

faiſoit les délices ; ce M. de la Faye, ſon neveu, avoit hérité de ſon eſprit & de ſa facilité pour les vers; il fut bleſſé & tomba dans mes bras au ſiège de Fribourg, & depuis il a été tué à la tête d'un régiment d'infanterie au ſiège de Genes; nous étions très-amis depuis vingt ans.

A M. DE LA FAYE.

Sur l'air de Joconde.

Sans trop abuſer du talent
Qu'il a pour la ſatyre,
La Faye, toujours finement,
Sait plaiſanter & rire.
La muſe qui ſi folement
Le gouverne & l'inſpire;
Pour lui, de ſon oncle charmant
A remonté la lyre.

LETTRE au même, écrite de G....

D'une muſette ou d'une lyre,
Toi qui fais tirer un beau ſon,
Cher la Faye, qui d'Apollon,
Qui dans tous nos ſoupers t'inſpire;
Reçus également en don
Celui des vers, & le jargon

Des dieux qui font aimer & rire.
C'eſt à toi que je veux écrire.

A ces tranſcendans beaux-eſprits
D'une obſcure métaphyſique
Froids apôtres, amans tranſis,
Et bien ignorans en phyſique ;
A ceux qui ſe croient permis
De beaucoup parler ſans rien dire,
Et de nous donner pour délire
Un fatras de mots réunis,
Point n'adreſſerai mes écrits.
C'eſt à toi, qui de la nature,
Fus toujours un enfant gâté,
Dont la fine malignité
Nous dédommage avec uſure
De quelques inſtans de bonté.

Vif ennemi de la pareſſe,
Charme des modernes auteurs ;
Tes vers reſpirent les fureurs
Et de l'amour, & de l'ivreſſe.
L'ardente imagination
Dans tes vers, comme dans ta vie,
Porte cette vive action,
Où l'on reconnoît le génie.

Viens ici joindre tes ardeurs
A celles qui charment nos cœurs ;
Viens ici trouver la jeuneſſe,
Toujours folle & tenant ſans ceſſe
Propos gaillards ou ſéducteurs,

Du vin, de la glace, & des fleurs,
De ces lieux l'aimable maîtreſſe.
G. . . . ſans art & ſans fineſſe
Enchaîne toujours les amours
Par quelqu'innocente careſſe,
Et d'une main enchantereſſe
Serre leur chaîne tous les jours.

Ce n'eſt point la langue d'Aſtrée
Qu'on parle en ces aimables lieux;
On y ſent bien pour deux beaux yeux
Ardeur encor plus épurée,
Mais le ton eſt moins précieux.

Nos ruiſſeaux, nos bois, nos prairies,
Sur le ſoir, ſe changent en jeux;
Et quelquefois en harmonie
Toujours brillantes de ſaillies.
Mais diſcordantes quelque peu,
De par Momus, ou de par Dieu;
Si tu peux quitter les guinguettes,
Viens donc, muſe des plus folettes;
Viens ici t'unir à nos voix,
Lorſque nous ſerons en goguettes;
Pour chanter les douces ſornettes
Du dieu dont nous ſuivons les loix.

A M. DE FONTENELLE & à M. l'abbé ALARI, quelques jours après la mort de l'aimable Buſſy-Rabutin, évêque de Luçon, qui, depuis mon enfance, m'avoit aimé & inſtruit comme ſon propre neveu.

M. L'ABBÉ ALARI étoit en ſecond à la tête de la bibliothèque du roi, & l'un des quarante de l'académie françoiſe. M. de Fontenelle & lui daignoient partager les ſentimens de M. de Luçon pour moi.

CHER abbé, philoſophe aimable,
O vous qui reçûtes des cieux
Eſprit brillant, judicieux,
Souvent ſublime, & toujours agréable!
Jouiſſez des tréſors éclairés par vos yeux.
Hélas! Clio, ni Melpomène,
N'ont plus que peu de favoris.
Par leurs dons, on voyoit jadis
Les eaux pures de l'Hypocrêne
Se mêler aux flots de la Seine,
Et baigner les murs de Paris.

Deſpréaux, Corneille & Racine,
Aux accens de leur voix divine,
Tenoient les eſprits échantés:

Leur

Leur veine heureuſe & toujours pure
N'a jamais orné la nature
Que de brillantes vérités.

Rouſſeau, plein d'une noble audace,
Long-temps de la lyre d'Horace
Eleva les ſons juſqu'aux cieux.
Dans ſes mains, cette même lyre
A perdu ſon heureux délire
Et ſes accords harmonieux.

Fontenelle, ô brillant génie!
O nom ſacré pour ta patrie,
Et reſpectable à l'étranger!
Enchante toujours nos oreilles,
Par les fruits heureux de tes veilles,
Que les dieux ſemblent protéger!

Hardi, ſans être téméraire,
Tantôt d'un préjugé vulgaire
Tu renverſes le fondement:
Vif & galant ſur la fougère,
Tu ſais d'une jeune bergère
Surprendre un premier ſentiment.

Par une route aimable & ſûre,
Ta voix, au ſein de la nature,
Conduit nos eſprits & nos cœurs;
Et le compas & la houlette,
Le quart de cercle & la muſette
Se couronnent des mêmes fleurs.

Pour mon cœur, quelle vive image!

Une tendre amitié vous unit tous les deux,
Vous parlez le même langage,
Et vous brillez de mes feux;
Vous êtes élevés au-deſſus de l'orage,
Tous vos pas ſont certains, tous vos jours ſans nuages.
Quoi! dans un tourbillon volage, impétueux,
Languirai-je toujours ſous le triſte eſclavage
De mes deſirs tumultueux?

Si d'un foible, qui m'humilie,
Je m'arrache un moment, & vole ſur vos pas,
Mon cœur, en ſoupirant tout bas,
Traîne la chaîne qui le lie,
Et je retombe dans les bras
De l'amour & de la folie.

Ah! ſi vous ne pouvez encor rien ſur ce cœur,
Eclairez mon eſprit, donnez-lui la juſteſſe,
Donnez-lui l'attrait enchanteur,
Qui rappelle en vous ces ſages dont la Grèce
Faiſoit ſa gloire & ſon bonheur.

Recevez avec complaiſance
Ces vers que j'ai tracés pour vous;
Buſſy protégea mon enfance:
Je ne l'ai plus, hélas! mais qu'il me ſeroit doux
De mettre en vous mon eſpérance!

LETTRE écrite de . . . . à M. le Comte DE CAYLUS, ſur l'incertitude des ſciences élevées, & des ſyſtêmes.

C'EST de mon charmant hermitage,
Mon cher Caylus, que je t'écris.
Sans toi, je ſerois aſſez ſage
Pour n'y point regretter Paris.

L'amour & la philoſophie,
Serrant la chaîne qui nous lie,
Nous occupent dans ce ſéjour;
L'une a quelques momens du jour,
Et l'autre a toute notre vie.

Raiſonnant en enfant gâté,
Là mon cœur jamais ne murmure
Contre un deſir qui l'a flatté.
Toujours ſoumis à la nature,
Je conſerve ma liberté,
Entre la riante impoſture
Et l'apparente vérité.

Vérité! point imaginaire,
Dont l'orgueil nous rend ſi jaloux,
Pour toi, nous ſortons loin de nous,
Sans que ton flambeau nous éclaire;

Et nous n'avons ſur le vulgaire
Que le don d'être un peu plus fous.

Croyons Socrate ; à l'évidence,
En vain les mortels ont recours ;
Dans le doute & l'inſuffiſance,
Deſtinés à paſſer nos jours,
Contentons-nous de l'apparence.
Le monde, après ſon plus long jour,
Sera toujours dans ſon enfance.

Trop foibles pour rien établir ;
Toujours aſſez forts pour détruire,
En nous efforçant d'anoblir
L'inſtinct qui ſert à nous conduire ;
Nous ne faiſons que l'affoiblir.
Diſtraits, ſéparés de nous-mêmes,
Suivant l'imagination,
Nous nous quittons pour des problêmes,
Vérités de convention,
Ou fondés ſur la fiction.

Regardez déployer les ailes
D'un aſtronome audacieux ;
Mortels ! par des routes nouvelles,
Suivez-moi, dit-il, dans les cieux.
Je connois leurs loix, leurs diſtances,
Leurs orbes, leur attraction,
J'ai calculé, dans mes balances,
Leurs poids, leur gravitation.

L'autre vous dit : de la nature
Je connois la cauſe, l'effet :

Lorſqu'elle veut ſe rendre obſcure,
Je ſais la prendre ſur le fait.
C'eſt ainſi que, dans ſon délire,
Tout homme aime à s'entretenir;
Lui qui ne peut ſe définir,
Réaliſe ce qu'il deſire.

Eh! comment cet être fini
Pourroit-il meſurer l'eſpace,
Où tout, d'un pouvoir infini
A reçu ſon ordre & ſa place?
Voyons quels ſont les inſtrumens
Dont il ſe ſert pour s'en inſtruire.
Quoi! peut-il compter ſur des ſens
Qu'un rien abuſe, ou peut détruire?
Et quand il ſe laiſſe ſéduire;
Ah! quels fragiles fondemens!

A nos foibles intelligences,
Rien de certain n'eſt apparu:
Le cercle de nos connoiſſances
Depuis long-temps eſt parcouru;
Et tout bas je vous dirois même
De Newton la ſublimité,
De René la fécondité,
Dans un fol amour du ſyſtême,
N'ont prouvé que leur vanité.

Tourbillons, ſubtile matière,
Vuide, atomes, attraction,
Eſpace, gravitation,
Elément pur de la lumière,
Tout eſt d'antique invention;

Et Démocrite, & Pythagore,
Imaginèrent autrefois
Ce que le bel eſprit adore,
Et nous donne aujourd'hui pour loix.

Moi, je compare ces chimères,
Dont on veut éblouir nos yeux,
A l'obſcurité des myſtères
Dont la foibleſſe de nos pères
Remplit le culte des faux dieux.
Toujours ami du merveilleux,
L'homme ſe repaît de menſonges;
Il révère ſes propres ſonges,
Et leur donne un air ſpécieux.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Ne nous laſſerons-nous jamais
De vouloir forcer la nature!
Si tout nous borne à ſes effets,
Et nous cache ſa ſource pure,
Conſolons-nous, & ſans murmure
Sachons jouir de ſes bienfaits.

Voltaire! . . . . couple aimable,
Si vous cherchez la vérité,
Venez . . . . elle eſt à cette table,
Où déja le déſordre aimable
Mène en riant la volupté!
Quittez l'optique & les monades;
L'amour & les folles ménades
Vous appellent ſur ce gazon:

Le plaiſir, l'aimable délire,
Que leur préſence nous inſpire :
C'eſt la ſuffiſante raiſon.

Abandonnez donc l'empirée,
Venez rejoindre Anacréon ;
Il folâtre dans ce valon
Avec la jeuneſſe égarée,
Qui vient écouter ſa chanſon,
De pampre & de myrthe parée.

De Richelieu ſuivons les pas ;
Voyez-le, ainſi que Mecenas,
Quitter la cour, pour la guinguette ;
Puffendorf, pour l'Aloiſia ;
Mainte alteſſe, pour la griſette,
Et Xenophon, pour l'opéra.

Maître en l'un & l'autre langage,
Vif ou profond, il paſſera
Du vrai ſublime au badinage,
Et par les graces ſéduira
L'ami, la maîtreſſe & le ſage,
Que toujours il éclairera.

Et toi, pour qui la ſympathie
Agit à l'inſtant en mon cœur,
De la ſaine philoſophie,
Cher Caylus, zélé défenſeur,
Avec Duclos, avec Surgère,
Lis donc ces vers, qui, pour te plaire,
Sont bien foibles & bien diffus ;

Mais les brûler, c'eſt un abus;
Nul rimailleur n'a ce courage.

A Meſdemoiſelles de Surgère & d'Armenonville-Amelot, nièce de M. de Bombarde.

Recevez donc mon rabachage,
Jeunes beautés, filles d'amour;
Vous, qui reçûtes en partage
La ſimplicité du village,
L'air noble & galant de la cour,
L'eſprit & la raiſon du ſage.

Heureux, & mille fois heureux,
Quiconque peut entre vous deux,
Paſſant les beaux jours de ſa vie,
De l'une toujours amoureux,
Mériter l'autre pour amie.

C'eſt ainſi que j'écrivois & croyois raiſonner il y a quarante ans. Depuis trente-deux, j'ai l'honneur d'être de l'académie des ſciences. C'eſt dans ſon ſein que j'ai appris à reſpecter les grands hommes, qu'une folle & légère muſe s'étoit permis d'attaquer, quoiqu'ils fuſſent alors ma principale étude.

A la . . . . . un jour qu'elle fut coucher à Sceaux, & pour obéir à Madame la Ducheſſe du Maine, qui me pria de faire quelques vers.

INSTRUITS par Ludoviſe (1), inſpirés par l'amour,
L'air ſimple & naïf du village,
Le ton noble & galant de la cour,
Sont les traits des bergers qui, dans cet heureux jour,
Viennent vous rendre un double hommage.

Pénétrés de reſpect, ils ſont à vos genoux,
Ils accordent pour vous la muſette & la lyre;
Mais comment exprimer tout ce qui les inſpire,
S'ils ont oſé lever les yeux ſur vous?

ODE ANACRÉONTIQUE.

A Madame D. . . . . qui réuniſſoit les connoiſſances les plus élevées au don de plaire, & aux graces les plus touchantes, la plus aimable ſimplicité.

SUR le Pinde, entre ces ormeaux,
J'entrevois la jeune Thémire;

(1) Nom que les bergers de Sceaux donnoient à Madame la Ducheſſe du Maine.

Amour, viens accorder ma lyre,
Inſpire-moi des ſons nouveaux.

O muſes ! quel puiſſant génie
Près de vous l'amène en ces lieux !
Je vois la céleſte Uranie
Qui conduit ſes pas & ſes yeux.

Elle vient . . . j'apperçois les graces,
Les nymphes, ainſi que l'amour ;
Toujours empreſſés ſur ſes traces,
Ils vont embellir votre cour.

Envain la muſe qui la guide
Eclaire à ſes yeux l'univers ;
Elle approche d'un air timide,
Elle reſpecte vos concerts.

Mais déja, près de l'Hipocrêne,
Clio, par de brillans accords,
Chante la déeſſe d'Athène,
Et croit qu'elle honore ces bords.

Les traits ſi doux de Melpomène
Semblent adoucir ſa fierté,
Et Terpſicore égale à peine
Sa taille & ſa légèreté.

Euterpe, d'un air de myſtère,
Lui dit, en abaiſſant la voix :
» Ah ! c'eſt vous, charmante bergère,
» Que Daphnis chante dans nos bois. «

C'eſt pour vous que, dans la prairie,
Dès l'aurore, il cueille des fleurs;
Dans une douce rêverie,
C'eſt pour vous qu'il répand des pleurs.

Ah! vous reverrais-je enſemble
Vous ſeuls animez tous mes ſons;
C'eſt à l'amour qui vous aſſemble
Que je conſacre mes chanſons.

POUR LA MÊME.

PAR M. DE FONTENELLE.

ENTRE le portrait de Clarice
Et la Philis d'Anacréon,
L'autre jour, au ſacré vallon,
On balançoit avec juſtice;
Perſonne ne vouloit céder;
On s'enflammoit pour l'une & l'autre:
Amour a ſu les décider
G. . . . il leur montra le vôtre.

VERS

ADRESSÉS à M. FRANCKLIN, au moment où il plantoit, de ſa main, un acacia de Virginie, dans un boſquet des jardins de Sanois, chez Madame la Comteſſe d'Houdetot.

AME du héros & du ſage,
O liberté! . . . premier bienfait des dieux!
Hélas! . . . c'eſt de trop loin que nous t'offrons des vœux:
Ce n'eſt qu'en ſoupirant que nous rendons hommage
Au mortel qui forma des citoyens heureux.

Il n'eut pas beſoin d'Egérie
Pour leur faire admettre ſes loix;
La nature & l'honneur s'exprimoient par ſa voix;
Quand il parloit à la patrie.

Guidé par la main d'Uranie,
Il la tira de ſon berceau;
Il l'éclaira par le flambeau
Qu'il allume au feu du génie,
Et, détruiſant la tyrannie,
Il en fit un peuple nouveau.

Que cet arbre planté par ſa main bienfaiſante;
Elevant ſa tige naiſſante
Au-deſſus du ſtérile ormeau,

Par ſa fleur odoriférante,
Parfume l'air de cet heureux hameau.

La foudre ne pourra l'atteindre;
Elle reſpectera ſon faîte & ſes rameaux.
Francklin nous enſeigna, par ſes heureux travaux,
A la diriger ou l'éteindre,
Tandis qu'il détruiſoit des maux,
Pour la terre encor plus à craindre.

VERS

D'UN homme de 78 ans, à ſes enfans & à ſes contemporains.

LES fleurs nouvellement écloſes
Ont encor pour moi des appas. . . .
Eloignez ces cyprès, . . . apportez-moi des roſes ! . . .
(Diſoit le vieillard Philetas.)

Chers enfans, conduiſez mes pas
Aux treilles de Bacchus, aux rives du Permeſſe,
Quelquefois même aux boſquets de Paphos.

La vieilleſſe eſt un doux repos;
Mais; il faut l'animer. Les jeux de la jeuneſſe,
Ses plaiſirs, ſes rians propos,
Emouſſeront pour moi les ciſeaux d'Atropos:

Je jouirai d'un jour de fête;
Des lilas de Tempé, des pampres de Naxos;
On y couronnera ma tête.

Vieillards! . . . fuyez les tranquilles pavots,
Chantez Bacchus, l'Amour, & le dieu de Délos!
Sachez que ſur le temps, & la faulx qu'il apprête,
Un jour heureux de plus, eſt un jour de conquête,
Et le prix des plus longs travaux.

TRADUCTION LIBRE
DE L'ODE 13, L. 3, D'HORACE,

Quantum diſtet ab inacho Codrus.

Que l'on m'avoit demandée.

THÉLEPHE, convive agréable;
Pourquoi de faſtes ennuyeux
Troubler les propos de la table,
Et nous rappeller nos aïeux?

Crois-moi, ce long récit de guerre
Déplaît à Bacchus, à Cypris;
Du vin, dont tu remplis mon verre,
Dis-nous plutôt quel eſt le prix.

Quitte le ſang & la pouſſière,
Parle de parfums & de bains;

Dis-nous chez qui, la nuit entière,
Syleine ſe livre en nos mains.

O nuit ! aux amans favorable,
C'eſt en ton honneur que je boi :
O lune ! aux buveurs ſecourable,
Ce ſecond coup s'adreſſe à toi.

Pour le troiſième, je le porte
Au maître de cette maiſon :
Trois coups, neuf coups ; eh ! que m'importe ?
Ai-je beſoin de ma raiſon ?

Ne venez point, graces timides,
Régler nos coups dans ce feſtin ;
Le Scythe, & les amis perfides,
Mêlent ſeuls le ſang & le vin.

Mais . . . reſtez, nous aimons à plaire ;
On n'y réuſſit point ſans vous ;
Si le plaiſir eſt néceſſaire,
Plaire, c'eſt le premier de tous.

Muſe, par ton pouvoir magique,
Et tes accords harmonieux,
Viens, de notre temple bachique,
Chaſſer le ſilence ennuyeux.

Au ſein de ſa jeune maîtreſſe,
Lycas languit en ſoupirant :
Qu'à nos cris, qu'à notre allégreſſe
Lycas s'éveille en murmurant.

Plus doux, plus agréable encore
Que la première ombre du ſoir;
Thélephe! Cloé, qui t'adore,
Tend les bras, pour te recevoir.

Pour moi, dans les chaînes fidèles,
Ou Glicère ſut m'arrêter,
Mon amour a perdu ſes aîles;
Je brûle en vain de t'imiter.

ODES ANACRÉONTIQUES.

A celle que je pleure & pleurerai toujours.

MUSES, donnez-moi cette lyre
Que Sapho baigna de ſes pleurs:
Pour chanter la jeune Thémire,
Je vais la couronner de fleurs.

Amour! que ton flambeau m'éclaire
Autant qu'il me ſait enflammer!
Donne-moi le talent de plaire;
J'ai déja le bonheur d'aimer.

Par elle, mon ame ravie
Sacrifie encore aux amours:
Thémire règne ſur ma vie,
Et peut ſeule embellir mes jours.

Déja, loin de moi, la jeuneſſe
Fuyoit d'un pas précipité;

Mon

Mon cœur abattu, ſans tendreſſe,
Languiſſoit dans la liberté.

L'amour de la philoſophie
Avançoit pour moi la ſaiſon;
Où la ſombre mélancolie
S'honore du nom de raiſon.

Quelle erreur! dans la ſolitude
Je paſſois les nuits & les jours:
Ah! peut-on donner à l'étude
Un temps que l'on doit aux amours?

Je vois Thémire, . . . & dans mon ame
Le ſentiment renaît ſoudain;
Ses yeux ont allumé la flamme,
Qui vient de réchauffer mon ſein.

Eh! comment pourrois-je encor lire
Loke, de ſes rivaux vainqueur?
Je n'écoute plus que Thémire,
Ma ſeule étude, c'eſt mon cœur.

Newton, c'eſt en vain que tu m'ouvres
Un chemin brillant dans les cieux;
Les grands ſecrets que tu découvres,
Sont moins qu'un regard de ſes yeux.

Eh! que m'importe, en un ſyſtême,
De trouver l'ordre & la clarté?
C'eſt dans le cœur de ce que j'aime,
Que je cherche la vérité.

Une ame & ſi belle & ſi pure,
Les attraits qui m'ont ſu charmer,
C'eſt pour moi toute la nature !
Aujourd'hui je ne ſais qu'aimer.

Quels tranſports ! Quel beau feu m'anime !
Quel bonheur pour moi d'être aimé !
Tout l'eſſor d'un eſprit ſublime
Vaut-il un tendre ſentiment ?

L'amour a remonté ma lyre,
Ce dieu d'Uranie eſt vainqueur ;
Je ne chante plus que Thémire ;
Tout mon eſprit eſt dans mon cœur.

POUR la même.

De cette zone malheureuſe,
Où règnent d'éternels frimats ;
Les vents, une nuit orageuſe,
Se répandent ſur nos climats.
Le ruiſſeau qui d'un cours rapide,
Suivant la pente qui le guide,
Portoit le tribut de ſes eaux ;
Captif au milieu de ſa courſe,
Frémit de voir tarir ſa ſource,
Et ſe cache dans ſes roſeaux.

On n'entend plus dans la prairie
Les tendres accords des bergers ;
La feuille tombe, elle eſt flétrie,
L'arbre ſe sèche en nos vergers.

La sève en vain cherche à s'étendre
Dans les veines d'un germe tendre ;
Par l'hiver il eſt moiſſonné :
Le ſoleil fuit notre hémiſphère,
Et ſemble encor punir la terre
Du ſort funeſte de Daphné.

Au triſte état de la nature,
Cloé ! je reconnois mon cœur ;
Le trouble, les maux que j'endure,
Des temps égalent la rigueur.
Je meurs en regrettant ſans ceſſe
Ces jours rians de la jeuneſſe,
Paſſés dans les bras de l'amour ;
Loin de toi, mon cœur ſans courage,
Ne voit qu'un funeſte eſclavage,
Qui le tient captif à la cour.

Mais ! . . . quelle lumière nouvelle,
Fait luire à mes yeux un beau jour !
Quelle eſt cette jeune immortelle
Qui vient embellir ce ſéjour ?
C'eſt ainſi, qu'au bord du Méandre,
Endimion voyoit deſcendre
Le tendre objet de ſes deſirs. . .
Ah ! c'eſt la nymphe que j'adore !
Dans mes bras je la ſerre encore,
Et je vais chanter nos plaiſirs.

AUTRE à la même.

Je voulois à la jeune Annette
Faire une tendre chanſonnette,
Et je cherchois des ſons nouveaux.
Ainſi que le zéphir volage,
Qui ſe cache dans le feuillage
Des peupliers ou des ormeaux :
De même l'amour, en cachette,
Vint s'enfermer dans ma muſette,
Et lui donna plus de douceur :
Mais, dès que la chanſon fut faite,
L'enfant ſortit de ſa retraite,
Et ſoudain paſſa dans mon cœur.

AUTRE.

Si près de celle que j'adore,
J'ai ſouvent chanté mon bonheur,
Par des ſons plus touchans encore
Puiſſai-je exprimer ma douleur !

Toi dont la beauté, la tendreſſe,
Egalent celles des amours !
Toi, dont la main enchantereſſe,
Serre mes chaînes tous les jours.

Que ne vois-tu couler mes larmes ! . . .
Ces vers en ſont preſqu'effacés. . .

Mais, ils en auroient moins de charmes,
Si ma main les eût mieux tracés.

Les traits de cette main tremblante
Seront déchiffrés tour-à-tour; . . .
Rien n'échappe aux yeux d'une amante,
Qui lit au flambeau de l'amour.

Ton amant loin de toi ſoupire,
Tandis que Paris enchanté,
T'écoute, & tous les jours admire
Et tes talens & ta beauté.

Le triſte joug dont la fortune,
M'accable & m'impoſe la loi,
Ces vains honneurs; . . . tout m'importune;
Je ne lui demandois que toi.

C'eſt en vain que pour moi l'aurore,
Du ſoleil hâte le retour:
Je ne dois point te voir encore,
Je deſire la fin du jour.

Toute la nature en ſilence
N'offre qu'un déſert à mes yeux!
Et les oiſeaux, en ton abſence,
N'ont plus de chants harmonieux.

Pour éviter les jours de fête,
Je voudrois fuir dans les forêts;
Je n'y couronne plus ma tête
Que de ſoucis & de cyprès.

Quelquefois couronné de lierre,
De Silène, le nourriſſon

M'agace, me préſente un verre
Et me demande une chanſon.

Mais du vif amant de Délie,
Ma voix a perdu les accens,
Et du triſte amant de Julie,
J'imite les ſons languiſſans.

En vain je voudrois à l'étude
Pouvoir donner quelques momens;
L'eſprit a trop d'inquiétude,
Et le cœur trop de ſentimens.

Souvent, ſans deſſein & ſans guide,
Je m'égare au fond des vallons:
Là, de Maupertuis & d'Euclide,
Je veux répéter les leçons.

Je paſſe, en ces ſombres demeures,
Le jour ſans m'en appercevoir,
Et n'y calcule que les heures
Que je dois paſſer ſans te voir.

La nuit, dans cet eſpace immenſe
Que Newton ſoumit à ſa loi,
Je n'obſerve que la diſtance
Dont je ſuis éloigné de toi.

Mon ame abuſée & ravie,
Croit ainſi preſſer mon retour:
Dans tous les momens de ma vie,
Tout ſe rapporte à mon amour.

CHARMES DE LA POÉSIE LYRIQUE.

ODE.

Quels ſons ! quelle clarté nouvelle
Fait luire à mes yeux un beau jour !
Quelle eſt cette jeune immortelle
Qui vient embellir ce ſéjour ?
Telle ſur les bords du Scamandre,
Anchiſe te voyoit deſcendre,
O Vénus ! mère des plaiſirs !
Telle, dans un bois ſolitaire,
La ſœur du dieu qui nous éclaire,
Charme l'objet de ſes deſirs.

Je la reconnois au délire
De ſes agréables concerts :
C'eſt la muſe qui, pour Thémire,
Se plaît à me dicter des vers.
Pour charmer mon inquiétude,
Elle vient, dans ma ſolitude,
M'inſpirer de nouveaux accords ;
Tous ſes feux coulent dans ma veine ;
Je m'élève..... & de l'Hypocrène
Déja je reconnois les bords.

Tous les amans dont l'eſclavage
Fut illuſtré par leurs chanſons,
Se promènent ſur ce rivage,
D'Ovide écoutant les leçons.

Là, Catule, aux pieds de Délie,
Peint tous les charmes de la vie,
Et l'innocence des hameaux :
Properce y couronne Cynthie,
Et Libule de ſa Lesbie
Grave le nom ſur les ormeaux.

J'entends la trompette éclatante
Célébrer le fils de Thétis ;
J'aime à voir le vainqueur du Xante
Eſclave aux pieds de Briſéis.
Héſiode, en ſa docte yvreſſe,
S'élève au plus haut du Permeſſe ;
A la terre il donne des dieux ;
Dans ſes chants, le divin Alcée
Vole plus haut que Prométhée,
Pour ravir la flamme des cieux.

O Vénus ! devenez ſenſible ;
De Sapho recevez les pleurs :
Sur ce promontoire terrible,
Elle court finir ſes malheurs.
Conduiſez l'amoureux Orphée,
Dans ces routes que ſuit Alphée,
Pour arriver aux ſombres bords,
Qu'il y ſuſpende ſon ſupplice ;
Et qu'il doive ſon Euridice
A la douceur de ſes accords.

Près d'Apollon, je vois Pindare
De l'ode il dicte les leçons ;
Le beau déſordre qui l'égare
Ne fait qu'animer ſes chanſons.

Palès ! viens écouter Virgile ;
Il chante, aux genoux d'Amarille,
Tes dons annoblis par ſa voix ;
Près d'Auguſte, il reprend ſa lyre ;
Du fondateur d'un vaſte empire
Ses chants conſacrent les exploits.

En vain une troupe effrénée
De Satyriques furieux,
Veut, d'une haleine empoiſonnée,
Infecter ces aimables lieux ;
Je vois ſur eux la noire envie,
Les vices & la calomnie,
Secouer d'horribles ſerpens ;
Pour eux Thalie inexorable
Déteſte une veine coupable ;
Qui déshonore ſes talens.

Quelles ſont les troupes riantes
Qui m'attirent dans ce vallon ? . . .
C'eſt Bacchus, ſuivi des Bacchantes,
Et conduit par Anacréon.
Les Satyres & les Dryades
Se joignant aux folles Ménades,
Frappent l'herbe d'un pied léger ;
De roſes ils forment la chaîne
Dont, en riant, le bon Silène,
Cherche en vain à ſe dégager.

A ſon ſecours ſa voix appelle
Sarazin, la Farre & Chaulieu ;
Ils accourent avec Chapelle,
Ils entourent le demi dieu :

L'un d'eux lui vole sa bouteille,
L'autre d'une main vermeille
Le barbouille d'un air badin :
Ninon lui présente son verre,
L'agace d'une main légère,
Et Nolet lui verse du vin.

Marot chante sur la fougère,
Valois, qu'il retrouve en ces lieux ;
Sous les habits d'une bergère,
On reconnoît le sang des dieux.
Je vois les graces attentives
Caresser les muses naïves,
Charmantes sous leurs vieux atours ;
Leurs guirlandes toujours fleuries
Ont le vif émail des prairies,
Et parent encore les amours.

De Malherbe la muse altière
Ne se pare que des lauriers,
Qu'elle cueille dans la carrière
Des demi-dieux & des guerriers :
D'un ton plus naïf & plus tendre,
Deshoulières se fait entendre,
Tous les cœurs s'ouvrent à sa voix :
Au bord d'une onde vive & pure,
Elle reçoit de la nature
Les leçons dont elle a fait choix.

Sous un berceau que l'Hypocrène
Entoure, en suspendant son cours ;
Je vois l'aimable la Fontaine
Badiner avec les amours :

Il s'entretient avec Horace,
Quelle majeſté ! quelle grace
Animent leurs brillans portraits !
Tous deux ils couronnent Thémire,
Tous deux ils accordent ma lyre,
Pour en célébrer les attraits.

TRADUCTION DU PSEAUME

Super flumina Babilonis,

DONT j'avois un ſoin de me faire donner le vrai ſens par un Rabin très-ſavant, qui trouvoit qu'il n'étoit pas exactement rendu par la verſion latine.

L'EUPHRATE voit ſur ſon rivage
Gémir les peuples du Jourdain ;
Nos malheurs, & notre eſclavage,
Grand Dieu ! . . . ſont des coups de ta main :
Babylone, ta tête altière
S'élève aux cieux, & la pouſſière,
Sion, enſévelit tes tours. . .
Que ſont devenus tous tes charmes ?
Dans les plaintes & dans les larmes
Tes enfans vont finir leurs jours.

Aux ſaules, notre main captive
Suſpend nos lyres, & les pleurs

Etouffent notre voix plaintive,
Malgré les cris de nos vainqueurs.
Ils nous diſent, d'un air farouche,
Chantez, chantez; que votre bouche
Elève des ſons juſqu'aux cieux,
Tels qu'au ſein de votre patrie
Iſraël d'une ame attendrie
Chantoit des hymnes à ſes dieux.

Hélas! de notre voix mourante,
Quels ſeroient les triſtes accords?
Comment notre bouche expirante
Peut-elle chanter ſur ſes bords?
Iſraël, du dieu de ſes pères,
Ne peut célébrer les myſtères,
Parmi les Gentils odieux;
Il garde un douloureux ſilence,
Et gémit de ſon inconſtance
Que pourſuit le courroux des cieux.

Jéruſalem, ô cité ſainte!
O toi, qui me donnas le jour!
Si mon cœur, hors de ton enceinte,
Etoit touché d'un autre amour,
Privé de ce feu qui m'inſpire,
Que jamais ma main d'une lyre
Ne puiſſe tirer des accens!
Que ma voix éteinte & glacée
Ne puiſſe exprimer ma penſée,
Et que ſes cris ſoient impuiſſans!

Sion, notre ſeule eſpérance,
Sion, objet de nos deſirs,

Renouvelle ton alliance,
Que Dieu reçoive tes ſoupirs ;
Dieu de Jacob, & de nos pères,
Ne reconnois plus pour nos frères
Ces farouches Iduméens :
Aux cris de leur voix parricide,
Regarde l'étranger avide
Voler aux champs Cananéens.

D'Eſaü, la coupable race
Excite en ces mots leur fureur :
Détruiſez, diſent-ils, la trace
D'un objet pour nous plein d'horreur.
Que par vous Sion renverſée,
Sans nul eſpoir, ſoit diſperſée,
Que l'herbe couvre ſes débris ! . . .
Cruels, . . . craignez que votre rage
N'attire enfin ſur vous l'orage. . .
Le ciel s'ouvre. . . il entend nos cris.

Iſraël bannit ſes alarmes,
Pour vous porter les mêmes coups ;
Nos mains vont arracher vos armes,
Et les tourneront contre vous.
La juſte fureur nous entraîne,
Et notre vengeance inhumaine
S'étendra juſqu'à vos enfans :
Vos yeux verront briſer leur tête ;
Les feux, la mort, & la tempête,
Voleront ſur vos pas ſanglans.

LORSQUE, par des exhortations ſaintes, on eſpéroit faire de moi un homme de bien, j'avois, avec raiſon, l'humilité de dire que je n'oſois faire de grands pas, de peur d'avoir la honte de retourner en arrière, & que je priois qu'on me laiſſât aller mon petit train : ce petit train-là paroiſſoit ſi lent, que le nom m'en demeura dans la ſociété.

CANTIQUE

POUR une petite retraite où les Saintes de mes Litanies alloient prier & ſecourir les malheureux.

Sur l'air : *De la muſette de Marſeille.*

LIEUX déſerts, exempts d'alarmes,
Je vous préfère à la cour,
J'y répands de douces larmes,
J'y viens chanter mon amour.

Puiſſe le Dieu qui m'enflamme
Redoubler nos ſaints deſirs!
Seul, il verſe dans notre ame
La ſource des vrais plaiſirs.

Aimable & chère Papette (1),
Viens m'animer par ta foi :
Cherchons Dieu dans ſa retraite ;
Viens l'adorer avec moi.

Chantons ſa beauté parfaite,
Chantons ſes attraits vainqueurs ;
Et donnons lui tous nos cœurs.

Aimable & chère Papette,
Viens m'animer par ta foi :
Cherchons Dieu dans ſa retraite ;
Viens l'adorer avec moi.

Grand Dieu ! ſource de la vie,
Deſcends, ma voix t'y convie :
Marie, Amable (2), Amalie (3),
Deſirent mourir pour toi.

Aimable & chère Papette,
Viens m'animer par ta foi :
Cherchons Dieu dans ſa retraite ;
Viens l'adorer avec moi.

(1) Nom que le Maréchal de Villars avoit donné à ſa belle-fille.
(2) Madame de Villars.
(3) Madame de Saint-Florentin.

AUTRE.

Peuples dans une ſainte étable,
De toutes parts accourez tous :
Adorez un enfant aimable,
Qui naît & veut mourir pour vous.

Sachez que la ſeule innocence
Pourra trouver grace à ſes yeux ;
Mais, qui n'en a que l'apparence,
N'eſt point digne de voir ces lieux.

Avec grace, avec modeſtie,
On voit, aux genoux de l'enfant,
La bergère de Sarmatie,
Qui de la Gaule eſt l'ornement.

Elle apporte une tourterelle,
Des fruits, des parfums & des fleurs ;
L'enfant lui ſourit & l'appelle,
En lui diſant sèche tes pleurs.

Oui, j'ai voulu ton ame entière ;
D'un cœur ſi pur j'étois jaloux :
Toujours préſent à ta prière,
Je tiens lieu d'amis & d'époux.

Une bergère incommodée
Dit : de l'eau de Luce, ou je meurs ;

Eloignez-vous

Eloignez-vous de l'accouchée :
Vous la tuez par vos ſenteurs (1).

Taiſez-vous, répondit Marie,
D'elle tout me plaît, tout eſt bon !
Les pots-pourris de mon amie
Viennent de la rue Chapon.

Amalie (2) dit, que je puiſſe,
A mon aiſe, le carreſſer ;
Je n'en puis être la nourrice,
Du moins laiſſez-le-moi bercer.

Villars, conduite par la Grace,
Eperdue, aux pieds du Sauveur ;
Dans ſes tranſports, franchit l'eſpace
Du mortel à ſon Créateur.

Saint-Cyr (3), pénétré du myſtère,
Adore un dieu dans ce berceau ;
Pour éclairer mon miniſtère,
Prête-moi, dit-il, ton flambeau.

Mon prince ſervira d'exemple,
Et fera reſpecter la loi ;
Dans ſon cœur je t'élève un temple,
Grand Dieu, rends-le digne de toi,

(1) Les capotes étoient toujours très-parfumées ; c'étoient les Carmélites de la rue Chapon qui fourniſſoient ces parfums.

(2) Madame de Saint-Florentin n'avoit jamais eu d'enfans.

(3) L'Abbé de Saint-Cyr, ſous-précepteur de Monſeigneur le Dauphin.

Boufflers (1), d'un air plein de tendreſſe ;
Préſente un mouton au Sauveur ;
L'enfant l'arrête, la carreſſe,
En diſant : je connois ton cœur.

Tu ne me fuis pas ſans alarmes ;
Tôt ou tard tu viendras à moi :
Le monde, dont tu fais les charmes,
N'eſt point aſſez digne de toi.

Montcrif, au ſon de la muſette,
Raſſemble & conduit les bergers :
Ils portent, dans cette retraite,
La dépouille de leurs vergers.

A la porte de cette étable,
S'arrête un timide berger :
Son cœur fut trop long-temps coupable ;
Il s'humilie, & n'oſe entrer.

Il entend la voix de Papette ;
Son cœur ſe ranime ſoudain ;
Frappé d'un coup de ſa houlette,
Il marche à ſon tour plus grand train.

(1) Depuis Madame la Maréchale de Luxembourg.

QUELQUEFOIS le meilleur des maîtres auprès duquel j'avois eu l'honneur d'être élevé depuis l'âge de 13 ans, & qui m'avoit fait colonel à 16, me preſſoit de faire quelques vers. Eh ! comment aurois je pu lui déſobéir ? Un jour que je l'avois ſuivi à Fontainebleau, je fis les vers ſuivans. M. de Voltaire me les arracha, fut les porter aux cabinets, & le lendemain ils furent publiés.

A Madame DE POMPADOUR.

MOINS ambitieuſe & plus belle
Que Diane & que Gabrielle,
O vous : qui conſervez, au milieu de la cour,
Un cœur à l'amitié fidèle,
Apprenez qu'on a vu l'amour
Effacer, d'un coup de ſon aîle,
Les chiffres qui paroient cet antique ſéjour ;
D'une main, il formoit une chaîne éternelle,
Et de l'autre, il gravoit le nom de Pompadour.

J'ajoutai ceux-ci.

Il eſt jeune, brave & charmant ;
Elle eſt jeune, tendre, elle eſt belle,
Ils vont ſe voir à tout moment ;

Mais, à la bergère, à l'amant,
Qu'il eſt aiſé d'être fidèle.

Je fus fort bien traité dans les cabinets après ces vers, mais je le fus comme un profane dans celui de Madame de V. . . . & je fus condamné à la longue & pénible traduction du cantique d'Ezéchias; j'eus beau repréſenter que celle de Rouſſeau étoit un chef-d'œuvre : tant mieux, me dit-on, du ton le plus ſévère qu'on put prendre. La meilleure punition eſt celle d'humilier l'amour-propre : rimaillez ſans répliquer.

CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS.

STANCES IRRÉGULIÈRES.

J'AI dit, en ſoupirant, dans la fleur de mes jours,
Aux portes de la mort, je ſuis prêt à deſcendre :
J'ai tenté vainement d'inutiles ſecours,
Je ne dois plus en rien attendre.

Je ne verrai plus le Seigneur
Dans ces demeures paſſagères,
Et mes yeux obſcurcis n'auront plus la douceur
D'y voir mes amis & mes frères.

Comme le tourbillon emporte des paſteurs
La cabane pauvre & légère,
Le temps que je devois demeurer ſur la terre
Déja s'eſt écoulé . . . . je meurs.

Comme de l'artiſan la tiſſure eſt coupée,
La trame de mes jours à peine commencée,
L'eſt par la main du Seigneur;
Et je dis, le matin : la fin de ma journée
Sera celle de ma douleur.

Mon cœur s'ouvroit en vain à la foible eſpérance,
De revoir le ſoleil, après quelque repos;
Mais mon mal, par ſa violence,
Comme un cruel lion, ſembloit briſer mes os.

J'imitois dans mes cris les jeunes hirondelles,
Lorſque je croyois voir le dernier de mes jours,
Où les plaintes des tourtelles,
Dont la mort a frappé les fidèles amours.

Mes yeux, qu'en vain je lève à la vive lumière,
Par ſes rayons ſont éblouis;
Je ſouffre des maux inouis.
Hélas! Seigneur, à ma vive prière
Répondrez-vous? . . . . vous me l'avez promis.

Humilié, baigné de larmes,
Je vais peindre au Seigneur tout le cours de mes ans:
Si je dois les finir dans les mêmes tourmens,
Ah! Seigneur, . . . en frappant, diſſipez mes alarmes.

Soyez toujours mon père, &, dans vos châtimens,
Votre fils trouvera des charmes.

D'un précipice ténébreux,
Vous avez retiré ce cœur qui vous implore;
De mes crimes le nombre affreux
Eſt déja loin des yeux du maître que j'adore.

Ceux qu'une froide tombe a couvert à jamais,
Ne peuvent plus chanter leurs grandeurs infinies;
Et tous ceux qu'aux enfers abîment leurs forfaits,
N'élèvent plus leurs voix impies:
Leurs eſpérances ſont finies.

Ceux qui vous louent aujourd'hui,
Sont ceux qui, comme moi, vivront dans votre grace;
Le père doit guider, ſur cette ſainte trace,
Les enfans qui naîtront de lui.

Sauvez moi donc, Seigneur, écoutez ce qu'inſpire
Votre amour, votre gloire, à de foibles mortels;
Souffrez qu'aux pieds de vos autels,
Je conſacre à jamais ma lyre.

A MADAME LA COMTESSE DE CARAMAN,

QUI m'avoit demandé ce Cantique, & qui étoit alors très-ſouffrante.

Vous voyez près de vous vos amis empreſſés
Plaindre les maux que vous ſouffrez.
Ah ! jouiſſez du moins, au milieu de vos peines,
Des plaiſirs que le ciel devoit à votre cœur.
Vous avez eu d'aimables chaînes,
Arrêtez cet époux, digne de ſon bonheur ;
Dans les bras d'une tendre mère
Je vous vois, avec vos enfans,
Former leur cœur, leurs ſentimens.
Ils vous reſſembleront ; ils commencent à plaire.
Vivez pour eux ; vivez pour nous,
Jouiſſez de notre tendreſſe :
Ce ſont les vœux que me dicte pour vous,
Le croiriez-vous ? . . La voix de la tendreſſe.

AYANT eu l'honneur d'être admis, pendant trente ans, dans la ſociété intime de la feue reine, comme protégé par ſon auguſte fils, comme grand officier du roi, ſon père, & commandant dans ſes états, & comme ami intime, dès l'enfance, de madame la ducheſſe de Villars, chez laquelle la feue reine venoit très-ſouvent après ſouper; ſouvent la reine, & celle qu'elle honoroit du nom de ſon amie, me demandoient des cantiques & des traductions de pſeaumes; ſouvent même elles m'impoſoient de faire ce travail, & j'aimois à leur obéir. Le zele, l'amour du prochain, la religion la plus pure régnoient dans leur ame, & leur ſociété, animée par les charmes de leur eſprit, mettoit bien facilement à ſon ton ceux qui jouiſſoient de l'honneur d'y être admis; un badinage modeſte & riant ſe mêloit quelquefois aux leçons les plus reſpectables dans cette ſociété, dont la plus légère médiſance étoit bannie. Je ſuis obligé d'avouer que je méritois quelquefois qu'on me donnât pour pénitence l'ordre d'accorder ma très-foible muſette aux ſons de la harpe du pſalmiſte.

CANTIQUE

DE SAINTE THAIS.

Sur l'air : *L'ombre.*

TON enfant perfide
Vivoit ſans t'aimer;
Sa bouche timide
N'oſe te nommer.
J'étois égarée
Je reviens à toi;
Toi qui m'a créée,
Prends pitié de moi.

Déja ta préſence
Bannit ma terreur;
La douce eſpérance
Renaît dans mon cœur:
Peuples de la terre
Tombez à genoux,
Le dieu du tonnerre
A les yeux ſur vous.

La ſeule innocence
Obtient ſes faveurs;
Souvent, en ſilence,
Ouvrez-lui vos cœurs.

Guidez par la grace
Marchez à grands pas ;
Franchiſſez l'eſpace,
Volez dans ſes bras.

Source de la vie,
Mon unique roi,
Mon ame ravie
Veut s'unir à toi :
Epure cette ame,
Par des traits puiſſans ;
Qu'un torrent de flamme
Détruiſe mes ſens.

Quel feu plein de charmes
Me ravit aux cieux !
Quelles douces larmes
Coulent de mes yeux !
Jouis bien, mon ame,
D'un inſtant ſi doux :
Le dieu qui t'enflamme,
Devient ton époux.

ENVOI DU CANTIQUE.

Je vous conſacre & ma voix & ma lyre ;
Je reconnois un aſcendant vainqueur :
Vous triomphez ! le feu qui vous inſpire
Charme l'eſprit en pénétrant le cœur.

De vos leçons rien ne me peut diſtraire ;
Je m'y ſoumets, & j'aime à vous céder.
Dans ces leçons, vous commencez par plaire,
Vous finiſſez par nous perſuader.

Recevez donc mon hommage timide :
D'un feu plus pur je me ſens enflammer,
Et, pour Thérèſe, abandonnant Ovide,
J'apprends de vous un nouvel art d'aimer.

Mercure de Décembre 1748, page 63.

PLAINTES DE LA NATURE

A M. LE COMTE DE TRESSAN,

Au ſujet de ſon mémoire ſur l'électricité; par M. CHABAUD, de l'Oratoire.

TRANSPORTÉ chez les Cimmériens, j'entrai dans un palais, où l'on n'entend que le doux murmure du Léthé; nul bien n'éveille le dieu que l'on y adore: les ſoucis ne voltigent point autour de lui; le repos muet & les ſonges agréables compoſent toute ſa cour: Je reconnus le palais du ſommeil, & j'éprouvai bientôt le pouvoir de ſes pavots.

A leur gré nos maux diſparoiſſent,
Nos beſoins & nos larmes ceſſent,
Les criminels ſont ſans frayeur;
Le captif eſt ſans fers, l'indigent ſans misères,
L'avare ſans vautours, l'envieux ſans vipères;
Les monſtres perdent leur fureur.

Je jouiſſois d'un calme délicieux dans les

bras de morphée; mon eſprit ſe livroit à d'aimables ſonges; avoués de la vertu, on auroit dit que l'électricité s'étoit chargée de l'amuſer agréablement. Des étincelles, des éclairs, une aigrette formoient pour lui un ſpectacle réjouiſſant, mais la nature veut mêler ſa triſteſſe à ma joie; elle m'apparut dans le temps que la nuit faiſoit place à l'aurore, & que les ſonges fuient devant les vérités. Je n'eus pas de peine à reconnoître la nature.

Qu'elle étoit belle ſans parure!
L'élégante ſimplicité
Avoit arrangé ſa coëffure,
Sans qu'un miroir eût été conſulté.
Rien d'affecté dans ſon langage,
Dans ſon port rien de concerté;
Le fard ne gâtoit point ſon modeſte viſage,
Où la vertu paroiſſoit ſans nuage,
Et retraçoit ſa dignité.

Elle ſe plaignoit amèrement de vous, Monſieur, en diſant que la nouvelle philoſophie avoit tort de révéler ſes myſtères, & que vous en aviez encore davantage d'expoſer au grand jour le ſeul qui reſtoit inconnu. Ce qui lui fait craindre que les eſprits ne tombent dans la langueur, comme font ceux qui jouiſſent des biens qu'ils ont deſiré.

Peut-on être heureux dans la vie?
Le cœur ſoupire en vain pour un calme parfait;

Ce cœur, que rien ne ſatisfait,
Aime, deſire, craint, eſt en proie à l'envie;
L'ame au-dehors s'élance & cherche un bien abſent,
Le deſir d'en jouir l'agite, la tourmente,
Et ſi ce bien devient préſent,
L'ame auſſi-tôt eſt languiſſante,
L'objet qui promettoit un eſſaim de plaiſirs,
Enfante les dégoûts, pires que les deſirs.
Si les vérités ſont connues,
Si les erreurs ſont confondues,
L'ennui dans l'eſprit s'établit:
Le travail le ſoutient, le repos l'affoiblit.

Ainſi raiſonnoit la nature, en ajoutant que le flux & reflux de la mer, la vertu de l'aimant, le méchaniſme de l'univers étant connus, il ne lui reſtoit plus que l'électricité pour exciter l'admiration & la curioſité du genre humain. Comme elle étoit pénétrée de douleur, & que les grandes figures ſont filles des grandes paſſions, elle vous adreſſoit la parole en ces termes:

Enfant gâté de la nature,
Je t'engraiſſai de mes bienfaits,
Et pour prévenir tes ſouhaits,
Je verſois dans ton cœur des vertus ſans meſure.
Je voulois munir ta raiſon
Contre le dangereux poiſon
De mille préjugés, reſpectés du vulgaire.
Je façonnai ton caractère,
Sans aucune diſtraction;

Et je m'applaudiſſois ſans ceſſe
De ton goût décidé pour l'aimable ſageſſe,
Qui grave ſans auſtérité,
Et badine avec dignité,
Eſt populaire avec nobleſſe.
Humain par inclination,
Savant, ſans obſtination,
Courtiſan, ſans oblique adreſſe,
Ennemi du rafinement,
Et démêlant du ſentiment
La ſubtile délicateſſe,
Tu pouvois, ſans effort, conquérir tous les cœurs;
Pourquoi vouloir encor d'autres admirateurs?

Je comptois, continua la nature, triompher de la pénétration de l'eſprit, par le moyen de l'électricité; mais tout le monde ſera éclairé par tes lumières.

Je diſois à l'eſprit: te voilà donc vaincu
Un globe tourne avec viteſſe;
Il s'échauffe, la main le preſſe,
Il tranſmet au fer ſa vertu;
Et mille étincelles actives
Qui ſemblent s'applaudir de n'être plus captives,
Des ſpectateurs charmant les yeux,
Seront toujours l'écueil des mortels curieux.

Mais, que dis-je, me voilà vaincue? Ne remportes-tu pas, eſprit humain, la victoire ſur

moi, en franchiſſant la ſeule barrière que j'avois à t'oppoſer ?

Par ſa rotation, la terre
Eſt ſemblable au globe de verre,
Le fluide électrique en ſon ſein renfermé,
Se dégage, &, par-là, le monde eſt animé.
Tr. . . . dévoilant ce myſtère,
Eſt entré dans mon ſanctuaire.
Lorſqu'au milieu des eſcadrons poudreux,
Le plomb traverſa ſes cheveux (1).
Que ne pût-il, ce plomb, par amour pour ma gloire,
Et pour l'honneur de mes ſecrets trahis,
Lui faire paſſer l'onde noire !
Mais non, . . . qu'il vive ! il eſt mon fils.

Telles furent les plaintes de la nature, qui diſparut alors à mes yeux; c'eſt à vous, Monſieur, à chercher les moyens d'appaiſer cette mère, à qui vous avez tant d'obligations. J'ai l'honneur d'être, &c. le ſecrétaire de la nature.

(1) M. de Tr. . . . . reçut un coup de balle dans ſes cheveux.

RÉPONSE

RÉPONSE
DE M. LE COMTE DE TR. . . .

AH, Monſieur! deux mois de travail, bien des expériences & des recherches, bien des veilles, tout eſt effacé par un ſeul de vos ſonges.

Vous chantez l'électricité,
Vous avez aſſuré ſa gloire.
De ce nouveau préſent de la divinité
J'eſſayois vainement, dans un triſte mémoire,
De prouver la réalité.
Dans ces jours d'incrédulité
Le tortueux dilême, en la nuit la plus noire,
Plonge l'aimable vérité.
Non, je n'aurois jamais remporté la victoire,
Si, chantant l'électricité,
Vous n'aviez aſſuré ſa gloire.

Qu'il m'eſt honorable, Monſieur, que vous receviez mes idées! pourrois-je craindre encore pour mon ſyſtême, lorſque je vois ſon principe & ſes conſéquences ſoutenues & annoblies par une muſe qui raſſemble tous les talens & les charmes de ſes ſœurs?

La vive imagination,
A la juſteſſe réunie,

L'élégante préciſion,
L'enchantement de l'harmonie
Et les traits hardis d'un crayon,
Guidé par la main d'Uranie,
Sont les reſſorts puiſſans dont un brillant génie
Se ſert pour entraîner à la conviction.

Vous ne vous êtes pas borné, Monſieur, à cette ſeule victoire; le portrait que vous me faites de la nature, ne me fait que trop ſentir que je ne connoiſſois encore qu'imparfaitement ſes véritables charmes; il eſt une beauté qui ne m'a que trop ſouvent ſéduit; vous la peignez dans votre lettre, elle eſt, ſans doute, l'ouvrage de la divinité.

Hélas! dans ma jeune ſaiſon,
Privé d'une lumière pure,
Sans principes certains, exerçant ma raiſon,
Lorſque je m'éveillois à la voix de Zénon;
Mon eſprit rebuté d'une leçon ſi dure,
En appelloit à la nature,
Et d'une douce illuſion
Recevant la ſéduction,
S'endormoit avec Epicure.
Que je rougis de l'aſcendant
Que prit ſur moi cet inviſible guide!
Mon cœur tendre, & trop imprudent,
Sur la foi d'un frippon d'enfant,
S'égara ſur les pas; qu'Ovide
Traça, lorſqu'il étoit amant.

Que d'erreurs, que de contradictions & d'incertitudes ſe ſuccédoient alors dans ma façon de penſer ! Trompé ſans ceſſe par les promeſſes des paſſions, le vrai bonheur fuyoit loin de moi ; également ſéduit par une fauſſe philoſophie, lorſque je faiſois quelques efforts pour m'élever, je cherchois des ſecours dans les leçons d'Epictete & de Zénon ; mais quelle force, quels ſecours pouvois-je eſpérer de leurs principes ? Ils ne portent point le caractère ſublime de la vérité. Je retombois bientôt dans des chaînes plus étroites, plus dangereuſes, en croyant y être ramené par la raiſon.

Religion, lumière pure,
Seul recours des foibles mortels,
Ce n'eſt qu'au pied de tes autels
Qu'on doit conſulter la nature.
En vain, d'un vol impétueux
Le fier Stoïcien ſur les ailes d'Icare
S'élève dans les airs, ſe croit ſeul vertueux.
Un ſentiment voluptueux
Vient troubler ſon cœur & l'égare ;
Il retombe, il frémit, il cède à ſon vainqueur ;
Il rougit du pouvoir qu'a ſur lui la nature ;
Toujours neuve, toujours obſcure,
Elle fuit à ſes yeux, en ſoumettant ſon cœur.

C'eſt à vous, Monſieur, c'eſt à M. Rabbe que je devrai le bonheur de réfléchir dans ces

momens où je jouis encore de la force de l'âge : le ſouvenir du paſſé eſt humiliant, mais il ne faut point en être accablé. L'avenir eſt trop incertain, & quand même ce temps nous ſeroit donné, peut-on s'aſſurer de pouvoir en faire un bon uſage ?

Hélas ! quand ſur nos ſens l'hiver répand ſes glaces,
Les ſoucis volent ſur nos traces,
Et nous ne comptons plus que des jours malheureux.
La mémoire, l'eſprit, tout devient infidelle,
Des liens d'une ame immortelle
Chaque inſtant voit briſer les nœuds.
Sans retour, ſans eſpoir, l'imbécile vieilleſſe
Paſſe ſes jours dans la moleſſe ;
La parque impatiente obſcurcit leur flambeau ;
Si quelquefois encor la raiſon étincelle,
Elle s'étonne, elle chancelle
Au lugubre aſpect du tombeau.
Il faut donc profiter de la force de l'âge ;
Il faut donc rendre au Créateur
Un tendre, un pur, un libre hommage ;
Il prépare, il attend celui de notre cœur.
Dans un foible mortel, quel titre de grandeur !
Il nous a fait à ſon image.
Voyons donc tout en lui, jouiſſons bien du don
Qu'il nous a fait de la raiſon ;
Dieu ! quelle ingratitude ! avec ſes propres armes
Oſons-nous attaquer un objet plein de charmes ?
Enfans de la dilection,
Pouvons-nous préférer les doutes, les alarmes,
A la juſte ſoumiſſion ?

O toi qui portes dans mon ame
Ces rayons inconnus, ces troubles renaiſſans,
Achève, Dieu puiſſant, fais triompher ta flamme;
Dans un torrent de feu viens détruire mes ſens.

DISCOURS

Tiré du Mercure de Décembre 1749, page 39.

QUI fut prononcé par M. le Comte DE TRESSAN, *Lieutenant Général des armées du Roi, & Commandant dans la Province du Boulonnois, le 18 Août dernier, à l'occaſion des prix que Meſſieurs les Syndics de cette Province donnèrent aux écoliers du Collège des PP. de l'Oratoire de Boulogne, & dont ce Seigneur fut prié de faire la diſtribution.*

MESSIEURS,

Qu'il eſt flatteur pour moi de préſider à vos exercices, & de couronner vos premiers travaux! cet honneur n'eſt point attaché au commandement ni au grade dont le roi m'a honoré. Je puis me flatter aujourd'hui que meſſieurs

les ſyndics du Boulonnois, en me choiſiſſant, n'ont conſidéré en moi qu'un homme plein de zèle pour vos progrès ; pénétré de tendreſſe pour vous, & fidèle à ſon attachement pour cette province.

Ils ont voulu que ma main répandît leurs dons ; ils ont cru que celle d'un homme qui vous aime y joindroit un nouveau prix. La place que j'occupe dans ce moment, me répond de celle que j'ai dans leur cœur. Je regarde l'honneur que je reçois, comme la récompenſe du zèle que ma conduite leur a prouvé. Ils n'exigent que j'exerce les fonctions publiques de citoyen, que parce qu'ils en ont reconnu en moi tous les ſentimens.

Oui, meſſieurs, je regarde le bonheur de préſider à cette aſſemblée, comme une adoption de la province, auſſi honorable pour moi, que je l'ai vivement deſirée. Adoption dont mon cœur ſe plaira ſans ceſſe à remplir tous les devoirs, & qui, dans ce moment, me donne les droits & de vos chefs & de vos pères, pour vous parler avec tout le zèle d'un véritable compatriote.

Songez, meſſieurs, que dans ce jour où vous remportez des prix, juſte objet de votre émulation, vous vous annoncez à la ſociété par un acte qui fait naître des eſpérances que vous devez remplir.

Prouver aux yeux d'une aſſemblée reſpectable, que vous ſavez profiter de l'éducation que vous recevez, c'eſt commencer à mériter le nom de citoyen; c'eſt attacher les yeux éclairés ſur vous; c'eſt inviter les gens en place à protéger votre jeuneſſe.

Il eſt des couronnes pour tous les âges, pour tous les états, pour tous les talens, quelquefois celles qui paroiſſent les plus brillantes, ne doivent leur éclat qu'à l'illuſion qui ſe répand ſur des actions qui nous étonnent. Il en eſt que le ſeul haſard nous donne occaſion de mériter, & dont un moment heureux décide. Il en eſt d'autres, & ce ſont, ſans doute, les plus flatteuſes, qui ne ſont dues qu'à des travaux aſſidus, qu'à l'amour de la patrie & de la vertu, qu'au deſir & aux ſoins conſtans de ſe rendre utile.

Tout citoyen doit prétendre à les mériter; comme tout bon citoyen doit aimer à les prodiguer à ceux qui s'en rendent dignes. Celles qu'on s'eſt acquiſes ne doivent être qu'un nouveau motif pour en acquérir de nouvelles. On ne couronne aujourd'hui les travaux de votre enfance que pour vous rendre dignes d'être couronnés dans un âge plus avancé : l'eſprit de la religion, la voix de la ſageſſe, l'amour de la véritable gloire, nous diſent également que notre vie n'eſt qu'un ſonge, ſi tous nos jours ne ſont

illuſtrés & remplis, autant qu'ils peuvent l'être par les travaux qui ſont à notre portée.

Penſez donc à mériter un jour, parmi vos citoyens, les mêmes diſtinctions que vous méritez aujourd'hui de vos émules. Profitez de ces années précieuſes où votre cœur & votre eſprit, qui n'éprouvent encore aucune eſpèce de combat ſont pleins d'une aimable innocence, & peuvent recevoir facilement d'heureuſes impreſſions. Ecoutez la voix de la ſageſſe & de la religion. Ce n'eſt qu'à elles qu'il appartient de former de grands hommes, parce que ſeules elles écartent de nous ces vices & ces paſſions, qui ſont le tombeau des talens, & qui anéantiſſent également & l'homme & le citoyen.

Attachez-vous aux principes qu'on vous donne des ſciences ; ſoumettez-vous à la méthode, dont ma tendreſſe prévoyante vous a déja (1) fait ſentir la néceſſité dans une de vos aſſemblées; les principes & la méthode peuvent ſeuls vous ouvrir le temple des muſes & aſſurer vos ſuccès.

Ecoutez quelquefois la voix du génie qui commence à ſe dévoiler en vous, mais qu'il

(1) En 1746, les écoliers du même collège dédièrent à M. le comte de Treſſan un exercice littéraire, & ce ſeigneur prononça à cette occaſion un diſcours ſur la méthode qu'on doit ſuivre en étudiant.

ne vous écarte jamais des règles qui doivent maîtriſer ſes efforts. Evitez ſur-tout une pareſſe honteuſe dans tous les âges. C'eſt ce triſte abattement de l'eſprit & de la raiſon, qui nous fait flotter incertains entre les vertus & les vices; qui nous abbaiſſe toujours au-deſſous du rang qui nous étoit deſtiné, & qui finit par nous rendre mépriſables. Ne regardez point comme heureux le temps où vous finirez vos études, & où vous perdrez les leçons ſavantes de vos profeſſeurs, pour écouter celles du grand monde. Il n'aide que trop ſouvent à nous entretenir dans les erreurs qui nous flattent. Il en eſt peu qui n'aient des partiſans intéreſſés à faire leur éloge. Une partie brillante de la ſociété, plus capable d'imagination que de raiſonnement, plus aſſujettie à la mode qu'aux principes, fait ſouvent l'apologie de cette eſpèce de pareſſe, qu'elle oſe nommer aimable; de cette pareſſe, qui obéit aux deſirs ſans s'attacher à rien, qui ne combat point une première impreſſion agréable, & qui cherche à cueillir des fleurs ſans ſavoir les faire naître, les enlever & les choiſir.

Quelque fauſſe que ſoit cette façon de penſer, la mode & la molleſſe ne la font que trop ſouvent recevoir. On aime à entendre les poëtes chanter la pareſſe dans leurs vers; mais qu'il eſt aiſé de pénétrer qu'ils agiſſent en ſecret contre

d'auſſi faux principes, & qu'ils paſſent des nuits laborieuſes à parer de fleurs cette idole impuiſſante & inanimée, qui déshonoreroit leurs ouvrages, s'ils oſoient, en effet, s'abandonner à ſon culte!

L'eſprit naturel ne peut jamais remplir les vuides de l'ignorance. Ses éclairs ſont éblouiſſans, mais ne peuvent éclairer. L'uſage du monde n'eſt point une école ſuffiſante pour notre eſprit qui a beſoin de principes. L'imagination ne nous préſentera jamais que des idées vagues & trompeuſes, quand la ſcience & le jugement ne pourront l'aſſujettir & la lier à des faits. Ce reſſort ſi néceſſaire s'élancera vainement, quand il ne ſera pas guidé & retenu par une main ſavante.

C'eſt en vain que l'amour-propre, ſoutenu d'un eſprit brillant, mais futile, fera la critique de ceux qui s'attachent aux loix rigoureuſes du raiſonnement, de l'analyſe, de la démonſtration, & au détail pénible des expériences. La plaiſanterie la plus légère n'a preſque toujours qu'un défaut de fortune & de durée. Le travail précis & ſolide ne périt point de même. Un travail de cette eſpèce eſt goûtée par les hommes dignes d'en connoître le prix. C'eſt un nouvel ornement, une nouvelle richeſſe qui ſe lie aux connoiſſances des gens eſtimables. Il

devient une partie de leur exiſtence, puiſque penſer c'eſt exiſter ; & c'eſt ainſi que les ames d'un ordre élevé communiquent entr'elles.

Quels fruits, en effet, peut-on eſpérer du plus brillant génie, s'il n'eſt orné & rectifié par un travail aſſidu ? Combien n'en a-t-on pas connu dont l'aurore annonçoit les plus grands ſuccès, & qui, ſéduits par les paſſions & la molleſſe, n'ont mérité que les regrets de la ſociété éclairée, & la pitié du ſage ?

Les jours les plus heureux leur étoient promis ; ils pouvoient les remplir & les illuſtrer. Ils pouvoient eſpérer d'être aimés & reſpectés dans leurs dernières années comme un Newton, comme un Fontenelle. Ils auroient vu les plus beaux génies de leur ſiècle honorer leur vieilleſſe, & la rendre heureuſe, par des hommages journaliers ; mais comme ils n'ont rien acquis, ils ſont abandonnés, ils ſentent toute l'horreur de la ſolitude. Leur mémoire s'efface comme les traces dans l'onde. Vils fardeaux de la terre, enfans inutiles dans la famille, on s'apperçoit à peine qu'ils en ſont retranchés.

Soyez donc vivement perſuadés, meſſieurs, que c'eſt le deſir & l'eſpoir de vous rendre véritablement heureux, qui guident les ſages, qui vous inſtruiſent. La ſainteté de leur état, leurs études profondes, la douceur & la lumière qui

règnent dans leurs leçons, tout vous doit inſpirer la tendreſſe & la confiance, tout vous preſſe de répondre à leurs ſoins. C'eſt par le même deſir de nous rendre heureux, que nos auguſtes monarques ont prodigué leurs tréſors. Que de monumens de leur amour pour les lettres! que de ſoins prévoyans pour éclairer l'eſprit de leurs ſujets!

Nos rois ont jugé des François par leur propre cœur. Ils ont penſé, avec raiſon, que plus ils ſeroient éclairés, & plus ils ſeroient pénétrés d'amour pour eux, d'attachement à leur ſervice. Loin d'interdire les ſciences, loin de proſcrire tout ce qui peut apprendre aux hommes à raiſonner, & à diſcuter leurs véritables intérêts, ces chefs, ces maîtres d'une nation guerrière & ſoumiſe, dignes de régner ſur des hommes, ont protégé tout ce qui pouvoit contribuer à ennoblir le caractère, l'eſprit & les mœurs. Ils ont rejetté avec mépris la cruelle politique de l'Orient, parce qu'ils ont ſenti qu'ils n'étoient pas nés pour régner ſur des hommes plongés dans une ignorance ſtupide. Pleins de cette noble confiance, que la ſeule grandeur d'ame & la ſageſſe du gouvernement peuvent donner, ils ont cru qu'éclairer les François, c'étoit ſe les aſſujettir; images en cela de l'Etre ſuprême qui ne ſe ſoumet jamais mieux le cœur des hommes

qu'en les éclairant. Auſſi l'empire François n'a jamais été plus ſolidement affermi, que depuis que les ſciences y ont été cultivées, & le trône ne craint plus rien depuis qu'il les protège. Les belles lettres ont réglé le courage ſans l'affoiblir, adouci nos mœurs ſans les énerver. La barbarie eſt bannie de nos armées. Nos rois, en combattant à notre tête, nous inſpirent l'humanité même au milieu des plus grands périls, & les plus longues guerres ne leur font point négliger tout ce qui peut contribuer à faire fleurir les ſciences & les arts.

Heureuſe la nation, qui trouve dans ſon maître le général qu'elle deſire ſuivre dans les combats, le juge éclairé, auquel elle peut offrir l'hommage, & le fruit de ſes études, de ſes découvertes & de ſes travaux! Heureux ceux qui ont le bonheur d'approcher celui qui nous gouverne! Ils apprennent à ne point ſéparer le bienfaiteur, du ſouverain; les graces naturelles de la majeſté du monarque, & l'eſprit brillant & orné, de la valeur & des qualités ſublimes du héros.

Mercure d'Octobre 1774, page 173.

A M. LACOMBE,

AUTEUR DU MERCURE.

Au Château de Luzancy, par Laferté-sous-Jouare, ce 18 Août 1774.

J'AI lu, monsieur, avec une satisfaction infinie, dans le mercure du mois de juillet dernier, l'annonce faite par M. d'Agoty le père, de plusieurs ouvrages sur l'électricité : il est toujours très-avantageux pour les intérêts de la vérité, que ceux qui la cherchent dans les phénomènes de l'électricité s'accordent entr'eux, sans se connoître, qu'une suite d'expériences leur fasse naître des mêmes idées, & qu'ils en tirent les mêmes résultats.

J'ai été, je vous l'avoue monsieur, aussi surpris de la conformité des idées de M. d'Agoty avec les miennes, que je suis satisfait de me trouver presque complettement d'accord avec lui.

En 1748, temps où je commandois à Boulogne-

ſur-Mer, où j'avois fait conſtamment des expériences pendant plus de deux ans, j'envoyai à l'académie des ſciences de Paris un long mémoire ſur l'électricité. MM. de Réaumur, de la Condamine, Morand & Nollet, furent nommés par l'académie pour être mes commiſſaires. Mon mémoire reſta environ pendant ſix mois entre leurs mains, & pendant ce temps il y eut pluſieurs lettres explicatives écrites par MM. les commiſſaires & moi.

J'établiſſois dans mon mémoire que le fluide nerval, que les eſprits animaux étoient un vrai feu électrique; que ce feu étoit ſans ceſſe entretenu par la reſpiration; que les veſſicules bronchiales, dont la ſurface intérieure eſt polie, ivoirée & imperméable à l'air groſſier, arrêtoient cet air groſſier, & n'étoient pénétrées que par l'électricité qui l'anime. Je laiſſois entrevoir que le feu électrique étoit l'ame & le reſſort de toute l'économie animale. Je montrois toute la différence du ſang veineux au ſang artériel; & comment le ſang veineux, de noirâtre & dénué d'eſprit qu'il étoit dans le ventricule droit du cœur, eſt revivifié par ſa circulation dans les poulmons où l'électricité le ranime, le rend plus fluide & le remet au ton rouge le plus vif? Je ſuivois la route de ce ſang artériel, depuis ſon élancement du ventricule gauche & de

l'aorte juſques dans ſes dernières ſubdiviſions ; & juſques dans la ſubſtance vaſculeuſe du corps calleux & de la moëlle alongée.

J'eſſayois de prouver que le ſang artériel, dénué alors de particules groſſières par ſes différentes ſecrétions, n'étoit plus qu'un vrai feu électrique qui s'élançoit dans la ſubſtance & les canaux imperceptibles des nerfs, qui les parcouroit & qui s'exhaloit à leur extrémité des ſurfaces intérieures & extérieures, par des mammellons nerveux, & par des expanſions de l'extrémité de ces nerfs.

J'admettois, comme M. d'Agoty, une véritable électricité terreſtre, mais je ne préſumois pas, comme lui, que le ſoleil eſt la main qui échauffe le globe terreſtre. Je haſardois, au contraire, de dire que le ſoleil n'a par lui-même aucune chaleur, & que les rayons ſolaires, de même que l'électricité, n'ont le pouvoir d'exciter la ſenſation (relatives à nos ſens), que nous nommons chaleur, & n'ont le pouvoir de briſer, de fondre & de vitrifier les corps terreſtres que par la violence de leur mouvement, & par l'interpoſition des particules terreſtres flotantes dans l'air groſſier, & émanées ſans ceſſe de notre globe par la force jailliſſante de ſon électricité. Je donnois des preuves très-fortes de cette opinion, & j'allois même juſqu'à la témérité & à l'hypothèſe,

thèſe, de préſumer qu'au même moment où le ſoleil a commencé à tourner ſur ſon axe, la même puiſſance qui lui donna ce premier mouvement, lui donna celle d'élancer l'électricité en faiſceaux de rayons divergeans, d'en pénétrer les planètes en raiſon de leur denſité, ou du plus ou du moins d'approximation, & de les rendre plus ou moins électriques par communication.

J'ajoutois que je ſerois très-affligé qu'on me ſoupçonnât de me livrer à la pleine certitude d'une opinion que j'eſſayois tout au plus de diſcuter; j'avouois, avec bonne foi, qu'elle m'avoit ſéduit, pour m'inſpirer la témérité de la ſoumettre à mes maîtres, & pour m'avoir empêché de me faire encore aucune objection aſſez forte pour la détruire.

Après un examen de ſix mois, MM. les commiſſaires ayant fait leur rapport à l'académie, & ayant lu pluſieurs différentes parties de mon mémoire dans quelques aſſemblées, l'académie en corps m'honora d'un jugement, qu'elle n'accorda, ſans doute, que par indulgence pour un militaire dont elle n'attendoit que de foibles efforts.

EXTRAIT

DES Regiſtres de l'Académie Royale des Sciences de Paris, du 14 Mai 1749.

NOUS avons été chargés par l'académie d'examiner un ouvrage de M. le comte de Treſſan, lieutenant général des armées du roi, intitulé : *Eſſai ſur l'origine de l'électricité, & ſur différens phénomènes qu'on lui peut attribuer ;* il nous a paru, par la lecture de cet ouvrage, que l'auteur a beaucoup de connoiſſances dans les différentes parties de la phyſique ; qu'il a fait une application heureuſe des effets de l'électricité à pluſieurs phénomènes de la nature ; que ſes idées ſur cette matière ſont expoſées clairement & avec méthode, & qu'il les a appuyées d'expériences nouvelles & ingénieuſement imaginées. *Signé* DE RÉAUMUR, DE LA CONDAMINE, MORAND, NOLLET.

Je certifie le préſent extrait conforme à ſon original & au jugement de l'académie. A Paris, ce jour & an que deſſus, 14 mai 1749.

GRANDJEAN DE FOUCHY, ſecrétaire perpétuel de l'académie des ſciences.

M. de la Chevalerie étant mort la même année, l'académie m'élut à ſa place. Dans le même mois, la ſociété royale de Londres me fit le même honneur; deux mois après il fut ſuivi de celui d'être élu par l'académie royale de Berlin, & par celle d'Edimbourg.

J'ai eu juſqu'ici la prudence de ne point faire imprimer cet ouvrage. L'honneur d'avoir trouvé, grace aux yeux de quatre illuſtres académies, a comblé & ſurpaſſé mes eſpérances. J'ai craint, je l'avoue, d'avoir peut-être à répondre pendant le reſte de ma vie à des objections ou ſolides ou frivoles, ou même dictées par la prévention.

J'ai eu la douleur de perdre dans l'académie mes quatre commiſſaires, & pluſieurs confrères qui connoiſſoient à fonds mon ouvrage. Il m'en reſte que j'aime & que je révère dans MM. de Buffon, de Laſſonne, le Roi & Poiſſonnier, qui le connoiſſent de même. M. Poiſſonnier, après l'avoir lu avec l'intérêt d'un confrère & d'un ancien ami, a bien voulu l'approuver comme cenſeur: cependant les mêmes raiſons me retiennent encore pour le livrer à l'impreſſion; mais j'ai ſouvent prêté mon manuſcrit; j'en ai laiſſé même tirer pluſieurs extraits, ſans crainte d'être réfuté avec lumière, ou imité par ceux qui l'approuveroient.

Si quelque choſe pouvoit m'encourager à le ren-

dre public, ce ſeroit la ſatisfaction intérieure dont je ne peux me défendre, en voyant M. d'Agoty annoncer un ouvrage, dont les préliminaires me prouvent que les mêmes idées qui m'ont frappé en 1748, ont fait le même effet ſur un ſavant, connu par ſes travaux & par ſa réputation.

Je vous prie, monſieur, de faire imprimer, dans le premier mercure, la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire. Si M. d'Agoty eſt l'hiver prochain à Paris, je ſerai très-reconnoiſſant de la communication qu'il voudra bien me donner de ſon ouvrage. Je me ferai honneur & plaiſir de lui communiquer le mien; les intérêts de la vérité ſont trop chers, ils ſont trop forts pour ceux qui la cherchent avec autant de candeur que de zèle, pour qu'ils ne faſſent pas taire ceux d'une propriété apparente. Je ſuis bien éloigné de croire avoir porté une lumière ſuffiſante dans mes opinions, & j'écouterai avec plaiſir & reconnoiſſance, ce que M. d'Agoty peut avoir dit de plus.

J'ai l'honneur d'être, &c. Le Comte DE TRESSAN, Lieutenant Général.

* *Mercure de Mars 1754, page 87.*

LA lettre ſuivante eſt de M. de Treſſan, lieutenant général des armées du roi, commandant en Toulois, Barrois & Lorraine Françoiſe, & membre de la plupart des académies de l'Europe; c'eſt dire ſuffiſamment que les obſervations que nous préſentons au public ſont ſûres, & qu'elles ſont auſſi agréablement tournées qu'elles puiſſent l'être.

LETTRE à M. l'Abbé RAYNAL.

LE catalogue du cabinet de feu M. Geoffroy, membre de l'académie des ſciences, qui vient d'être imprimé, eſt un monument pour les amateurs de l'hiſtoire naturelle; ce catalogue ſera ſouvent conſulté par ceux qui travaillent à ſe former des cabinets. On ſait que les catalogues des fameuſes bibliothèques ſont conſervés précieuſement; &, en effet, non-ſeulement on prend une grande connoiſſance des matières & des auteurs qui en ont traité dans les catalogues de Baluſe, de Ducange, &c. mais auſſi on

ſe fait une idée préciſe des éditions, du choix, de l'ordre & de l'arrangement des livres.

Le catalogue du cabinet de M. Geoffroy, laiſſe bien des choſes à déſirer pour l'ordre, ſurtout dans l'article des coquillages; il contient auſſi quelques erreurs, & je crois que rien n'eſt plus utile que de dénoncer au public celles qui peuvent s'accréditer. J'avoue même qu'il eſt ſurprenant qu'elles puiſſent ſe ſoutenir encore malgré les expériences les plus faciles à répéter, & de voir qu'on les réimprime dans des ouvrages, trop eſtimables d'ailleurs pour qu'on ne cherche pas à en ſéparer les ſeuls articles qui peuvent donner de fauſſes idées.

Comme l'auteur du catalogue de M. Geoffroy a joint ſes propres réflexions à pluſieurs articles; ce ſont ces réflexions qui m'ont engagé, monſieur, à vous envoyer celles qui ſuivent.

Art. 6. Belemnites ou pierres de Linx.

L'auteur ſuppoſe avec M. Linnæus, qu'il y a *peut-être* des nautilles coniques au milieu de la mer, que l'on ne peut les trouver, & que des pétrifications ſe moulent dedans.

Je trouve deux erreurs dans ce même article; l'exiſtence de ces nautilles coniques n'eſt point prouvée, & les belemnites ne ſont point des

pétrifications ; ſi elles étoient des pétrifications, on les trouveroit en cones pleins, & l'on n'y trouveroit pas toujours la chambre conique intérieure : cette chambre ſe trouve quelquefois remplie par une pétrification ; mais la matière intérieure eſt alors abſolument différente de la ſupérieure.

Rien de plus facile que de connoître que la belemnite eſt un vrai coquillage ; ſi l'on en briſe une parcelle entre les dents, on lui trouvera le goût de l'écaille d'une huitre ordinaire légèrement grillée ; ce goût eſt le même que celui de pluſieurs coquillages foſſiles, qui, de même que la belemnite ont conſervé partie de l'huile bitumineuſe que contiennent quelques eſpèces de coquillages : il eſt à obſerver que plus des coquillages contiennent de cette eſpèce d'huile, & plus ils ont réſiſté aux laps de temps.

La plupart des coquillages foſſiles ſe ſont convertis en craie ; mais les belemnites, les griphytes, les limaçons, quelque corne d'ammon, & une eſpèce de moule monſtrueux, dont le teſt a ſouvent juſqu'à 15 & 18 lignes d'épaiſſeur, ont conſervé leur huile, le même arrangement dans le tiſſu de leur ſubſtance, & donnent abſolument la même ſaveur lorſqu'on les broie entre les dents.

J'obſerverai encore que la belemnite eſt d'un

tiſſu ſi inaltérable, qu'elle n'a rien perdu dans des maſſes de mine de fer ; j'ai envoyé aux cabinets des jardins du roi, une corne d'ammon, abſolument changée en mine de fer ; pluſieurs belemnites ſont inſérées dans la croûte de mine qui enveloppe en partie cette corne d'ammon, & qui prouve que ces corps ont été remis en maſſes dans le même temps, & l'on y trouve la ſubſtance de ces belemnites intègres, & pour la forme & pour le goût.

J'ai deux cornes ammon ſemblables dans mon cabinet, où les belemnites qui ſe trouvent inſérées dans la croûte, ſont conſervées de même; j'ajouterai qu'on apperçoit dans ces cornes d'ammon par quelques trous faits au teſt du coquillage ; que la table intérieure eſt chargée d'un ſparr cryſtaliſé & très-blanc, qui pourroit bien s'être formé de la diſſolution de cette même table intérieure.

Je me garderai bien de dire que la belemnite ſoit aſſez ſuffiſamment connue pour la bien définir; mais très-certainement ce n'eſt point une pétrification, & c'eſt un corps organiſé & du règne animal. Je ſerois bien tenté de croire que c'eſt une eſpèce de lepas ; & ce qui me le fait conjecturer, c'eſt que j'ai trouvé dans pluſieurs belemnites, des lepas diſpoſés par couches les unes ſur les autres, qui ne ſont point une pé-

trification, & qui ont un arrangement trop régulier pour ne le pas devoir à l'organiſation animale ; la plupart des lepas ne ſont qu'un cone plus ou moins évaſé.

La belemnite a de plus une propriété. Si l'on en fait calciner violemment une certaine quantité, le réſidu aura à-peu-près le même effet que la pierre de Boulogne, & pourra de même ſe gorger de lumière, & l'effluer pendant quelques momens.

Tout me porte à conjecturer que la belemnite eſt un lepas : & ſi on interpoſe une belemnite tranſparente de Courtaignon ou d'Hautvillers à la bougie, on appercevra une raie ou ſciſſure qui s'étend de la baſe vers la pointe, & qui donne l'idée d'une eſpèce d'articulation propre à ſe dilater lorſque ce coquillage groſſit.

A l'égard de la corne ammon, la définition que l'auteur en fait d'après M. Linnæus, ne me paroît pas vraiſemblable. Les eſpèces des cornes ammon ſont extrêmement variées ; il y en a, en effet, qui ſont des vraies nantilles, & celles-là n'ont ordinairement que deux tours au plus ; mais la plupart des cornes d'ammon ont juſqu'à 4 & 5 tours, & diffèrent abſolument par leur forme, leurs ſtries, & leurs tubercules de toutes les nantilles connues.

J'ai des preuves certaines que pluſieurs eſ-

pèces de cornes d'ammon ſont des coquillages multivales ; les eſpèces de feuillages que l'on voit ſur leur ſuperficie, ne ſont autre choſe que les dents de grandes ſutures qui reſſemblent à la ſuture occipitale de la tête d'un vieux cerf ou d'un vieux chevreuil.

Cette eſpèce de corne d'ammon a pluſieurs articulations ſemblables, qui lui donnent la facilité de s'étendre à meſure que le coquillage groſſit, & qui lui donnent peut-être un mouvement propre qui lui ſert à changer de lieu. J'ai envoyé au cabinet du jardin du roi, un fragment de corne d'ammon, où l'on voit ſi parfaitement cette articulation que la ſuture feuillée ſe ſépare & ſe remboîte exactement, & qu'on apperçoit facilement que cette ſuture a dû être recouverte & percée par des muſcles & tendons quand l'animal vivoit.

J'ai pluſieurs pièces dans mon cabinet qui prouvent ce que j'avance de la manière la plus ſenſible, & j'oſe en conclure que, quoique les analogues des trente huitièmes des cornes d'ammon nous ſoient inconnues, il n'en eſt pas moins vrai que cette eſpèce de coquillage ne ſoit très-différent des nautilles connues, & ne ſoit multivale & lié par des articulations & des ſutures engrainées très-faciles à obſerver.

J'ajouterai que la grande quantité de corps

marins fossiles que j'ai rassemblés, m'a prouvé qu'il n'en est aucun qui se change aussi facilement en mine de fer que la corne d'ammon; j'en ai envoyé une qui pèse 70 livres aux cabinets du jardin du roi, & j'en ai au moins 30 de différentes grandeurs, absolument changées en mine de fer très-pur, sur plusieurs desquelles les sutures feuillées sont encore très-remarquables.

Article 54.

Il seroit, en effet, très-extraordinaire de trouver encore de bons naturalistes qui pussent douter de la pétrification du bois; elle s'opère de deux manières, par incrustation & par infiltration. La première s'opère en peu de tems, & le cours d'une fontaine chargée d'une terre fine & de sel sélénite suffit.

Cette pétrification est très-imparfaite, change la figure, ne conserve point la couleur, & est toujours du genre calcinable.

La pétrification qui se fait par infiltration, ne s'opère que dans un temps très-long : l'infiltration chargée de sables subtils & cristalins, ne s'insère qu'à mesure que le bois se cinerise, & le sel propre du bois sert encore à fixer cette infiltration. Cette espèce est presque toujours du genre vitrescible.

J'ai dans mon cabinet le tronc d'un pommier ou poirier ſauvage, que l'on a trouvé en Champagne ſur le penchant d'une coline; il traverſoit cinq ou ſix bancs ſtructifiés de ſable, & étoit briſé en pluſieurs pièces. J'en ai une qui a trois pieds & trois pouces de long, une autre de deux pieds. Ces pièces ont environ un pied de diamètre; on y voit les cercles concentriques des sèves, les fibres, les nœuds; & j'ai auſſi pluſieurs branches du même arbre qui ont conſervé leur forme, leur volume & preſque toute leur couleur; toutes ces pièces ſont vitreſcibles.

Article 133.

Le ſparr & le quartz ſe trouvent ſouvent grouppés enſemble, & le ſparr ſe cryſtaliſe toujours en petits canons ſur le cryſtal. J'ai envoyé pluſieurs pièces aux cabinets du jardin du roi, où l'on trouve un fond de cryſtal & de quartz très-brillant, & du ſparr de pluſieurs formes différentes ſur la même pièce; j'en ai de très-belles pièces abſolument ſemblables dans mon cabinet.

Article 149.

Il ſeroit à deſirer qu'on n'entretînt pas plus long-temps le public dans l'erreur de la préten-

due pierre de foudre, il n'en exiſte point, & toutes celles que le charlataniſme a donné pour telles, ne ſont autre choſe que des pyrrites & marcaſites ordinaires.

Article 202.

L'auteur du catalogue a oublié de marquer la peſanteur des différentes pièces de mine ; rien n'étoit cependant plus néceſſaire que d'en ſpécifier le poids & la perfection, ſur-tout pour ceux qui habitent comme moi la province, qui y ont leurs cabinets, & qui ne peuvent ſe décider ſur un catalogue qui ne caractériſe pas aſſez les pièces. J'ai une pierre de cinnabre le plus parfait qui ſe puiſſe trouver pour la couleur & pour l'homogénéité ; il pèſe deux onces & demie : la ſuperficie en eſt légèrement plombée, & laiſſe voir dans pluſieurs points la même couleur brillante que dans le côté où il a été ſéparé de la veine en roche.

Article 251.

On voit communément en Italie & en Corſe des camiſoles, des bonnets, des gants & des bas fabriqués avec le biſſus des primes marines ; ce biſſus ne prend point la teinture ſans en être

altéré. J'ai une paire de bas de ce biſſus, on a peine à en ſoutenir la chaleur; on prétend que les tiſſus de ce biſſus ſont très-bons pour les rhumatiſmes & pour la goutte; cette opinion n'eſt pas ſans fondement.

Article 253 & Article 268.

J'avoue que je ne conçois pas que l'on puiſſe encore écrire dans des livres, d'ailleurs dignes d'eſtime, des erreurs reconnues pour telles. Les célèbres Tournefort & Marſigli, nous ont laiſſé trop d'obſervations utiles pour que leur nom ne ſoit pas immortel dans les lettres, & que leurs ouvrages ne ſoient pas précieux à ceux qui étudient l'hiſtoire naturelle; mais ſi ces grands hommes vivoient aujourd'hui, M. de Tournefort reconnoîtroit lui-même qu'il s'eſt trompé en croyant voir végéter les pierres dans la caverne d'Antiparos, & ne regarderoit plus ces prétendues végétations que comme un épanchement de fluors & des ſtalactiques. M. de Marſigli réformeroit de même de ſon hiſtoire de la mer tout ce qu'il a écrit ſur les coraux, coralloïdes, madrépores, lythophites, & prétendues plantes marines.

Cependant c'eſt ainſi que les erreurs paſſent d'âge en âge, & que de fauſſes autorités ſont

naître des idées difficiles à effacer de l'esprit de ceux qui n'étudient pas la nature elle-même, & qui, tranquilles dans leurs cabinets, se contentent de compiler ce que les auteurs antérieurs ont écrit. Il est prouvé aujourd'hui par les expériences & les observations les plus sûres & les plus impossibles à réfuter, que les coraux, les madrépores de toutes espèces, les lythophites, & tout ce qu'on nomme, par un ancien usage, plantes marines; il est prouvé, dis-je, que ce ne sont que les ouvrages des insectes de mer, du même genre que ceux qui bâtissent & qu'on nomme les organes de mer, *& tubularia purpurea.*

PREUVES.

A-t-on jamais vu la végétation recouvrir une branche d'arbre cassée ? L'auteur du catalogue prétend à l'article 208, que la pièce qu'il cite peut servir à expliquer la végétation du corail. Cet article prouve bien plutôt qu'il est impossible que le corail croisse par intus-susception, & qu'au contraire il croit par juxta-position, & addition des parties.

Une branche cassée de corail contenoit, sans doute, un certain nombre d'insectes qui y étoient logés; tombés sur le tronc du corail, ils auront communiqué avec les insectes du tronc, qui ont

toujours des ouvertures dans l'écorce du corail (ce qui s'obſerve facilement); alors les inſectes de la branche caſſée auront travaillé à ſe joindre aux autres qui les auront aidés dans leur travail, & la branche aura été bientôt recouverte par une écorce commune & de même ſubſtance que le reſte.

Doit-on être étonné de trouver les bouts des coraux mols, puiſque ces bouts ſont le dernier période du travail des inſectes, & le prolongement d'un corps qui s'accroît fort vîte, & qui ne prend de dureté & de conſiſtance qu'à meſure que les inſectes veulent aggrandir leur habitation? Ce prétendu lait qui, en tombant ſur des galetas ou des morceaux de pots caſſés, fait renaître des trous de corail n'eſt autre choſe qu'une multiplicité de ces petits inſectes imperceptibles, que de même que les vers lumineux des huitres, ſe réduiſent en flegme ſi on les touche à nu, & qui ont beſoin de ſe loger comme les poiſſons mols, dans un teſt qui leur ſerve de défenſe & d'abri; lequel ſe forme de la glu de ces poiſſons comme les autres coquillages.

Une preuve invincible & commune aux lythophites de toute eſpèce, comme aux coraux, madrépores & coralloïdes; c'eſt qu'ils croiſſent ſur des corps durs qui ne peuvent fournir en rien

rien à l'intus-ſuſception. J'en ai de différentes eſpèces ſur des galets, ſur des filons, ſur d'autres coquillages, & deux polipiers ſur des pyrites. J'ai un gros crabe chargé de polipiers, dont pluſieurs branches ont un pied & demi de longueur.

Que l'on compare de plus ce qu'on donne ici pour végétation ordinaire. A-t-on jamais vu un arbre ou une plante dont les branchages, qui après être ſortis du tronc à angles aigus, & s'être étendus, rentrent & s'anaſtomoſent avec ce même tronc ? Voit-on jamais une groſſe branche naître d'une, qui n'eſt à elle que comme un à huit & quelquefois à ſeize ? C'eſt cependant ce qu'on voit très-ſouvent dans les coralloïdes & les lythophites. J'en ai vingt dans mon cabinet, ſur leſquels l'on peut faire cette obſervation.

D'ailleurs, tous ces lythophites, ces madrépores, ces polipiers étant examinés ſur les lieux où ils ſe trouvent, étant enlevés dans des vaiſſeaux tranſparens remplis au même inſtant d'eau de mer, & étant examinés par des obſervateurs attentifs & exacts ; on a vu les inſectes ſortir de leurs alvéoles y rentrer & y travailler. M. Bernard de Juſſieu a joui de ce ſpectacle ; M. Tremblay de même. Je pourrois auſſi me citer.

N'eſt-il pas facile auſſi de remarquer dans les

coraux & coralloïdes, un mécaniſme & une organiſation qui ne peut être que du règne animal ?

J'obſerverai la prodigieuſe vîteſſe avec laquelle ces inſectes travaillent. Les pêcheurs de Catalogne reviennent tous les ans couler leurs dragues par préférence ſous les rochers où ils ont trouvé le plus de corail l'année précédente.

M. Tremblay, membre de la ſociété royale de Londres, & dont l'eſprit philoſophique & aimable dans la ſociété, annonce ſans ceſſe le reſpect & l'amour le plus ardent pour la vérité ; M. Tremblay a pouſſé ces obſervations ſur les polipes, beaucoup plus loin encore que dans les rapports qu'il a déja fait imprimer ; il m'a dit, & on ne peut ſe refuſer jamais à le croire ſans injuſtice, il m'a dit avoir vu dans l'eau douce des eſpèces d'inſectes qui travailloient comme ceux qui bâtiſſent les lythophites & les polipiers. Ces inſectes & leur travail ſont très-difficiles à ſaiſir par leur peu de conſiſtance ; mais lorſqu'on y réuſſit, on jouit du plaiſir de les voir étendre en très-peu de temps leur travail, & une branche en peu d'heures acquiert la longueur de plus d'un pouce, & une grande quantité de ſubdiviſions.

Il a déja donné ſes premiers rapports à la ſociété royale de Londres, & l'analogie avec

les insectes de mer, me paroît de nature à ne pouvoir être contestée.

Il seroit donc à desirer que des auteurs vivans eussent le courage & la candeur de corriger dans leurs ouvrages ce qu'ils ont écrit sur l'autorité de l'histoire de la mer du comte de Marsigli; rien n'est plus facile pour eux que de rectifier ces articles. Le grand nombre d'éditions que leurs ouvrages ont eu & méritent d'avoir encore, leur en donne la facilité.

Je prie l'auteur du catalogue, qui me paroît d'ailleurs très-versé dans l'histoire naturelle, de me pardonner ces réflexions que l'amour de la vérité m'a fait écrire.

A M. DE MONTCRIF.

LETTRE écrite de Strasbourg, où j'avois été voir le Grand-Prieur d'Orléans, & M. le Marquis de la Faye, tous les deux très-bleſſés.

SUBLIME, perſiffleur & tendre,
Vous qui ſur l'un & l'autre ton,
Tour-à-tour nous faites entendre
La muſette de Céladon,
La vielle du père Caſſandre
Et la lyre d'Anacréon.

Pour charmer l'ennui d'un voyage
Que je devois à l'amitié,
Je vous écris maint radotage;
Et ce maître du badinage,
La Faye, en ſera de moitié.

Malgré la faim qui l'aſſaſine,
Malgré tout ſon ſang répandu;
Sa tête folle & libertine,
Son cœur par un tambour ému,
Sont toujours d'un enfant perdu.

Il eſt enfin dans cette ville,
Dont le prélat fait les beaux jours;
Car chez lui l'on trouve toujours

L'aimable & ſomptueux aſyle
Du bon paſteur de l'évangile,
Et du grand-prêtre des amours.

D'abord, pour calmer mes alarmes,
J'ai couru chez le grand-prieur:
Son état raſſure mon cœur.
Ami ! nous ne devons des larmes
Qu'à la perte de ſon bonheur (1).

Hélas ! jadis dans ce parterre,
Par d'antiques murs renfermé;
Tous les ſoirs, un objet aimé
Prenoit ſoin de remplir ſon verre.

Le goût, l'eſprit, la liberté,
Des amis ſûrs, la bonne chère,
Tout appelloit la volupté;
Et le vin répandu par terre,
Faiſoit fleurir les maroniers,
Dont Cartou d'une main légère,
Nouoit les fleurs avec du lierre
Pour couronner les cazaniers. (2)

Tout eſt changé, mais en ſilence,
E. . . . . me force à demeurer;
Malgré plus de ſix mois d'abſence,
Mon cœur ſent trop bien ſa préſence,
Et l'eſprit n'oſe s'égarer.

(1) Le grand-prieur étoit déja dans la très-grande dévotion.
(2) C'eſt ainſi qu'on nommoit les commenſaux du temple.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE LOMARIA,

QUI étoit aux eaux de Forges avec le médecin Procope, M. Greſſet, & deux ou trois jolies femmes de notre ſociété, qui deſiroient avoir des enfans.

VOUS qui juſqu'ici de Fontaine
N'aviez connu que l'Hypocrêne,
A vous le gentil buveur d'eau,
Qui mieux d'un vin frais & nouveau
Boiriez, je gage, à coupe pleine :
Sachons comment vous vous portez,
Comment vos chétives ſantés
Se trouvent elles du régime ?
Chantre badin des voluptés,
Prócope, joyeux pantomime
De quelques douces libertés
Oſeroit-il vous faire un crime ?
Amant favori de la rime
Greſſet vous a-t-il tous chantés ?
Certaines gentilles beautés
Sont-elles toujours la victime
De la pitoyable maxime,

De s'en tenir aux facultés
Du triſte ſecours légitime,
Pour, au bout des neuf mois comptés,
Appeller la bonne Lucine,
Qui, bien mieux de dame Ciprine,
Accompliroit les volontés.

N'en déplaiſe à la pharmacie;
A tous ſes ſecrets de bibus,
Je vous remets la centurie
Que le divin Noſtradamus
Prononça pour femme jolie,
Qui tomboit dans le même abus.

Les noires eaux dont les matins, à Forge,
Nymphe gentille & ſe baigne & ſe gorge;
N'auront d'effet; point n'aura d'enfançon,
Que lors qu'amour ſera ſon échanſon.

Par la gazette de Cithère,
Ce matin, nous avons appris
Que d'amours, de jeux & de ris
Partoit une troupe légère,
Pour aller eſcorter leur mère (1);
Que votre fontaine & vos bois
Seront honorés plus d'un mois

(1) Madame la ducheſſe, mère de S. A. Monſeigneur le prince de Condé, étoit une princeſſe charmante, par ſa figure, ſes graces & ſon eſprit; les eaux de Forges lui firent du bien, mais à ſon retour elle fut enlevée à la cour, qu'elle embelliſſoit & aux ſerviteurs qui la reſpectent encore.

Par le ſéjour d'une princeſſe,
Qui joint, avec délicateſſe,
Eſprit brillant, air de bonté,
Toutes les fleurs de la jeuneſſe,
Air noble, avec ſimplicité,
Tant qu'on dit, avec vérité,
Onc ne fut ſi gentille alteſſe.
Pour les habitans de Genlis,
Si vous voulez ſavoir leur vie;
Sachez que notre ſeule envie
Eſt de bannir tous vains ſoucis,
Et dans les bras de la folie,
D'oublier qu'il eſt un Paris:
Pendant le jour, joyeux devis
Et le ſoir mainte douce orgie;
Ou de bonne plaiſanterie
Egayant la triſte raiſon,
Nous ſommes tous au même ton.

ÉPITRE

A MONSIEUR GRESSET,

TROIS mois après qu'il eut quitté les Jéſuites. Je vivois beaucoup avec lui à l'hôtel de Chaulnes, & nous regrettions alors enſemble l'Evêque de Luçon, Buſſy-Rabutin.

La Métempſycoſe de CHAPELLE.

De Chapelle l'ombre badine
Porta juſques aux ſombres bords
Cette humeur folle & libertine,
Qui, pour le vin & ſa Corine,
Lui donnoit de brillans accords.
Entre Chaulieu, Nolet, Lafare,
Aux pieds de l'aimable Ninon,
Cette ombre, ſur le même ton,
Au-delà même du Tartare,
Chantoit mirdondaine & flon flon.
Quoi! s'écria le noir Pluton,
Eſt-ce encor ce bênet d'Orphée,
Qui vient, par ſa fade chanſon,
Redemander ſa femme? Non,
Lui répondit tout l'Eliſée
De celui-ci, gentil garçon,

Un cabaret fut le lignon,
Et mainte catin fut l'aſtrée. . .
Lors, d'une mine rechignée,
Le dieu des enfers l'appella:
Chapelle en chantant arriva,
Tant badina, tant folatra,
Que tout l'enfer en murmura.
Quoi! dit le dieu du noir empire;
Il pourroit nous forcer à rire!
Per dio queſto non ſava.
Si-tôt des enfers il chaſſa
L'ombre folle, qui s'envola:
Dans Paris elle s'arrêta;
Pendant long-temps elle guetta
Corps que nature façonna,
Pour chanter, boire & cætera;
Tant qu'à la fin elle trouva
Joyeux enfant, qui lors quitta
Le triſte habit de Loyola,
Claſſes, ſermons pour l'opéra;
Et la férule pour la lyre
Si-tôt elle s'en empara;
A ce jeune homme elle inſpira
Accords touchans, heureux délire,
Qui chante tout ce qu'il deſire,
Et ne veut chanter que cela.
L'ombre du triſte ſaint Lazare,
Que jadis elle avoit dépeint,
L'effarouche un temps, elle craint
Qu'un ſort fatal ne la prépare
A ranimer un nouveau ſaint.
Mais, abandonnant ſa retraite,

Moins ſéjour de dévotion,
Que de la ſombre affliction,
Jeune profès, de ſa chambrette,
Fait un ſaut & ſort de priſon,
Entre les bras de la raiſon,
Non, de cette raiſon cruelle,
Qui veut, dans la belle ſaiſon;
Tenir notre cœur en tutelle;
Cette vieille ſempiternelle
Eſt l'humeur, & non la raiſon;
Mais celle qui ne s'effarouche
Que du vice & de la noirceur,
Qui porte toujours dans ſa bouche
L'aimable langage du cœur;
Qui s'occupe à faire ſans ceſſe
Le bien de la ſociété,
Qui permet la douce pareſſe
Et l'innocente volupté;
Qui donne à cette liberté,
Charme de la folle jeuneſſe,
Certain air de délicateſſe,
Qui, ſans avoir trop de fierté,
Mais ſans montrer trop de foibleſſe,
Fait diſtinguer, avec ſageſſe,
Ce qui doit être reſpecté;
Qui porte enfin la vérité
Juſques dans la plus folle ivreſſe,
Et dans les bras d'une maîtreſſe,
Feroit reſpirer la gaieté
A la lente & triſte vieilleſſe,
En ranimant, avec adreſſe,
Ce qui lui reſte de ſanté.

Depuis trois mois, ta voix légère
Se plaît à chanter avec nous ;
Du grand Verd-Verd te rend l'Homère,
Et nous peint des traits les plus doux,
Et tes amis & ta bergère.
Tes vers, du vrai ton fait pour plaire,
Brillent des feux de leur auteur,
Et font l'éloge de ſon cœur.

Avec toi je trouve des charmes
A pleurer un illuſtre ami ;
Les muſes, les graces en larmes
Par toi s'expriment aujourd'hui :
Sans doute elles l'auroient ſuivi
N'eſt qu'à ta voix qui les rappelle ;
Elles vont, d'une ardeur nouvelle,
Te ſervir auſſi-bien que lui.

RÉPONSE
DE MONSIEUR GRESSET,

MONSIEUR, je ſuis perſuadé que vous ne doutez pas de l'empreſſement que j'ai de prendre ma revanche, & de répondre à votre lettre charmante.

MAIS comment écrire à Paris?
Toujours le dieu des vers aima la ſolitude;
Dans cet enchaînement d'amuſemens ſuivis
De choſes & de riens unis,
Où trouver le ſilence, où fuir la multitude?
Comment être ſeul à Paris?

Pour cueillir les lauriers & les fruits de l'étude
Aux premiers rayons du ſoleil,
Je veux, dès ſon coucher, me livrer au ſommeil;
Je me dis chaque jour que la naiſſante Aurore,
Ne retrouvera pas mes yeux appéſantis.
Dix fois je me le ſuis promis,
Je promettrai dix fois encore;
Comment ſe coucher à Paris?

On veut pourtant que je réponde
Au badinage heureux d'une muſe féconde;

On croit que les vers ſont des jeux,
Et qu'on parle en courant le langage des dieux;
Comme on perſiffle ce bas monde.
Par les graces, dit-on, ſi vos jours ſont remplis;
Par les muſes du moins, commencez vos journées:
Oui, fort-bien; mais eſt-il encor des matinées?
Comment ſe lever à Paris?

Des yeux fermés trop tard par le peſant Morphée,
Sont-ils ſi promptement ouverts?
De l'antre du ſommeil paſſe-t-on chez Orphée?
Et du néant de l'ame à l'eſſor des beaux vers;
N'importe cependant, malgré l'ombre profonde,
Qui couvre mes yeux obſcurcis,
Dès que je me réveille, à peine encor au monde,
Je m'arrange, je m'établis;
Dans le ſilence & le myſtère,
Au coin d'un foyer ſolitaire
Je me vois librement aſſis.

Le ciel s'ouvre! volons. Muſe, oublions la terre;
Je vais puiſer au ſein de l'immortalité,
Ces vers faits par l'amour, ces préſens du génie,
Et faits pour enchanter par leur douce harmonie,
Les dieux de l'univers, l'eſprit & la beauté.
Enflammé d'une ardeur nouvelle,
Déja je me crois dans les cieux;
Déja: mais! quel profane, à l'inſtant me rappelle,
Aux mépriſables ſoins de ces terreſtres lieux,
Quel inſecte mortel vient m'arracher la rime?
Ou pour tout dire enfin, ſur un ton moins ſublime,
Bientôt mon cabinet eſt rempli de fâcheux;

La brochure du jour, & mille autres pancartes,
Des vers, des lettres & des cartes,
Viennent en même-temps, de différens endroits;
Il faut y répondre à-la-fois;
Bientôt il faut ſortir, l'heure eſt évanouie;
Muſes, remportez vos crayons:
Dans l'hiſtoire d'un jour voilà toute la vie;
Car vainement nous nous fuyons,
Juſqu'en nos changemens, tout eſt monotonie;
Et toujours nous nous répétons.
Or, ſur cette image ſincère,
Prononcez, voyez ſi je puis
Devenir diligent ou reſter ſolitaire.
Comment donc rimer à Paris?

J'eſpère cependant, Monſieur, qu'avec la grace du dieu des Francs-Maçons, l'autre réponſe finira quelque jour. J'ai l'honneur, &c. &c. &c.

ÉPITRE

A MONSIEUR LE SELLIER,

QUI m'avoit envoyé une très-belle Ode, dans laquelle il compare la guerre à une violente tempête.

TANDIS que dans ſa noble audace,
Sellier de la lyre d'Horace
Juſqu'aux cieux élève les ſons,
Ici le vin; & la tendreſſe,
Aux pieds d'une aimable maîtreſſe,
M'inſpirent de folles chanſons.
Là! je ne reçois de leçons
Que des tranſports de la jeuneſſe;
Mes vers reſpirent la moleſſe,
Et je n'oſe élever mes tons,
Car, ma foi, j'ai trop de pareſſe,
Pour polir ces divins écrits,
Pleins de ſublime & de juſteſſe,
Qu'inſpire le dieu du Permeſſe
A ſes plus dignes favoris;
Et j'aime mieux, avec les ris,
Chanter, déraiſonner ſans ceſſe;
Cependant j'en connois le prix.

Quan

Quand tu peins l'horreur d'un naufrage,
Je vois, au milieu de l'orage,
Les feux, les rochers & la mort;
J'y vois l'image de la guerre,
Qui vient de ravager la terre,
Et je te ſuis dans ton tranſport! . . .
Mais, la paix mène ſur ſes traces,
Les jeux, les amours & les graces
Que Mars avoit effarouché;
Viens avec nous, ſur la fougère,
Chanter aux pieds de la bergère
A laquelle ils t'ont attaché:
Je t'attends autour d'une table,
Où déja le déſordre aimable
Mène, en riant, la volupté.
Couronné de mirthe & de lierre,
Ami, je te prépare un verre,
Et je vais boire à ta ſanté.

A M. NECKER,

Le lendemain de la publication de l'Arrêt qui abolit la ſervitude.

Reſtes infortunés de ce peuple ſauvage,
Conquis par les Romains, ſubjugué par les Francs,
Vous ne ſubirez plus un honteux eſclavage;
Parmi les citoyens, vous reprenez vos rangs.
Il n'a rien fait pour vous, ce ſouverain du Tibre,
L'homme, à l'homme, par lui fut rarement uni.
Eſclave malheureux, ſi tu redeviens libre,
C'eſt qu'aux bords du Léman, il naquit un Roſni.

A MADAME
LA DUCHESSE DE BR***.

AIR.

VIVRE près de vous,
Eſt un bonheur ſuprême;
Cauſer avec vous,
Eſt pour moi le plaiſir le plus doux.
Je ſais bien que l'amitié même,
Prend en vous un ton ſi ſéducteur,
Qu'on ne ſait comment on vous aime,
Et qu'on ſent le trouble de ſon cœur;
Qu'on doit avoir bien peur
De cet air enchanteur.

Mais vivre avec vous, *da Capo.*

Daignez embellir
La fin de ma carrière,
Laiſſez-moi cueillir
Les roſes qui parent le plaiſir.
Sans oſer prétendre à vous plaire,
Je ſaurai ſaiſir tous les momens
D'entendre votre voix légère,
De voir ces yeux ſi doux, ſi touchans,
Qui rendent à mes ſens
Le feu de leurs beaux ans.

Daignez embellir, &c. &c. &c. *de Capo.*

VERS

FAITS en dînant à côté du Duc DE LA VRILLIÈRE, *dont je ſuis ami, depuis ſoixante ans.*

QUOI, de frayeur, je vois trembler vos têtes,
Mes compagnons, de ſoixante-quinze ans,
Vous que j'ai vus, dans votre beau printemps,
Des Galaors ! quoi ! maintenant vous êtes
Aſſujettis, au régime, aux recettes,
Pour eſquiver la noire faux du temps.
Ne perdez plus les plaiſirs de notre âge,
Buvez, chantez, mes pauvres béquillards ;
A la beauté rendez encor hommage :
Le plus gaillard de nous autres vieillards,
Par l'Eternel fut nommé le plus ſage.

A MONSIEUR
LE COMTE DE FORCALQUIER,

Qu'un crachement de ſang, hélas!... devenu mortel, força de quitter l'armée avant la fin de la campagne de 1734, après avoir eu ſes cheveux coupés en entier à la racine de ſa queue par une bale de biſcayen, au ſiège de Philisbourg; la mémoire de ce dieu de la bonne compagnie, eſt encore trop récente pour que je joigne mes éloges & mes regrets à ceux de tous les gens qui l'ont connu.

Vous ne recevrez pas de nous
D'épître élégante & ſublime;
Mais quand l'amitié nous anime,
Son ton eſt toujours aſſez doux,
Et c'eſt ce qui fait que je rime
Les regrets que nous ſentons tous.
La douleur & l'inquiétude,
Au comte D.... aujourd'hui
Suſpendent même l'habitude
De ſe moquer des maux d'autrui.

Le L. V.... dans ſon mémoire,
Hier en ſoupirant écrivit;...
Le vingt de juillet il partit,
En recelant tout le grimoire

Des dieux qui font aimer & boire ;
Pour moi dont le triſte deſtin
Eſt de coucher dans une grange,
Où je ne vois, ſoir & matin,
A mes côtés que mon bon ange,
Qui ſouvent trouve fort étrange,
Et ſe plaint qu'un petit lutin
Oſe réveiller de ſa main
Un dieu bien alerte à notre âge ;
Je vous écris maint radotage ;
Mais par Momus, vous le lirez,
Et qui mieux eſt y répondrez.
Vous, qui reçutes en partage
De Chapelle le badinage ;
Mais qui, par malheur, n'en avez
La ſanté comme le langage.
Or, ſur-tout ſouvenez-vous bien ?
De dire, chaque matinée,
L'oraiſon de ſaint Julien
Et ſûrement la deſtinée
Vous conduira dans ce château,
Dont l'hôte charmant & facile,
De ce dieu qui porte un bandeau
Fut toujours un ſujet docile,
Et lit bien ſouvent l'évangile
A la lueur de ſon flambeau :
C'eſt là qu'il vous faut, bien & beau,
Garder le plus exact régime,
Vous lever tard, boire de l'eau !
Et ſur-tout, ſous votre rideau,
Bien renoncer au léger crime,
Dont s'accuſoit un jouvenceau.

RÉPONSE
DE M. DE FORCALQUIER.

LES meilleures plaiſanteries de cette réponſe, ſont malheureuſement perdues pour ceux qui ne peuvent connoître ceux dont il parloit.

De Strasbourg, logé chez Monſieur le Maréchal DUBOURG.

SOUS des lambris dorés qu'habitent la vieilleſſe,
Je paſſe de bien triſtes jours.
Privé de mes amis, & loin de ma maîtreſſe,
Un médecin pour tous ſecours ! . . .
Je ne vis point. . . Je me prépare à vivre. . .
Que les apprêts ſont ennuyeux ! . . .
Pour me diſſiper j'ouvre un livre ;
Mais Gervaſy. . . vient furieux. . .
L'Aloiſia ! . . . qu'elle imprudence !
Dit-il, vous voulez donc mourir. . .
Hélas ! non, . . . mais, avec décence,
Attendre le dernier ſoupir,
Il me l'arrache, il me gourmande . . . . .
Je retombe dans la noirceur. . .
Son éminence vous demande,
Me vient dire un maudit coureur ! . . .

C'eſt *ravaner* le politique . . .
Qui ſous ſon nom me fait venir!
Par ſa perfide rhétorique,
Le bavard à ſon aiſe attente à m'étourdir!
Je reviens, étouffant de colère & de haine,
Chez des hôtes dont la candeur,
La ſimplicité, la douceur,
Me promet un peu moins de peine;
Mais hélas! l'ennui morfondant,
Qui ſuit toujours politeſſe qui gêne,
Me fait, jurant, peſtant, grondant,
Gémir du changement de ſcène.
Enfin, je trouve un lit mais privé de ſommeil;
Je me tourne, m'échauffe & ne ferme pas l'œil.
C'eſt-là que, me formant à mon gré des chimères,
Par des ſongès trompeurs, j'adoucis mes misères;
Ce qui manque ſi fort à mon ambition,
Au double m'eſt rendu grace à la fiction.
Je commande à la cour & je règne à Cythère,
Le bruit de mes hauts faits remplit toute la terre;
Le jour n'efface point les exploits de la nuit:
Villars dans la bataille, & Soyecourt au lit.
Je crois voir mon D. . . . ami tendre & fidèle,
Senſible, & connoiſſant le bonheur des amans!
Entre Clarice & moi partageant ſes momens;
Ayant pour tous les deux une flamme immortelle,
De G. . . . ſans humeur je me fais le portrait,
Tel que l'on peint l'amour, il ſe voit trait pour trait.
Le V. . . . humble, doux, revient à ma penſée,
Diſputant à ſouper d'un ton plus modéré,
L. V. . . . tel qu'il eſt, enchante mon idée,
Si les dieux le changeoient, l'ancien ſeroit pleuré;

Mais d'un ſon plus brillant, mon oreille eſt frappée.
Quoi! Vénus ſur mon lit deſcend de l'empirée;
Mais le dieu des jardins me prouve que j'ai tort.
Eſt-ce donc Agathon, Ganimède ou Durfort? . . .
Pardonne cher Treſſan, j'ai pu te méconnoître;
De l'amour du ſommeil, le pouvoir eſt bien traître;
Que deviennent, hélas! tant de ſonges divers,
En m'éveillant il en reſte ces vers.

RÉPONSE

A M. DE FORCALQUIER,

QUI m'avoit écrit des vers pleins de ſentimens.

QUOI! tour à tour vous vous laiſſez charmer,
Par deux beaux yeux, par un ami ſincère!
Eſt-il bien vrai que vous ſavez aimer,
Vous que les dieux ont fait naître pour plaire?
Ah! conſervez ces ſentimens heureux!
Et laiſſez les eſprits vulgaires
Se déchirer entr'eux?
Les cœurs nés vraiment vertueux
Ne ſont que pour eux ſeuls ſévères;
Jamais altiers, ni jamais abattus
L'eſprit ne ſert qu'à parer leurs vertus.
Ils mépriſent la noire envie,
Ils déteſtent la perfidie;

Ne mêlant au plus dans leurs jeux
Que la bonne plaiſanterie,
Qui n'a jamais rien de fâcheux.

Heureux celui qui n'a des yeux
Que pour une ſeule bergère!
Qui connoît le prix du myſtère,
Qui croit qu'un infidèle eſt un monſtre odieux!
Qui ſait, avec délicateſſe,
De ſon ami, de ſa maîtreſſe
Prévenir les moindres deſirs;
Qui ſans eux n'a point de plaiſirs.

Vous qui du ciel reçutes en partage,
L'eſprit brillant, le pur honneur,
Ayez toujours cette aimable douceur,
Et cette vérité, compagne du bel âge,
Que la beauté qui vous engage,
Que deux amis au plus faſſent votre bonheur!

Je ſais que vous aimez! qu'une chaîne durable;
Vous tienne étroitement unis!
Ah! que ne ſuis-je aſſez aimable,
Pour mériter d'être un de vos amis!

CHANSON

FAITE à Chaville, dans un ſouper, où l'une des Dames s'amuſoit à vouloir griſer M. le Duc DE BRANCAS & moi.

TREMBLEZ aux accens de ma lyre ;
Profanes, fuyez mon couroux :
Bacchus, l'Amour, avec Thémire,
Sont ici dans un rendez-vous ;
Tous trois animant cette fête,
Partagent l'honneur du feſtin,
On voit Thémire orner leur tête
De fleurs qu'ils arroſent de vin.

L'amour, ſur vos lèvres de roſes,
Pour toujours ſemble s'arrêter ;
On ne les voit jamais écloſes
Que pour boire, ou nous enchanter.
Anacréon qui de Bathyle
Célébra les attraits ſi doux,
Le quitteroit dans cet aſyle,
Et l'oublieroit à vos genoux.

Amis, lorſque ſa main s'empreſſe
A verſer ce vin précieux,
Je vois en elle la déeſſe
Qui ſert à la table des dieux ;

Mais quelquefois, ſur la fougère,
Si je trouve un inſtant heureux,
Je ne verrai qu'une bergère,
Et n'écouterai que mes feux.

LA NYMPHE DE LA RIVIERE D'OISE.

A Madame la Ducheſſe DE BRANCAS, *qui étoit alors à Manicamp.*

NYMPHES, ſortez des eaux, bergers accourez tous;
Céphiſe habite enfin vos prés & mes rivages;
Approchez ſans trembler; venez rendre jaloux
Des bergers plus polis, mais auſſi plus volages.
D'un air tendre & naïf offrez-lui vos hommages;
Le langage du cœur eſt toujours aſſez doux.
Un ſublime, un brillant génie
Sait élever Céphiſe aux grandes vérités;
Sur tout il répand ſes clartés,
Et voyant tout avec philoſophie,
Elle peut la trouver juſques dans vos vergers,
Où le ſublime des bergers
Eſt de s'aimer à la folie.
Oui, bergers, vous pouvez trouver grace à ſes yeux;
Si chez vous l'heureuſe nature
Lui paroît encore auſſi pure
Qu'en ſortant de la main des Dieux;
Qu'une danſe vive & légère
Exprime de vos cœurs la douce liberté:

Attachés ſur les pas de la même bergère,
Evitez juſqu'à l'air de la légéreté.
Du Dieu que vous ſervez avec tant d'innocence,
Chantez les traits, chantez les feux;
Que dans vos plaiſirs & vos jeux
L'eſpoir, la douce confiance,
Les ſoins toujours égaux, lui donnent dans ces lieux
Le ton d'un amour ſérieux
Avec les graces de l'enfance.
Puiſſe Céphiſe enfin, à la ville, à la cour,
Regretter quelquefois la paix de vos ombrages!
Et lorſque le printems, par de naiſſans feuillages,
Revient embellir ce ſéjour,
Par vos vœux & par votre amour,
Rappellez-la ſur mes rivages.

A la même.

De ſaint Julien, par maudite pareſſe,
Las, j'ai manqué de dire l'oraiſon.
Ne puis aller dans l'aimable maiſon
Où de l'eſprit, de la délicateſſe;
Des bons propos, la charmante maîtreſſe
Donne ſans art une aimable leçon.

Que je regrette tes ombrages,
Manicamp, fortuné ſéjour!
C'eſt dans tes près, ſur tes rivages
Embellis des mains de l'amour,
Que je pouvois paſſer le jour
A l'entendre, à lui rendre hommage.

Hélas! quand reviendront ces temps!
Déja, par leur vive tendreſſe,
Les oiſeaux annoncent ſans ceſſe
Le retour riant du printems;
L'Oiſe, qui couvroit la prairie,
Se retire entre ſes roſeaux;
Un air plus doux, les chalumeaux
Sur l'herbe naiſſante & fleurie,
Rappellent bergers & troupeaux.

Reviens, amour, dans ton empire,
Mais reviens couronné de fleurs,
Tu m'y verras avec Thémire,
Et tu reconnoîtras nos cœurs:
Ils ont cette même innocence,
Ces tranſports & ces ſoins jaloux;
Ils ont, tout ce qu'à ta naiſſance
Tu leur inſpiras de plus doux;
Mais tu verras avec ſurpriſe,
Que bien que des plus tendres feux
Leur ame à jamais ſoit épriſe,
Quand ils ſont auprès de Céphiſe,
Ils ſemblent s'oublier tous deux.

A MADAME
LA D. D. V. . .

TROP long-temps, ô muſe indiſcrète,
M'inſpirant de folles chanſons,
Tu fis raiſonner ma muſette
D'amour ou de malins flons flons.
Abandonne la bergerie,
Ne te permets plus, dans tes jeux,
Que la bonne plaiſanterie,
Qui n'a jamais rien de fâcheux.
Jette au loin tes folles marotes,
Ne chante plus que les goulotes,
Le parc au cerf de Trianon,
Les mules griſes, les capotes,
Marie & la rue Chapon.

Lorſque l'on quite avec courage
Le cavagnole & les grandeurs,
Va, cours au quatrième étage,
Lieu charmant, où s'ouvrent les cœurs.
En entrant, baiſe la houlette
Qui te va ſûrement frapper;
Lis, dans les beaux yeux de Papette,
De quel ſoin tu dois t'occuper.
Lorſque la migraine cruelle
Ferme ſes yeux, éteint ſa voix,

Un inſtant, éloigne toi d'elle ;
Dis : nous perdons trop à-la-fois.

Si Marianne & ſa poupée
Sortent, en ce triſte moment,
Profite bien de ta ſoirée,
Invente quelqu'amuſement.
A genoux, & d'un air timide,
Paſſe un écheveau dans tes bras ;
Suis la belle main qui devide,
Sur-tout qu'elle n'accroche pas.

Prends garde, en ce charmant ouvrage,
Si tu prenois un air diſtrait ;
On ſe connoît en radotage,
On devineroit ton ſecret.
Songe au mortel que l'imprudence
A fait précipiter des cieux ;
Qu'on n'explique point ton ſilence ;
Ne file (1) qu'en baiſſant les yeux.

(1) On prétendoit que je filois comme les chats quand j'étois content.

GRONDERIE ASSEZ BIEN MÉRITÉE.

Sur l'air : *Mon petit cœur.*

Ce petit train m'interdit,
Diſoit Villars en colère.
Si je crois ce qu'on m'a dit,
Vous ne vous corrigez guère.
Eſt-il donc vrai que là-bas; . . .
Eh! je le vois bien ſur les goutières,
Vous courez comme mes chats,
Hélas! vous ne changez pas.

Jadis berger, aujourd'hui
Vieux routinier de cythère,
La D. . . . dit que, ſans lui,
D'une nymphe bocagère
Vous euſſiez ſuivi les pas.
Eh! je le vois bien ſur les goutières, &c.

RÉPONSE.

Si le malin tous les jours
A quelque niche à me faire;
S'il réuſſit dans ſes tours,
S'il rend ma tête légère,
C'eſt que loin de vous; hélas!
Eh! je le vois vous ne m'aimiez guère,
Pour moi vous ne priez pas;
Hélas! vous ne m'aimez pas.

A MONSIEUR
L'ABBÉ DE SAINT-CYR,

QUI m'avoit envoyé une Epigramme bien douce & bien plaiſante, que Madame de V. . . avoit faite ſur moi.

NON, ce n'eſt point un badinage,
Dans V. . . . tout eſt vérité,
Et je ſens que j'ai mérité,
Par un ridicule aſſemblage,
Le portrait vif & peu flatté,
Que d'une muſe peu volage
A fait ſa ſainte cruauté.

J'ai d'abord connu ſon pinceau,
Son coloris toujours nouveau
Immortaliſa la Feuillade;
Il n'eſt pas devenu plus fade,
Dans le pendant de ſon tableau.

Loin de ſe livrer au murmure,
Le *petit train* tendre & ſoumis
S'étoit, . . . mais, s'il m'étoit permis;
Si j'oſois venger mon injure,
Je lui dirois, ah! j'en frémis. . . .
Non: il n'eſt lieu dans la nature,
Aſſez ſombre, aſſez écarté,
Où mon cœur timide, agité,

A ſes leçons un peu rebelle,
Oſe ſe plaindre en liberté;
Que mon attachement fidèle,
N'aye pu réveiller en elle
Qu'un reſte de méchanceté.
Je l'adorois, dès ſon enfance;
Je l'adorois, quand les amours
Avoient encor quelque eſpérance
D'embellir à jamais ſes jours.

Touché de ſes leçons divines,
Aujourd'hui je répands des pleurs;
Pour la ſuivre dans les épines,
J'ai quitté des chemins de fleurs.

Le ſort, le ſeul bien que j'envie,
C'eſt d'être attaché ſur ſes pas:
Non, rien ne m'attache à la vie,
Si je perds ſon eſtime, . . . hélas! . . .

Calmez (1) le trouble de mon ame,
O ſainte qu'implore mon cœur,
Sainte dont l'eſprit enchanteur,
Et les yeux répandent la flamme;
Mais qui peut-être par malheur,
Aurez ri de mon épigramme.
Ah! quand pourrai-je dans ces lieux,
Embellis par votre préſence,
Chanter l'amour, la pénitence,
D'un ton touchant & ſérieux,
Et mériter quelqu'indulgence,
Pour un petit reſte d'enfance,

(1) Oraiſon à la première ſainte de mes litanies.

Qui ſouvent vous amuſe mieux
Que tous les taluchons de France,
Et le ſublime & l'éloquence
Dont brille Joumard à nos yeux.

LE TAMBOURIN (1).

Nous combattons pour la gloire,
Et remportons la victoire;
A tes pieds vois Petit-Train,
Enchaîné par notre main,
Il retardoit en vain
De ſe ſoumettre à ton empire,
Il n'oſe plus rien dire;
A demain, à demain.

Nous combattons pour la gloire,
Et remportons la victoire;
A tes pieds vois Petit-Train,
Enchaîné par notre main.

Pour te devenir fidèle,
Montcrif un peu plus rebelle,
Dans peu ſe rendra;
Il te célèbre déja.

Nous combattons pour la gloire,
Et remportons la victoire;
A tes pieds vois Petit-Train,
Enchaîné par notre main.

(1) Ce Tambourin eſt la ſuite d'un Noël, ſur l'air de la muſette de Marcel, imprimé dans les premières feuilles de ce volume.

PREMIER RONDEAU,

*A M***.*

Je vis pour toi, telle eſt ma deſtinée:
Tu me verrois, s'il étoit à mon choix,
La préférer au ſort des plus grands rois.
Tu ſais la rendre égale & Fortunée,
Par la douceur de tes aimables loix.
Dieux! quels tranſports! quand au fond de ce bois
En ſoupirant, & ſans force entraînée,
Tu me diſois, pour la première fois,
Je vis pour toi.

Pour ſe vanger de ſon frère Hymenée,
Amour alors me remit tous ſes droits:
Entre tes bras, pour mille & mille exploits,
Servant toujours ſa colère obſtinée,
Bien que mes yeux ſe ferment quelquefois,
Je vis pour toi.

SECOND RONDEAU,

POUR la même qui m'avoit demandé trois Rondeaux & une Balade.

JE jurerois par l'amour & ſa mère,
Bien plus encor. . . . par toi, qui m'es ſi chère,
Oncques ne fit ſerment ſi redouté,
Des vrais amans le plus vanté,
Le plus ſoumis à ſa jeune bergère,
De t'adorer, de te voir, de te plaire;
Depuis dix ans, c'eſt mon unique affaire.
Amant heureux, de ta fidélité
Je jurerois.

Ah! ſi l'amour, ſur ſon aile légère,
Me tranſportoit au ſéjour enchanté,
Où cet enfant, conduit par le myſtère,
Fait dans nos bras naître la volupté;
Dans ces tranſports qu'on ne ſent qu'à Cythère
Je jurerois.

TROISIEME RONDEAU,

A LA MÊME.

Je veux mourir dans ton aimable chaîne :
Sans art, ta main la ſerre tous les jours ;
Ton cœur me charme & ton eſprit m'entraîne ;
Vif, élevé, tout eſt de ſon domaine,
Comme une abeille il s'enrichit toujours.
De toi j'appris à méditer ſans peine
Sur les fureurs de la parque inhumaine ;
Si de ta vie elle abrège le cours,
Je veux mourir.

Captif, hélas ! ſur les bords de la Seine,
Par mes regrets, j'attendris les amours :
Là, quelquefois je dois à leurs ſecours ;
Un ſonge heureux. . . . je crois tenir Climène,
Baiſant ſes yeux, reſpirant ſon haleine.
Je veux mourir.

PAR STANISLAS, ROI.

PREMIÈRE LETTRE.

Si la part que je prends à votre état étoit égale au penchant que j'ai de le ſoulager, vous n'auriez rien à deſirer. J'ai fait tout ce que j'ai pu en votre faveur pendant mon ſéjour à Verſailles, & je ſuis perſuadé que les lettres que vous me demandez ne feroient qu'indiſpoſer davantage les miniſtres; la ſeule choſe qui me peut faire eſpérer le ſuccès, c'eſt la lettre que j'écris aujourd'hui à la reine, dans le ſens qu'elle pourra la leur donner à lire, & appuyer en même temps la demande de ſon crédit. Je vous aſſure que je tenterois pour vous faire plaiſir l'impoſſible, ſi je ne ſavois par avance qu'il eſt inutile, à moins que le parti que je prends ne réuſſiſſe; ce que je ſouhaite par l'amitié véritable avec laquelle je ſuis votre très-affectionné, *ſigné* STANISLAS, Roi.

Le 21 d'octobre 1750, à Lunéville.

IIe. LETTRE.

VOTRE lettre, mon cher Treſſan, eſt un diſcours académique qui m'enchante par votre éloquence ordinaire, & qui me touche par vos ſentimens, que je dois à votre prévention favorable pour moi. J'en ſens trop le prix pour ne pas faire mon poſſible à la mériter, ou du moins à ne vous pas détromper de l'erreur qui m'eſt ſi avantageuſe. Je ſuis charmé des ſoins que vous prenez de faire valoir votre direction : il vous ſera aiſé de réuſſir & de répondre à l'attente du public. Vous me ferez grand plaiſir de dire à M. le préſident Hénaut, combien je ſuis ſenſible à ce qu'il vous dit dans ſa lettre, & l'aſſurer de toute mon eſtime & amitié; ne manquez pas non plus, je vous prie, de remercier M. Montcrif du beau préſent qu'il me fait de ſes ouvrages. C'eſt à votre attachement pour moi que je dois ces faveurs que je reçois de vos amis. J'eſpère qu'après la première ſéance de Nancy, j'aurai le plaiſir de vous voir & de vous dire que je ſuis de tout mon cœur. Votre très-affectionné, *ſigné* STANISLAS, Roi.

Le 9 de février 1752.

IIIe. LETTRE.

RIEN ne s'accorde mieux, mon cher comte, au charmant ſtyle de vos lettres, que l'agréable matière qui vous a fourni l'occaſion de m'écrire; depuis que vous êtes à Verſailles, je ſuis pénétré de joie de leur contenu & de reconnoiſſance de votre exacte attention. Vous ne vous contentez pas de mettre du baume dans mon ſang, par les bonnes nouvelles de la ſanté du cher Dauphin. Vous y joignez toutes les douceurs capables de me donner de la vanité ſi j'étois perſuadé de les mériter; cela n'empêche pas d'avouer que votre ſuffrage me rend bien glorieux: quant à ce que vous me demandez ſur mon voyage, je ſuis toujours dans la même perplexité; ainſi je vous conſeille, ayant fait vos affaires, de revenir. J'attends avec plaiſir votre retour pour vous embraſſer, & vous dire que je ſuis de tout mon cœur. Votre très-affectionné, *ſigné* STANISLAS, Roi.

Le 17 d'août 1752.

IVe. LETTRE.

VOTRE lettre, mon cher comte, eſt un diſcours académique, & votre ſtyle ne devient que plus brillant quand vous l'employez ſur un ſujet qui ne fournit pas de ſoi-même les reſſources d'un éloge. Il n'y a qu'une pareille éloquence à la vôtre qui puiſſe faire valoir ce qui n'eſt d'aucun prix; tout flatté que je le ſuis par l'eſtime que j'ai de vos ſentimens, j'aurois cependant beaucoup de peine à me perſuader de tout ce dont vous êtes prévenu en ma faveur. Je vous ſuis bien obligé des nouvelles que vous me donnez de notre ſaint évêque. Je ſouhaite d'en apprendre de plus ſatisfaiſantes. Comme, je me crois, depuis que j'ai aſſiſté à votre audience publique, aſſocié à votre illuſtre académie, je m'arroge le droit de donner mon ſuffrage pour le nouveau directeur. J'eſpère que vos confrères s'y conformeront en faveur de M. le Prince, que je vous prie de leur propoſer de ma part. Je donne le même ordre au chevalier Solignac, je vous prie de ne pas oublier M. Sauliſe; vous me feriez bien plaiſir, ſi, après votre ſéance vous veniez, ſi ce n'étoit que pour un jour à Lunéville & l'ameniez avec vous. Je ſuis de tout mon cœur votre affectionné, *ſigné* STANISLAS, Roi.

Le 15 de Janvier 1753.

Ve. LETTRE.

J'AI reçu, mon cher comte, avec grand plaiſir votre lettre qui pourroit tenir lieu d'un beau diſcours académique, où le cœur eſt auſſi éloquent que l'eſprit. J'ai lu avec bien de la ſatisfaction & de l'admiration la belle pièce que vous m'envoyez, qui doit faire le plus bel ornement du recueil qui va paroître. Je l'envoie à Solignac qui eſt à Nancy. Si tous les ouvrages de littérature étoient comme celui-là, on ne balanceroit pas entre la crédulité & le doute pour ſe déterminer à juger de ſa perfection. J'eſpère que vous n'oubliez pas ce que vous devez dire à l'érection de la ſtatue. Je compte beaucoup ſur l'honneur que vous ferez à la fête que je prépare. Je vous embraſſe de tout mon cœur. *Signé* STANISLAS, Roi.

Mes complimens à Madame de Treſſan.

Ce 15 Mai 1754.

VIe. LETTRE.

VOUS êtes toujours le très-bien venu quand vous venez, & maudit quand vous ne venez pas. J'attendrai donc avec impatience votre arrivée pour lever la malédiction & bénir le jour par votre préſence. Au reſte, je vous ſouhaite, en vérité, pour cette année plus de bonheur que vous ne ſauriez deſirer. Il eſt dû à votre mérite & à la part que j'y prends. Je ſuis de tout mon cœur votre très-affectionné.

Signé STANISLAS, Roi.

Le 1er. Janvier 1757.

VIIe. LETTRE.

JE prends toute la part poſſible, mon cher comte, à la douleur que vous cauſe la maladie de votre ſecond fils, j'ai le plus vif deſir de vous voir conſolé; je voudrois qu'il fût un remède efficace pour ſon rétabliſſement. Au reſte, tout ce que vous dites ſur les affaires du tems eſt très-judicieux & véritable. C'eſt dommage que votre façon de penſer ſe réduiſe en fumée; car je viens de brûler la lettre. Quant au maréchal de Belle-Iſle, je me réſerve de mettre en uſage ce que vous ſouhaitez, quand on verra plus clair ſur ce qui le regarde. Je vous embraſſe de tout mon cœur, *ſigné* STANISLAS, Roi.

Le 9 de Février 1757.

VIIIe. LETTRE.

JE ne fais réponſe à la lettre que vous m'avez écrite, que pour vous qu'il ne faut pas ſans vous prévaloir de l'exemple que vous citez de la charge de maréchal-de-logis, dont je n'ai abſolument pas beſoin. Mais comme j'ai beaucoup d'amitié pour vous que j'ai beſoin de votre attachement; & que je ne ſuis pas fort riche pour mettre un prix à une douceur ſi ineſtimable, ce que je vous ai aſſigné a été à proportion de mes facultés, à quoi j'ajoute encore mille francs, du premier jour de l'année, en n'exigeant de vous autre choſe que de me voir autant que ma ſociété vous ſera agréable. Je vous embraſſe de tout mon cœur. *Signé* STANISLAS, Roi.

Le 9 d'Octobre 1758.

IXe. LETTRE.

JE ne ſaurois aſſez vous exprimer à quel point je reſſens la ſatisfaction que vous donne la nouvelle que vous m'apprenez, tout ce qui vous intéreſſe me touche infiniment. J'eſpère que votre ſanté vous permettra de venir partager votre joie avec moi. Je vous attends avec impatience, & ſuis de tout mon cœur, votre très-affectionné, *ſigné* STANISLAS, Roi.

20 Novembre 1758.

X^e. ET DERNIERE LETTRE.

J'AI lu, mon cher marquis, avec l'admiration qui eſt due à tous vos ouvrages, le diſcours préliminaire qui donne un grand avant-goût de ce qu'il annonce; mais prenez garde que les plus beaux tableaux mal encadrés, autant que les grandes beautés mal ajuſtées perdent de leur mérite; qu'il ne vous arrive pas de même par le mauvais ſujet que vous choiſiſſez dans votre épître dédicatoire pour illuſtrer votre ouvrage. Au reſte, nous ſommes impatiens d'apprendre la délivrance de Madame de Treſſan; ſi votre opération avoit été une expérience électrique, l'accouchement auroit été plus prompt. Je vous embraſſe de tout mon cœur. STANISLAS, Roi.

AU FEU ROI STANISLAS,

La première fois qu'il me fit l'honneur de venir dîner chez moi à Toul, ville de la résidence de mon commandement du Toulois, & la Lorraine Françoise.

Le dieu qui lance le tonnerre,
Vint voir Philemon & Baucis;
Un repas frugal fut lui plaire,
Il reçut leurs vœux réunis.

Aimez notre petit ménage,
Vous qui l'honorez en ce jour,
Vous y recevez un hommage,
Bien tendre & bien rare à la cour.

Tout ici retrace l'image
De la simplicité des champs,
Le cœur de celle qui m'engage,
En conserve les sentimens.

Votre bonté, votre présence,
La touchent plus que mon retour;
Pour vous notre reconnoissance,
Est plus vive que notre amour.

EXPLICATION

DE l'Inſcription ſuivante, que j'avois placée entre deux portes de glaces dans mon ſallon de Paris.

ON voyoit ſur ce trumeau le portrait du feu roi Stanſlas, dont j'ai été pendant dix-huit ans grand maréchal, & étois en même temps commandant dans la Lorraine françoiſe. Le portrait de Louis XV à la cour ; duquel dès l'âge de 13 ans, j'ai eu l'honneur d'être élevé, & qui à 16 ans m'a fait colonel en 1722. Sur la table de marbre étoit placé le buſte de Voltaire, qui ſe prit d'amitié pour moi dès l'année 1718, & qui dirigeoit mes études. On voyoit auſſi ſur la même table un grouppe de porcelaine blanche de Sève, ſur laquelle préſidoit l'amour.

INSCRIPTION ſur le Trumeau.

CES maîtres adorés, ont embelli mes jours ;
Aux trois que j'ai perdus, j'ai donné bien des larmes ;
L'autre ſur mon hiver, répand encor des charmes.
J'aime, j'écris, je penſe, & c'eſt jouir toujours.

UN autre jour le roi de Pologne me faiſant l'honneur de dîner chez moi avec ſa cour, je mis quatre bouquets ſur ſon couvert ; d'un étoit d'immortelles ; le ſecond étoit d'épis de bled ; le troiſième de rameaux de lauriers ; & le quatrième de lys : chaque bouquet portoit un des quatre vers ſuivans.

Vos écrits ſont gravés au temple de Mémoire ;
Vous répandez ces dons ſur vos peuples heureux,
Vous les avez cueillis dans les champs de la gloire,
Ces lys naiſſent de vous pour vos derniers neveux,

UN jour qu'on jouoit la comédie en préſence du roi de Pologne, & qu'on chantoit des couplets ; je lui fis celui-ci.

QUAND la Pologne en danger
De tomber dans l'eſclavage,
Recevant un étranger
Dans ſon roi perdit un ſage ;
Ce qui fit tout ſon malheur,
Lorrains, fit votre avantage ;
Ce qui fit tout ſon malheur,
Lorrains, fit votre bonheur.

RÉPONSE

A M. LE MARQUIS DE XIMÉNÈS,

QUI m'avoit adreſſé des vers trop flatteurs & très-agréables dans le Mercure.

JE n'eus oſé prétendre à la palme des arts,
Mais j'appris avec vous à jouir de leurs charmes;
Bien ſouvent en ſecret, j'ai baigné de mes larmes,
Les lauriers que l'honneur doit mériter de Mars.
Lorſque la céleſte Uranie
Fit quelqu'effort pour m'élèver
Juſqu'à la ſphère du génie,
Elle rougit de me trouver
Entre les bras de la folie.
Heureux d'y retomber encor;
J'admire d'Amadis les vertus, la conſtance,
Mais la fontaine de Jouvence,
Peut-être ne feroit de moi qu'un Galaor.

Plaiſir, dieu des beaux ans, je ne t'ai plus pour maître;
Mais le ſoir d'un long jour eſt quelquefois bien doux:
J'oublierai qu'il va diſparoître,
En me couronnant avec vous
Des roſes que vous faites naître.

A celle ou celui qui m'a honoré d'une Epître charmante dans le journal de Paris, au mois de juillet 1779, temps où le roman d'Urſino le Navarin, parut.

COMBLEZ mes vœux, en vous faiſant connoître;
Ces vers, ce ton, ce langage enchanteur
Ne ſeroient-ils qu'un appas ſéducteur?
Eſprit, ... beauté, ... l'une ou l'autre eſt mon maître;
A tous les deux, j'aime à livrer mon cœur.

A MADAME
LA COMTESSE D'H***.

LE matin du jour que ſes enfans avoient choiſi pour célébrer ſa fête, qu'ils avoient avancée de quelques jours : on peut trouver la deſcription de cette fête charmante dans l'Amadis de Gaule rajeuni.

DE Sophie avançons la fête,
Heureux enfans, appellez-nous :
Laiſſez-nous cueillir avec vous
Des fleurs, pour couronner ſa tête.

Ses graces, ſa ſimplicité
De celles des champs eſt l'image ;
A ſon génie on rend hommage,
Et nous adorons ſa bonté.

Une douce philoſophie
Rend heureux, rend égaux ſes jours ;
La voir & l'écouter toujours,
C'eſt le vœu qu'inſpire Sophie.

A vingt ans, on dit j'apprendrai,
En ſuivant ſes pas, l'art de plaire,
Et rien ne pourra me diſtraire
Des leçons que je recevrai.

Eſt-on bien vieux ? on ne regrette
Que les jours paſſés ſans la voir ;
Radote-t-on ? ſans le ſavoir,
On eſt traité comme Suzette (1).

J'en aurai la fidélité
Pour cette divine Sophie,
Qui porte, en l'hiver de ma vie,
Fleurs de printems, chaleur d'été.

Je pourrai ſouvent auprès d'elle
Chanter Galaor, ſes amours ;
Je ſaurai le peindre toujours
Bien vif, bien galant, plus fidèle.

(1) Vieille chienne de Madame D. H.

Du divin chantre des ſaiſons,
Si je n'oſe toucher la lyre,
Du moins, des pipaux de Tytire
Je tirerai quelques chanſons.

A LA MÊME.

En lui envoyant la moitié du premier cantaluop de mes couches.

AIMABLE déité de ce riant vallon,
Pardonnez au pauvre bonhomme
L'impertinence d'un tel don.
Recevez de ſa main la moitié d'un melon;
Il eût reçu de vous la moitié de la pomme.

BOUQUET POUR MADAME DE ***.

MUSES, célébrez cette fête,
Pour la jeune Cloé préparez vos concerts,
Et joignez aux lauriers que votre main apprête,
L'éclat des myrthes toujours verds:
Tendres amours, quittez Cythère,
Accourez rendre hommage à des charmes ſi doux.
Vous trouverez une autre mère,
Peut-être auſſi deviendrez-vous jaloux,
Quand vous verrez près d'elle un nouveau frère
Plus diſcret, plus tendre que vous.

PORTRAIT DE LA MÊME.

ELLE joint à l'air éclatant
D'une nymphe du haut parage,
Cet air naïf, ſimple & touchant,
Qu'un berger adore au village.
Son eſprit eſt brillant & ſage,
Sa bouche ſourit finement;
Et ſes yeux parlent le langage
De ce petit frippon d'enfant,
Qui par eux aujourd'hui m'engage
A le ſuivre encor follement.

SUR UNE NAVETTE.

POUR ſéduire ; en ſon magaſin
Amour a plus d'une recette :
On dit qu'un jour l'enfant malin
Forgea la première navette
Dont toute jeune Bachelette
Se ſert avec un air badin,
Pendant qu'elle lorgne & caquette.
Or, pour moi je le croirois bien ;
Car lorſque la main de Liſette
De nœuds forme un étroit lien,
Mon cœur ſe trouble, s'inquiette,
Il croit toujours que c'eſt le ſien.

CHANSON

FAITE chez Madame la Ducheſſe DE BRANCAS, qui avoit alors Chaville.

Sur l'air : *Je n'ai pour toute maiſon.*

ESCLAVES des vains deſirs
Vifs habitans de la ville,
Si vous cherchez les plaiſirs,
Venez ils ſont à Chaville ;
On y voit la liberté,
L'abondance, la gaité,
L'amitié douce & tranquille ;
Même ſur la fin du jour,
Quelquefois on voit l'amour.

A MONSIEUR
LE PELLETIER DE MORFONTAINES,

ETANT chez lui au château de Morfontaines.

JARDINS délicieux boſquets, où la nature
Obéit ſans regrets à l'art qui l'embellit,
Vous m'offrez de Tempé les nymphes, la verdure;
Et cette ſource qui jaillit,
Et de roche en roche bondit,
Me ſemble du Lignon, l'onde amoureuſe & pure,
Qui dans ces prés fleuris vient pour s'ouvrir un lit.
Boſquets charmans! les Manſards, les Lenôtre
Ne vous ont jamais compaſſés;
Un goût exquis vous a tracés,
On quittera toujours ſes roſes pour les vôtres.
C'eſt dans ces lieux! ... oui, ... je le ſens...
C'eſt ici que la faulx du temps,
Malgré les glaces de mon âge,
S'émouſſeroit pour moi, reſpecteroit mes ſens;
Ma muſe formeroit encor quelques accens,
Et ſans humeur, ſans radotage,
J'approcherois de mes quatre vingts ans.
O Pelletier! je t'y rendrois hommage:
De ton eſprit les agrémens
Se répandent ſur ton ouvrage;
En riant tu ſais être un ſage,

Tu dédaignes de maints pédans
L'air guindé, le froid perſifflage,
Et dans Soiſſons, dans ton village
Un père, un bienfaiteur eſt avec ſes enfans,
J'amenerois Fany; ſon ruſtique langage,
Son maintien, ſes jeux innocens,
Un petit reſte d'air ſauvage
Embelliroient ſes dix-ſept ans;
Et plairoient à ces bonnes gens;
Si ſon modeſte badinage,
De mes beaux jours paſſés me rappelloient l'image;
Si même encor de mon printemps
Il me donnoit quelques momens.
J'en ferois un bien bon uſage.

A MADAME
LA MARQUISE DE B***

De ma chère électricité
O rivale trop redoutable!
Pourquoi ne ſuis-je plus tenté
De découvrir la vérité,
Ou tout au moins le vraiſemblable?
Quel pouvoir me tient enchanté?
Belle Eglé, vous faites renaître
La douce eſpérance en mon cœur,
Par la plus légère faveur,

Vous me donnez un nouvel être
Et me rappellez au bonheur.
Chère Eglé, je n'ai d'exiſtence
Que celle que je tiens de vous. . .
Dans le ſtix; par votre couroux. . .
Dans le néant; par votre abſence. . .
Et dans l'Olympe; à vos genoux,
C'eſt alors que, d'un vol rapide,
Je ſuis votre eſprit qui me guide,
Je m'élève au plus haut des airs.
Eclairé par vos feux j'embraſſe
Et l'immenſité de l'eſpace,
Et l'agent qui meut l'univers.
Sur les aîles de la penſée,
Quand vous déſertez ſagement,
Et démêlez ſi finement
La réalité d'une idée,
Des nuances d'un ſentiment,
Par vous ma raiſon éclairée,
Apprend à juger ſainement:
Si vous la voyez égarée,
L'eſprit, les graces, l'enjouement
La rappelle ſi doucement,
Que, de ce bonheur enivrée,
Et d'un trait de feu pénétrée,
Elle ſoumet ſon jugement.

Jamais Apollon ne m'inſpire;
Je crains ſes ſavantes leçons:
Eglé ſeule accorde ma lyre;
Je lui dois les plus tendres ſons.

Lorſque je vois ſa main charmante
Voltiger ſur un clavecin,

Et d'une ariette brillante
Rendre par ſa touche ſavante,
Les agrémens & le deſſein,
L'enchantement de l'harmonie,
Le feu qui brille dans ſes yeux,
Mieux que la céleſte Uranie,
Me donnent l'art & le génie
Que m'avoient refuſé les dieux.
L'amour eſt mon unique maître. . .
Eglé! . . . vous ſeule faites naître
Mon goût & mes foibles talens,
Chère Eglé! . . . ce que je puis être
Dépendra de vos ſentimens,
Ah! rendez mes progrès moins lents.
Que votre feu brillant m'éclaire,
Que le mien paſſe en votre cœur,
Et, par l'excès de mon bonheur,
Rendez-moi digne de vous plaire.

A M. DE MAYER (1),

En lui remettant un canif.

D'un nouveau de Thou, d'un Ovide,
Le dieu du Parnaſſe occupé,
Lui remet ce canif que ſa main a trempé
Dans la fontaine Agannipide.

(1) Auteur du Damoiſel ſans nom, & de pluſieurs ouvrages hiſtoriques, qui coopéroit alors avec moi à la bibliothèque des romans.

A MADAME
LA DUCHESSE DE BRANCAS,

En lui donnant deux figures chinoiſes.

MALGRÉ ma figure chinoiſe,
Je ne vous offre point des parfums étrangers :
Ce ſont de ſimples fleurs des rivages de Loire,
Et l'hommage de vos bergers.

BOUTS RIMÉS

Qu'elle m'avoit donnés à remplir.

Portrait de l'Homme heureux.

C'EST l'homme heureux, c'eſt Blaiſe, à la grande *avaloire*,
Qu'on ciſela dans ce relief de . . . . . *ſluc* ;
Rarement de Marc & de . . . . . *Luc*
Le drôle liſoit le . . . . . *grimoire.*
Point ne fut homme d' . . . . . *écritoire*,
Pauvre, mais plus heureux qu'un . . . . *duc*,
Quand il étoit plein d'un bon . . . . . *ſuc*,
Beſoin n'avoit de . . . . . *baſſinoire.*

Moins dupe qu'un Joſeph pétri de . . . . . *nénuphar*;
Il eût culbuté . . . . . *Putiphar*,
Plus roide qu'une . . . . . *hallebarde*,
On ne le vit jamais faire . . . . . *ſalamalec*
Qu'à ſon cabaretier, où la jeune . . . . . *guinbarde*
Il vécut ſans parens comme . . . , . . . *Melchiſedech*.

CHANSON

Sur l'air : *Quand vous entendrez le doux zéphir.*

DANS mon printems
Les bois & les champs
Retentiſſoient du nom de Thémire ;
Quand je chantois
Et te célébrois,
L'amour montoit ma lyre.
Je ſuis heureux,
Et plus amoureux ;
Je vais dès l'aurore,
Comme autrefois,
Chanter encore
Ce que j'adore :
Ecoute ma voix ;
Que ſes accens
Puiſſent dans tes ſens
Porter le feu qui brûle mon ame ;
Que les amours
Se plaiſent toujours
A ranimer ta flamme.

CHANSON.

CHANSON.

CHÈRE Hébé, vois la nature
Se parer déja de fleurs ;
Le ciel brille, l'air s'épure,
L'aurore verſe des pleurs
Sur cette rive fleurie
De lilas & de muguet :
Avec moi, dans la prairie,
Viens te cueillir un bouquet.

J'ai bien payé cette roſe
Mal-adroit & malheureux,
Mon ſang coule, ma main n'oſe
En parer tes beaux cheveux.
De ma vie, ah ! c'eſt l'image,
Les épines ſont pour moi :
Hébé, tout m'en dédommage
Quand les roſes ſont pour toi.

Mais j'apperçois un nuage
Qui paroît nous menacer,
Retournons vîte au village
Nos bergers vont y danſer :
Ta danſe vive & légère
Eſt l'image de ton cœur ;
Tu ne ſais encor que plaire
Sans redouter un vainqueur.

MADAME
LA DUCHESSE DE B***

DEMEURE dans un coin de la grande cour du vieux Louvre, & M. d'ALEMBERT demeure dans le même coin au-deſſus de ſon appartement; je leur envoyai cette eſpèce d'énigme.

JE ne deſire, en la machine ronde,
Que d'habiter, un petit coin du monde:
Ce petit coin ſuffit à mon bonheur.
Si vous aimez un eſprit enchanteur,
Si vous aimez la taille d'Atalante,
Roſes & lys, une bouche riante,
Air noble & doux, ton de voix ſéducteur;
Cherchez, trouvez ce petit coin du monde.
Ceux qui pour nous le bâtirent jadis,
Depuis long-temps, reſtent à Saint-Denis;
Nous les croyons dans une paix profonde.
Si vous aimez l'auguſte vérité:
Montez plus haut! vous trouverez un ſage,
Sur tous les arts il répand la clarté;
Tous les talens viennent lui rendre hommage;
Il eſt ſublime avec ſimplicité.
Si vous voulez la lumière féconde,
Si vous aimez l'eſprit & la beauté,
Cherchez, trouvez ce petit coin du monde.

A MADEMOISELLE DE LONG*** l'aînée, A FRANCONVILLE,

QUI me donnoit un bouquet de myrthe.

LISE, ne m'offrez plus les myrthes de Cythère ;
Vous redoublez trop mes regrets.
Je ne ſuis plus, hélas, dans l'âge heureux de plaire :
Vous les verriez trop tôt ſe changer en cyprès.
Mais, je puis près de vous oublier mon automne,
Aimable Liſe, embelliſſez mes jours.
Mon cœur de l'amitié préfère la couronne
A celle qu'au printems je reçus des amours,
Quand c'eſt votre main qui la donne.

A LA MÊME.

Le jour que nous prîmes un uniforme pour ſon château de Franconville.

De ces roſes que Cytherée
A vingt ans prodigue pour nous,
J'ai vu ma jeuneſſe parée;
Mais pour les regretter mon hiver eſt trop doux.
Des jours du vrai bonheur je vous dois la durée:
Vous embelliſſez leur ſoirée.
Le vieillard de Théos, deviendroit bien jaloux,
S'il me voyoit, à vos genoux,
Sous les couleurs de Cytherée.

A MADAME
LA COMTESSE D'H***,

UN jour fatal où tous les arbres en fleur de la vallée de Montmorenci, furent gelés.

Au coloris brillant de Flore
Un rouge noir a ſuccédé :
Dans nos vergers chacun déplore
La tendre fleur qui vient d'éclore
Notre malheur eſt décidé.

Pangloſs ! viens dans cette vallée ;
Où l'on entendoit ce matin
Chaque famille déſolée
Se plaindre de la deſtinée,
Et donner raiſon à Martin.

RÉPONSE
DE MADAME LA C. D.

Ce matin, encor dans nos champs,
Malgré les vents & la froidure,
Malgré le deuil de la nature,
Du roſſignol j'entendois les accens.
Ainſi votre muſe charmante
A ſa voix, ſuſpendant nos pleurs,
Nous fait jouir & nous enchante,
Même en nous peignant nos malheurs.

Il eſt vrai, madame la Comteſſe, que tout va mal, arbres & fleurs & autres choſes encore, & que Martin pouvoit avoir raiſon, mais

Du mal qui régnoit ſur la terre
Martin ne s'embarraſſoit guère;
Et le ſage doit l'imiter.
Le bonheur naît du caractère:
Le vôtre eſt de rire & de plaire,
Et rien ne pourra vous l'ôter.

A LA MÊME.

Que ne devez-vous pas aux dieux ;
O vous, qu'ils inſpirent ſans ceſſe !
Ils vous ont donné la ſageſſe
Telle qu'elle deſcend des cieux.
En vous cette ſageſſe aimable
Se couronne toujours de fleurs ;
Elle n'offre point à nos cœurs
Une chaîne qui les accable :
Elle mène à la vérité
Un cœur qui s'en eſt écarté.
Hélas ! que ne puis-je ſans ceſſe ;
Avec vous, avec les amours,
Paſſer ce que de la vieilleſſe
Je peux eſpérer de beaux jours !
Là, mon cœur, par votre ſecours ;
Ne ſentiroit point de foibleſſe,
Au triſte moment où je cours.

*Le lendemain Madame la Comteſſe D*** envoya ſavoir de mes nouvelles, & m'honora de ces vers charmans, mais trop flatteurs.*

D'UNE vive douleur atteinte
Je vis les graces, l'autre jour;
De maux dont tu ſens le retour
Au tendre amour porter leurs plaintes.

Hé quoi d'un vieillard inflexible
Faut-il toujours ſubir la loi?
Amour, n'eſt-il donc pas poſſible
De conſerver les dons que nous tenons de toi?
L'amour leur dit: n'ayez plus de colère.
De votre ami je lui peindrai les traits,
A ſon pouvoir je ſaurai le ſouſtraire:
Vieillir n'eſt que ceſſer de plaire
T*** ne vieillira jamais.

RÉPONSE

A MADAME LA MARQUISE DE D'H***.

Ni les roſes de la jeuneſſe,
Ni tous les myrthes de Cypris
N'ont eu pour moi le même prix
Que ces fleurs des bords du Permeſſe,
Dont votre main enchantereſſe
A couronné mes cheveux gris.

Oui, près de vous long-temps mon ame
Conſervera quelque chaleur.
O Sophie! eſprit enchanteur,
Ame céleſte, dont la flamme
Eclaire les jours de bonheur;
De ceux dont vous charmé le cœur;
Des miens, avec ces fleurs, vous reſſerrez la trame.

A MONSIEUR DE SAINT-LAMBERT,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

QUI m'avoit trouvé, cueillant des fraiſes, avec cet enfant.

ENTRE mes bras j'ai tenu l'innocence,
Le lys des prés, la roſe du printems,
C'eſt ma Fanchon, ... elle ſort de l'enfance;
Elle a deux mois, plus que ſes quatorze ans.
Ses yeux charmans, ſouvent plein de tendreſſe
N'avoient point l'air de voir mes cheveux blancs;
Mais, ſon air doux, ſa bouche enchantereſſe,
Ses jeunes mains dont la moindre careſſe
Sans le vouloir, font pétiller mes ſens,
Ne m'ont point fait oublier mes ſermens;
J'ai reſpecté ſa modeſte jeuneſſe.
Ah! ma Fanchon! que je crains tes quinze ans.

A MONSIEUR
DE SAINT-LAMBERT,

Un jour que j'étois à une de nos ſéances de l'Académie des Sciences, & qu'il aſſiſtoit à celle de l'Académie Françoiſe, dont je n'étois pas encore.

Calculer, lorgner une étoile,
Lever un petit coin du voile
Qui nous cache cet univers;
J'aime ce docte radotage
Amis, mais bien ſouvent j'enrage
De ne plus écouter tes vers.
La fière & céleſte Uranie
Vaut moins que le brillant génie
Qui t'éclaire & ſçait t'enflammer.
Je ſçais qu'il eſt beau d'être utile:
Chez nous, on pétrit bien l'argile;
Mais chez vous on ſçait l'animer.

AU MÊME.

UN ſamedi que je devois paſſer chez lui à Eaubone, où la goutte m'empêcha d'aller.

SUR mes ſens un cruel orage,
Répand le plus épais nuage,
Je le perds donc ce ſamedi,
L'un des plus beaux jours de ma vie :
Ma pauvre tête eſt engourdie,
Mais mon cœur n'eſt point réfroidi ;
J'adore toujours mon vrai ſage,
De Robinſon & de Lady
Il a les mœurs & le langage ;
Près de lui le bon Vendredy
Careſſé dans ſon hermitage,
N'eût point ſenti ſon eſclavage,
Mon ſage en eût fait ſon ami,
Comme il ſouffre mon radotage.

A LA MARQUISE DE MAUPEOU, ma fille,

En lui donnant l'Amadis de Gaule, ſur lequel j'avois écrit ces vers.

De l'Amadis je te dois bien l'hommage,
Toi, dont je fus l'unique précepteur;
Dieux! qu'il m'eſt doux de te voir à ton âge,
Etre ma gloire & faire mon bonheur.
Oui, mon enfant! ton eſprit enchanteur,
Ton goût exquis, veillèrent ſur l'ouvrage,
Tu le parois ſouvent de quelque fleur.
En te peignant dans ma briolanie,
On voit qu'aux mœurs de la chevalerie,
Qui des amours fut toujours l'âge d'or
Je prétendois ramener Galaor.
Gardes ce livre, & conſerve les traces,
De cette main qui te fit commencer
D'heureux eſſais avoués par les Graces;
Car tu ne dois qu'à toi l'art de penſer:
De cette faulx qui fait tout diſparoître,
Ma tête approche, & ne craint point les coups;
Dans mes enfans je me ſuis vu renaître,
Du long ſommeil ils me défendront tous.
Du vieux Neſtor, ſans avoir la ſageſſe,
J'eſpère bien atteindre les longs jours,
Mais il me faut les plus rians ſecours,

Je veux te voir & t'écouter ſans ceſſe,
Me promener ſur les bords du Permeſſe;
Chemin faiſant, rire avec les amours,
Me rappeller avec toi leurs bons tours;
Aux plus jolis, voler quelque careſſe,
Les amuſer, & t'amuſer toujours.

A MADAME
LA MARQUISE D'H***,

La première fois qu'elle me fit l'honneur de venir dîner chez moi.

Vous daignez honorer mon petit hermitage,
C'étoit depuis long-temps le plus doux de mes vœux;
Je ſuis venu chercher la retraite du ſage,
Vous m'y faites trouver celle de l'homme heureux.

ROMANCE EN VIRELAY.

Complainte d'Amadis ſur la Roche-Pauvre.

Roses d'amour embelliſſoient ma vie...
A les cueillir je ſemblois deſtiné;
Douce eſpérance, hélas! tu m'es ravie;
Il eſt changé, ce temps ſi fortuné.

Il eſt changé! dieux, quelle calomnie
A pu noircir le plus fidèle amant?
Aurois-je pu manquer à mon ſerment?
Roſes d'amour embelliſſoient ma vie.

Ton tendre cœur, tu me l'avois donné,
Ta foi, ta foi, tu me l'avois jurée;
Toutes ces fleurs que répand Cythérée,
A les cueillir je ſemblois deſtiné.

Mais ton courroux, ta noire jalouſie,
Briſant un cœur qui n'adoroit que toi,
Puiſque tu crois qu'il t'a manqué de foi.
Douce eſpérance, hélas! tu m'es ravie.

Sur cette roche, errant, abandonné,
Cherchant la mort, la deſirant ſans ceſſe;
Baigné de pleurs, je dis, j'eus ſa tendreſſe,
Il eſt changé, ce temps ſi fortuné.

Roſes d'amour embelliſſoient ma vie,
A les cueillir je ſemblois deſtiné;
Douce eſpérance, hélas! tu m'es ravie;
Il eſt changé, ce temps ſi fortuné.

Rappelle-toi les jeux de notre enfance;
Mon cœur ému pour la première fois,
Ne palpitoit qu'aux accens de ta voix,
Et ne craignoit que ton indifférence.

A peine, hélas! le connus-je ce cœur,
Que je ſentis qu'amour étoit ſon maître;
Je n'ai cherché ceux qui m'ont donné l'être
Que pour en faire hommage à mon vainqueur.

Oublirois-tu qu'en ton doux vaſſelage,
Ton ſeul deſir fut ma ſuprême loi?
D'un cœur nouveau refuſe-t-on l'hommage?
L'arc redoutable a couronné ma foi.

Ah! ſouviens-toi qu'en une douce ivreſſe,
Quand je liſois mon bonheur dans tes yeux,
A tes genoux, je répétois ſans ceſſe,
Qui l'aima bien, doit l'en aimer bien mieux.

Roſes d'amour embelliſſoient ma vie,
A les cueillir je ſemblois deſtiné;
Douce eſpérance, hélas! tu m'es ravie;
Il eſt paſſé, ce temps ſi fortuné.

Mourons... mourons, puiſqu'il ne peut renaître,
Dieux! qui m'arrête? ô tranſports ſuperflus!

Amour

Amour me dit . . . tu ne la verrois plus . . .
Souffre pour elle . . . obéis à ton maître.

J'ai déja dit que les vers marotiques ſont d'un genre ſuranné : le goût doit proſcrire un langage qui bleſſe la langue & la conſtruction ; ſi j'oſois même, je dirois que le fréquent uſage de cette eſpèce de poéſie n'annonce plus que l'impuiſſance de s'élever.

BALADE.

RENOUVELLONS le temps des Amadis ;
Aimons encor, comme on aimoit jadis,
Par bien aimer, & par douce eſpérance.
Lors on voyoit mainis paladins hardis,
Lods acquérir aux nobles behourdis,
Et conquêter la féloneuſe engeance
Des enchanteurs, des déloyaux amis.
A temps, Cloé, l'amour nous a commis
Pour recorder leurs amours, leur vaillance ;
Naître faiſons leur douce remembrance,
Renouvellons le temps des Amadis.

Preux chevaliers, pour fière préſéance,
En leurs amours, mettoient leur aſſurance ;

Si pour leur dame ils étoient refroidis,
Alors, iceux en joutes, en puiſſance,
Par mal talent étoient abâtardis.
Pour nous qui jà, n'eûmes dans nos devis
Fiers entrebats, ni folle défiance;
Mais chauds deſirs, & fleurs de jouiſſance,
Aimons encor, comme on aimoit jadis.

Or ſont dix ans qu'en douce cuidance,
Tous mes penſers par toi ſont enhardis,
Vifs dans nos faits, & tendres dans nos dits;
Filons ainſi, notre douce chevance,
Jà par les ans ne ſerons attiédis.
Du mieux aimer pour remporter le prix,
A tout mortel préſenterois l'outrance
A tout venant, raconterais ma chance;
Renouvellons le temps des Amadis;
Aimons encor, comme on aimoit jadis.

ENVOI.

Princeſſe égale à la belle Cypris,
Vos yeux brillans & vos frians ſouris,
Seront pour moi fontaine de Jouvence:
De par amour, à doncque, je vous dis,
Puiſqu'en nos cœurs en avons l'innocence,
Renouvellons le temps des Amadis;
Aimons encor, comme on aimoit jadis.

A MADAME DE . . .

Depuis trois ans la muſe qui m'inſpire
A refuſé de me dicter des vers.
Dieux ! quel pouvoir lui rend tout ſon délire ?
Cruel amour ! eſt-ce toi que je ſers ?
Ah ! ſous tes loix, amant tendre & fidèle,
J'ai vu fleurir près de douze printems ;
Plein d'une ardeur toujours vive & nouvelle ;
Près de Cloé je retournois aux champs.
L'affreuſe mort, en me ſéparant d'elle,
Au froid hiver ; à la plainte éternelle,
Sembloit livrer le reſte de mes ans.

De cet enfant quelle eſt donc la puiſſance ?
Son feu renaît au milieu de mes pleurs ;
Le cyprès tombe, il fait naître des fleurs,
Il me rappelle à la douce eſpérance....
Déja mon cœur obéit à ſa voix,
Déja ce cœur, tel qu'il fut autrefois,
Ne combat plus le charme qui l'entraîne ;
Il ſe ſoumet à ſa première chaîne,
Il oſe encor vous demander des lois.

Les feux légers de la folle jeuneſſe
M'ont loin de vous entraîné malgré moi ;
Je n'étois point digne de votre foi,
De votre cœur vous n'étiez plus maîtreſſe....
Jaloux & fier je m'éloignai de vous....
Tendre & ſoumis je tombe à vos genoux ;

Rien aujourd'hui ne manque à votre gloire :
Sur l'inconſtance & les mortels regrets,
Vous remportez une double victoire,
Et dans mon cœur vous régnez à jamais.

CHANSON

Sur l'air : *Je vais te voir, charmante Liſe.*

Te voir, t'aimer & te le dire,
Fera ſans ceſſe mon bonheur ;
Je ſaurai cacher un martyre
Que tu plains au fond de ton cœur.
Les maux que fait ſouffrir l'abſence
Sont les plus douloureux pour moi.
Je crains moins ton indifférence
Que de vivre éloigné de toi.

CHANSON

Sur l'air *Ah ! combien l'amour a de charmes*

Le printems ne fait point éclorre
De fleurs plus brillantes que vous ;
Les oiſeaux chantant dès l'aurore,
N'ont point des accens auſſi doux ;
Sans ceſſe une grace nouvelle
Se dévoile & vient vous parer :
Heureux qui, vous voyant ſi belle,
Ne fera que vous admirer !

Plus heureux qui pourra vous plaire ;
Qu'il ſoit digne d'un ſort ſi doux !
Que rien ne puiſſe l'en diſtraire,
Qu'il ſoit ſans ceſſe à vos genoux !
Qu'il vous diſe..... Je vous adore....
Mais d'un ton ſi vif, ſi touchant,
Qu'il puiſſe l'être plus encore
Que vos regards & votre chant.

CHANSON

FAITE après une tracaſſerie ſuivie d'un raccommodement.

A MADAME LA M. DE B...

LE deſtin, dans ſa balance,
A mis les biens & les maux,
Et tous ceux qu'il nous diſpenſe
Me paroiſſent bien égaux :
La goutte, le jeu, la diſgrace
M'ont frappé de mille coups ;
Hier je tombai ſur la glace,
Mais j'avois ſoupé chez vous.

A LA MÊME.

BELLE Eglé, vous faites renaître
La douce eſpérance en mon cœur ;
Par la plus légère faveur,
Vous me donnez un nouvel être,
Et me rappellez au bonheur.
Chère Eglé ! je n'ai d'exiſtence
Que celle que je tiens de vous
Dans le ſtyx, par votre courroux,

Dans le néant, par votre abſence,
Et dans l'Olympe à vos genoux.
C'eſt alors que d'un vol rapide
Je ſuis votre eſprit qui me guide;
Je m'élève au plus haut des airs;
Eclairé par vos feux, j'embraſſe,
Et l'immenſité de l'eſpace,
Et l'agent qui meut l'Univers.
Sur les ailes de la penſée,
Quand vous diſſertez ſagement,
Et démêlez ſi finement
La réalité d'une idée,
Les nuances d'un ſentiment,
Par vous ma raiſon éclairée
Apprend à juger ſainement.
Si vous la voyez égarée.
L'eſprit, les graces, l'agrément
La rappellent ſi doucement,
Que de ce plaiſir enivrée,
Et d'un trait de feu pénétrée,
Elle ſoumet ſon jugement.
Jamais Apollon ne m'inſpire,
Je crains ſes ſavantes leçons;
Eglé ſeule accorde ma lyre,
Je lui dois ſes plus tendres ſons.
Lorſque je vois ſa main charmante
Voltiger ſur ſon clavecin,
Et d'une ariette brillante,
Rendre, par ſa touche ſavante,
Les agrémens & le deſſein,
L'enchantement de l'harmonie,
Le feu qui brille dans ſes yeux,

Mieux que la céleſte Uranie,
Me donnent l'art & le génie
Que m'avoient refuſé les dieux.
L'amour eſt mon unique maître,
Eglé ! vous ſeule faites naître
Mon goût & mes foibles talens.
Chere Eglé ! ce que je peux être
Dépendra de vos ſentimens....
Ah, rendez mes progrès moins lents !
Que votre feu brillant m'éclaire,
Que le mien paſſe en votre cœur ;
Et par l'excès de mon bonheur,
Rendez-moi digne de vous plaire.

A LA MÊME.

CHARMANTE nymphe du Madon,
Vous qui ſur ſes rives ſauvages,
Apportez les mœurs du Lignon,
Et qui méritez les hommages
D'Adamas & de Céladon,
Pendant votre cruelle abſence,
L'infortuné Treſſanius
Vouloit, de ſes amis *en us*,
Ranimer la correſpondance ;
Mais c'eſt à vous ſeule qu'il penſe
Dès l'inſtant qu'il ne vous voit plus.
Que tiens-je d'eux que je compare
Au bonheur de vous écouter ?
Ils ne m'apprennent qu'à douter ;

Sur leurs pas ſouvent je m'égare,
Ou me plais à les réfuter :
Près de vous, mon ame enchantée
Jouit du calme le plus doux,
Et ne veut plus avoir d'idée
Qu'elle ne la tienne de vous.
La vîtes-vous jamais rebelle
A votre imagination,
Qui, toujours brillante & nouvelle,
Sait, dans la moindre bagatelle,
Porter la vie & l'action,
Et de la folle fiction
Tirer une beauté réelle ?
Non Eglé : mais pour l'éclairer,
Vous la troublâtes trop cette ame :
N'en parlons plus. . . Sans m'égarer,
Je veux qu'une ſi douce flamme
Ne ſerve plus qu'à m'inſpirer ;
Mais je vous dois quelques nouvelles,
Et ne vous parle que de moi.
Commençons. . . Hier en déſaroi,
Dédaigneuſes ſans être belles,
Sans chevaliers, ſans palefroi,
Vinrent les couſines du roi.
Chacun courut au-devant d'elles,
J'y ſuivis le . . . . . .
Ah qu'il fut grand ! . . . jargon, ſourire,
De lui, tout ſut les amuſer ;
De l'art de parler ſans rien dire
Avec grace il ſut abuſer. . .
Mais. . . puis-je un ſeul inſtant médire
Puis-je conſerver de l'humeur,

Quand je me plais à vous écrire ;
Vous à qui je ne voudrois dire
Que ce qui ſe paſſe en mon cœur ?

Revenez, charmantes princeſſes (1),
Effacer ces triſtes alteſſes,
Revenez parer ce ſéjour ?
Beauvau, Bouillon ! . . . noms que l'amour,
Les ans, les François & la gloire
Ont conſacré du même jour
Où l'on commence notre hiſtoire ;
Revenez orner notre cour,
Et faire, à la nuit la plus noire,
Succéder les feux d'un beau jour.
Telle on voit la naiſſante aurore
Avec l'étoile du matin,
Dans l'horiſon qu'elle colore
Effacer l'éclat incertain
D'une comète ou d'un phoſphore,
Et dans nos vergers faire éclorre
La roſe, le myrthe & le thym.

(1) A Madame de Bouffiers, née de Beauvau ; & à Madame de Beauvau, née de Bouillon.

A MADAME DE...

Ja ſont dix ans que les yeux de Thémire
Du dieu d'amour m'ont rendu le vaſſal;
Bien jurerois que deſſous ſon empire,
Onques n'en fut ſi tendre & ſi loyal.
Payé j'en ſuis, par bonheur, ſans égal;
Semble toujours qu'un des deux il inſpire
A prévenir ce que l'autre deſire.

LETTRE

A M. LE MARQUIS DE CROISSY,

Ambaſſadeur en Suède, chez qui je devois ſouper avec la même.

Hôte charmant, dieu du marais!
Vous, chez qui de douces orgies
Commencent avec les bougies,
Et devroient ne finir jamais.
Hélas! une fièvre aſſaiſine,
Par des glaces, ou par des feux,
Trouble une tête libertine,
Digne de partager vos jeux.

Sans elle en ce moment, peut-être,
Je chanterois quelque chanſon
Faite pour ne plus reparoître,
Et vous m'en donneriez le ton.
Vous, qui chez nous faites renaître
L'eſprit, les goûts d'Anacréon :
Vous qui, ſoit folie ou raiſon,
Parlez toujours ſi bien en maître,
Et qui ne voulez jamais l'être
Dans votre charmante maiſon.
Hélas ! au lieu de vous écrire,
J'y verrois cet enfant malin
Qui naît des yeux de ma Thémire,
Et qui, ſe baignant dans le vin,
Parfume l'air qu'on y reſpire ;
Car jamais ce dieu ne ſoupire
Que vers quatre heures du matin.
Juſqu'à ce tems, vif & badin,
Content de plaire, il aime à rire,
Et vous met le verre à la main.

A MADAME DE...

Au moment de ſon retour à Paris, au mois de Février.

De cette zone malheureuſe,
Où régnent d'éternels frimats,
Les vents, une nuit orageuſe,
Se répandent ſur nos climats;
Le ruiſſeau qui, d'un cours rapide,
Suivant la pente qui le guide,
Portoit le tribut de ſes eaux,
Captif au milieu de ſa courſe,
Frémit de voir tarir ſa ſource,
Et ſe cache dans ſes roſeaux.

L'on n'entend plus dans la prairie
Les tendres accords des bergers;
La fleur en s'ouvrant eſt flétrie;
L'arbre ſe sèche en nos vergers;
La sève en vain cherche à s'étendre
Dans les veines du germe tendre,
Par les vents il eſt moiſſonné:
Le ſoleil fuit notre hémiſphère,
Et ſemble encor punir la terre
Du ſort funeſte de Daphné.

Au triſte état de la nature,
Cloé, je reconnois mon cœur;

Le trouble, les maux que j'endure,
Des vents égalent la rigueur;
Je meurs en regrettant ſans ceſſe
Ces jours rians de la jeuneſſe,
Paſſés dans les bras de l'amour..
Loin de toi mon cœur ſans courage,
Ne voit qu'un funeſte eſclavage
Qui le tient captif à la cour.

Mais quelle lumière nouvelle
Vient m'annoncer le plus beau jour?
Quelle eſt cette jeune immortelle
Qui vient embellir ce ſéjour?
C'eſt ainſi qu'aux bords du Méandre
Endimion voyoit deſcendre
Le tendre objet de ſes deſirs:
Ah! c'eſt la nymphe que j'adore;
Dans mes bras je la ſerre encore,
Et je vais chanter mes plaiſirs.

Sur mon Hermitage de Franconville.

Vallon délicieux, ô mon cher Franconville !
Ta culture, tes fruits, ton air pur, ta fraîcheur,
Raniment ma vieilleſſe & conſolent mon cœur.
Que rien ne trouble plus la paix de cet aſyle
Où je trouve enfin le bonheur !

Tranquille en cette ſolitude,
Je paſſe de paiſibles nuits ;
Je reprends le matin une facile étude,
Le parfum de mes fleurs chaſſe au loin les ennuis ;
Je vois le ſoir de vrais amis,
Et m'endors ſans inquiétude.

Souvent conduite par les ris,
De fleurs nouvellement écloſes,
La petite Fanchon orne mes cheveux gris,
Et me laiſſe cueillir ſur ſes lèvres de roſes,
Un baiſer innocent, tel que ceux que Cypris
Reçoit, & qu'il rend à ſon fils.

Que tu me plais, heureuſe enfance ! . . .
Ni le deſir, ni même la pudeur,
N'impriment encore la rougeur
Sur ce front de douze ans où regne l'innocence.
Fanchon met toute ſa décence
A marcher les pieds en-dehors,

A ne point déranger ſon corps
Quand elle fait la révérence....
Cependant, déja Fanchon penſe!....
Par mille petits ſoins charmans,
Elle nous prouve à tous qu'elle a le don de plaire ;
Qu'elle en a le deſir, qu'elle voudroit tout faire.
Pour être utile à tous momens.

Va, Fanchon, embellis ſans ceſſe!
Attends près de moi tes quinze ans.....
Je reſpecterai ta jeuneſſe ;
Il ſied trop mal à la vieilleſſe
De flétrir les fleurs du printems.
Je verrai tes jeux innocens,
Tes grâces & ta gentilleſſe ;
Et, veillant ſur tes goûts naiſſans,
S'il te naît un ſixième ſens,
Tu le devras à la tendreſſe
Du plus joli de tes amans.

A MADAME DE ***,

Le jour de ſa fête.

Chère Cloé, ſerrons ces nœuds
Qui font le bonheur de ma vie;
Doux enfant de la ſympathie,
L'amour ſe plaît entre nous deux.
Souvent la riante folie
Donne de la grace à ſes jeux,
Et juſqu'à la philoſophie,
Tout concourt à nous rendre heureux.
Des ſyſtêmes, de leurs myſtères
Quand nous ſondons la profondeur,
L'eſprit vole; mais notre cœur
Les traite bientôt de chimères;
Et ne ſe rend qu'à ſon vainqueur.
L'aimable vérité pour lui ſeule a des charmes
Il jouit du préſent, il jouit du paſſé,
Et pour l'avenir; ſans alarmes,
Il ne craint point l'âge glacé.
Tous deux dans la vive jeuneſſe,
Nous penſons ſans frémir à nos derniers momens;
Unis dans tous nos ſentimens
Le flambeau de l'amour, celui de la ſageſſe
Egalement brille ſans ceſſe.

Nous ſentons toujours en amans ;
Mais nous raiſonnons ſans foibleſſe.
Des ſyſtêmes, des loix, des triſtes préjugés,
Nous dévoilons le faux, nous démêlons la trame,
Nous ſuivons le devoir qui nous tient engagés ;
Mais ſans y ſoumettre notre ame,
C'eſt notre unique bien, ... ma Cloé dans tes bras,
Que j'aime à répandre la mienne !
Toujours ſûr d'y trouver la tienne,
Je me vange du ſort qui ne les unit pas.
J'étois né pour toi ſeule, & je devois (1) ?.. hélas !
A quoi peuvent ſervir mes inutiles larmes ?
Oublions nos malheurs, oublions nos alarmes.
Ah, je ſuis trop heureux ! attaché ſur tes pas ;
Sur mes jours fortunés tu répandras tes charmes,
Tranſports ... dont je reſſens la charmante fureur,
Non ! vous n'êtes point une erreur...
J'y reconnois les traits de la vérité pure :
Cloé, c'eſt par ta voix qu'elle parle à mon cœur.
C'eſt en vain que le Créateur
Auroit de mille dons, enrichi la nature,
Si tu manquois à mon bonheur.
Non, d'un trouble ſecret le timide murmure
Ne doit jamais nous faire injure.

Pardonne-moi, ſi, dans ces vers
J'exprime foiblement le beau feu qui m'inſpire.
Le déſordre ſied bien à l'enfant que je ſers :
Le ſon d'une muſette, un amoureux délire,

(1) Nos parens avoient penſé à nous marier avant que nous nous connuſſions.

Lui plaiſent encor plus que les brillans concerts,
Et les ſons précis d'une lyre.
C'eſt lui qui me force à t'écrire;
Il m'emporte au-delà de mon premier objet.
J'avois pris un autre ſujet,
Et pour la fête de Liſette,
Dans une tendre chanſonnette,
Je voulois former un bouquet,
Galant, badin, preſque coquet;
Mais l'amour, mon unique maître,
D'un coup d'aîle a briſé ces fleurs.
Eſt-ce ainſi, m'a-t-il dit, que ton cœur m'a vu naître?
Parmi les ſoupirs & les pleurs?
Tel que je ſuis, fais-moi paroître;
Que ta Cloé puiſſe me reconnoître
Aux charmes que ma voix répandra dans vos cœurs.

CHANSON

*POUR Madame P*** mariée à douze ans. Les Gouvernantes furent ſéduites par un mari bien amoureux; elle devint groſſe à treize.*

Il eſt un Dieu, tout comme vous,
Méchant avec l'air le plus doux;
Il eſt à-peu-près de votre âge,
Vous devez le ſervir toujours;
Car, même dans le mariage,
Il vous apprend ſes meilleurs tours.

A M. LE P. P.

Pourquoi, d'une courſe rapide,
Suivant Diane dans les bois,
Mettre tous les jours aux abois
Quelque bête fauve timide,
Sans penſer à nous quelquefois?
Pour excuſer votre pareſſe;
Voyez juſqu'où de vos amis
Peut aller pour vous la tendreſſe;
Nous croyons vos jours trop remplis
Dans ces lieux qu'habitent ſans ceſſe
Chiens & Chaſſeurs, Amours & Ris.

Dès que le Dieu de la lumière,
Sur le haut du mont des Amans (1)
Paroît commencer ſa carrière,
Mérault (2), par des ſons éclatans,
Vient chaſſer de votre paupière
Le doux ſommeil. En ces momens
Peut-être que des bras charmans
Vous retiendroient..... Une fanfare
Effarouche le pauvre Amour.
Quoi, ſerez-vous aſſez barbare
Pour partir?... A peine eſt-il jour.

(1) Montagne qu'on voit du Vaudreuil, célèbre par les amours & la mort de deux tendres amans.

(2) Premier piqueur.

Quoi donc, une tête bizarre,
Un des vieux hôtes des forêts,
Eſt détourné..... Sans nuls regrets
Vous vous levez, tout ſe prépare;
L'on déjeune & l'on fait grand bruit;
On part, on lance, & le cerf fuit.

En vain par de vieux tours d'adreſſe,
Il fait faire mille retours,
Pouſſer le change, on voit toujours
Mérault démêler ſa fineſſe;
Je vois la fleur des préſidens,
Tenant d'une main ſa lorgnette,
Crier : Volcelez . . . le bon tems!
Et d'une fanfare aigrelette,
Rappeller ſes chiens & ſes gens.

Reprenant ſa vigueur première,
Le cerf fait de nouveaux efforts;
Mais à la fin de ſa carrière,
Il ſe jette dans la rivière.
On crie, Alaly, ſur les bords.
Il n'eſt plus, la chaſſe eſt finie;
On lève le pied, l'on revient;
Chemin faiſant on s'entretient,
Chacun conte quelque folie
Faite à la chaſſe, & que l'on tient
Toujours fauſſe par jalouſie.
Enfin, las de ſe haraſſer,
On ſe débotte; un bon ſouper
De cette troupe famélique,
Sans parler, calme la fureur.

Vers le deſſert quelque dormeur
Donne à la troupe létargique
Le ton pour ronfler tous en cœur :
Alors chacun, de ſa chambrette
Reprend en bâillant le chemin ;
Pour lors amour, ce Dieu malin,
Suit le P..... & le guette,
Pour venger les torts du matin.

Addition, P. S. *à la Lettre.*

Suivant ſes douces réveries,
Je vois le Prince du Sénat
Fouler l'émail de ſes prairies,
Aſſez content du célibat.

A MADAME DE...

DANS votre village
Vous vivez heureux ;
Nul Berger volage
A ſes premiers feux ;
Celle qui l'engage
Seule a tous ſes vœux.

Par votre innocence
Vous plaiſez aux Dieux ;
Tout ſent leur préſence ;
Toujours ſous vos yeux,
La paix l'abondance,
Règnent dans ces lieux.

A ces Dieux propices,
A ces bienfaiteurs,
Pour tous ſacrifices,
Vous offrez vos cœurs ;
Et quelques prémices
De fruits & de fleurs.

L'amour qui vous guide,
Eſt comme un enfant
Soumis & timide,
Vif & careſſant,
De faveurs avide,
Et toujours preſſant.

Si loin de ſa mère,
Un bois écarté
Ote à la bergère
Sa timidité,
Un profond myſtère
Eſt ſa ſûreté.

Douce ſympathie,
Innocentes mœurs,
Feux ſans jalouſie,
Mépris des grandeurs,
Vous ſeuls, dans la vie,
Vous ſemez des fleurs.

Près de ma Thémire,
Comme vous heureux,
Jadis ſur ma lyre
Je chantois mes feux,

Et tout mon délire
Partoit de ſes yeux.

Mais des jours de fête
Privé déſormais,
L'amour ne m'apprête
Que pleurs & regrets,
Et n'orne ma tête
Que d'affreux cyprès.

CHANSON

Sur l'air : *Martin, Moins de miſe.*

De notre hôteſſe aimable
Buvons la ſanté :
Du ſeul bien véritable
Son cœur enchanté,
Appelle Bacchus à ſa table,
Et la liberté.

Suivons tous la folie
Que naîtra du vin ;
Tout ici nous convie
A nous mettre en train ;
Mais il faut qu'ici tout s'oublie
Pour le lendemain.

POUR MADAME D***.

Pour ſéduire en ſon magaſin,
Amour a plus d'une recette.
On dit qu'un jour l'enfant malin
Forma la première navette,
Dont toute jeune bachelette
Se ſert avec un air badin,
Pendant qu'elle lorgne & caquette.

Or, pour moi, je le croirois bien;
Car, lorſque la main de Liſette
De nœud forme un étroit lien,
Mon cœur ſe trouble, s'inquiette,
Il croit toujours que c'eſt le ſien.

A LA MÊME.

Sur un ſouper où un petit maître & un auteur médiocre m'avoient fort ennuyés.

PAR air, aujourd'hui nos marquis
Aux beaux eſprits rendent hommage,
Et nul auteur n'eſt aſſez ſage,
Pour refuſer un goût exquis
A ces héros du perſifflage.
Tout deux ſe trompent. Cependant,
Qu'en revient-il ? . . . maint ridicule ;
Le fât troque avec le pédant,
Ses pompons contre ſa férule.

IMPATIENCE D'UN RETOUR.

AIMABLE eſpérance,
Plaiſir enchanteur,
Renais dans mon cœur :
Cloé ton abſence
Cauſe ma langueur ;
Déja mon ardeur
Reſſent la fureur
De l'impatience.
Quand pourrais-je, hélas!
O toi, que j'adore!
Mourir dans tes bras,
Y mourir encore ;
Voir mouiller tes yeux
De larmes charmantes ;
Mordre, furieux,
Tes lèvres brûlantes ;
Mêler nos ſoupirs,
Brûler de deſirs,
Et d'un trait de flamme !
Juſques dans ton ame,
Porter mes plaiſirs ?

A MA FILLE.

Air : *Que ne ſuis-je la fougère.*

QUAND je vois ta main charmante
Voler ſur ton claveſſin,
Et par ta touche brillante,
Tirer un ſon argentin,
Les charmes de l'harmonie,
Et tes regards encor mieux,
Font briller bien du génie
Sous tes doigts, & dans tes yeux.

A LA MÊME.

DONT j'avois placé le portrait au-deſſus du mien, dans le ſallon de compagnie; mon portrait eſt peint avec les attributs de la philoſophie, des ſciences & des arts, répandus de tous côtés par Mars & l'Amour.

AU Dieu dont j'ai ſuivi la loi
Je rapporte ces vains hommages;
Et je place au-deſſus de moi
Le plus charmant de mes ouvrages.

A MA FILLE,

Le jour qu'elle me quita pour aller dans ſes terres.

Mon cœur, percé par la douleur,
Frémit de notre deſtinée :
Tu n'es plus pour moi qu'une fleur,
Qui de ſa tige eſt ſéparée.

A LA MÊME.

Qui s'amuſoit à la campagne à nous contrefaire tous.

Quand tu mets tant de vérités
A rendre chaque perſonnage,
Quand, par un aimable aſſemblage,
Tu nous fais voir les feux d'Hébé,
La mine & les fleurs de ſon âge,
Sur un jeune & charmant corſage,
Dont tu fais un vieux dos vouté ;
Quand tu rends, avec liberté,
Coquine ! tout mon clabaudage ;
De Miſs Pequi l'air de fierté,
De Brunette l'air hébêté,
De Nannette le rabachage,

De Betzy l'inutilité,
Et l'air, tantôt fou, tantôt ſage,
De Vallan le joli langage,
De Zonzon l'air froid & glacé,
Et de maman l'air courroucé,
Quand on la trouble, en ſon ménage;
Enfin, quand tu fais bien tapage,
Par ta fine variété,
Par ta grace & ton badinage,
Tu dérides le front du ſage,
Tu fais reſpirer la gaité;
Ame de la ſociété;
Plaire toujours eſt ton partage.

LE RÉVEIL D'ANNETTE.

Sur l'air : *Dans ma cabane obſcure.*

Plus brillante que Flore,
Après un doux ſommeil,
Mon Annette eſt l'aurore
Dont j'attends le réveil.
Offrons-lui quelques roſes,
Chantons de nouveaux vers :
Ses lèvres ſont écloſes,
Ses beaux yeux ſont ouverts.

Près de ma chère Annette,
L'hiver eſt un printemps;

Pour elle, à ma muſette,
Je vais unir mes chants :
Celui qu'elle repète
M'en paroît bien plus beau,
Et toujours mon Annette
M'en inſpire un nouveau.

A MADAME***.

Ja ſont douze ans que les yeux de Thémire
Du dieu d'amour m'ont rendu le vaſſal ;
Bien jurerois que deſſous ſon empire
Oncques il n'en eut ſi tendre & ſi loyal.
Payé j'en ſuis, par bonheur ſans égal,
Semble toujours qu'un des deux il inſpire
A prévenir ce que l'autre deſire.

L'amour nous demandera compte
De ces momens que nous perdons ;
Ah quel dommage ! quelle honte !
Nous ſommes ſeuls & nous dormons.

AUTRE.

Bientot mille plaiſirs charmans
Vont payer mon ardeur extrême ;
Grands dieux ! qu'ils ſont longs ces momens,
Où l'on attend ce que l'on aime !

PLAISANTERIE

SUR une femme pour ſon amitié.

SAPHO, la muſe de la Grèce,
Chez ſon ſexe, dit-on, chercha la volupté :
Dans l'eſprit vous avez même délicateſſe,
Et vous avez plus de beauté.
Quel ſexe ne ſeroit tenté
De vous avoir pour ſa maîtreſſe ?

A MADAME LA MARQUISE DE B***

âgée de 14 ans.

JE vous aimai, dès votre enfance,
Mais il eſt temps de fuir vos coups :
J'ai bien ſenti mon imprudence,
En goûtant un plaiſir trop doux.
Mon cœur d'un ſeul baiſer friſſonne,
Et c'eſt trop tard qu'il s'apperçoit
Que c'eſt l'amitié qui le donne,
Que c'eſt l'amour qui le reçoit.

A MADAME DE G....

ENVAIN j'accorde cette lyre,
Qui des doux transports de nos cœurs
Chantoit les feux et le délire;
Cloé, je la baigne de pleurs.

Aux accens de ma voix plaintive,
S'envolent les ris et les jeux;
Leur troupe folle et fugitive
Quitte ton amant malheureux.

L'amour seul voit couler mes larmes;
L'amour seul demeure avec moi;
Il sait me peindre tous tes charmes;
Il sait m'assurer de ta foi.

Il me lit ta lettre charmante:
Elle part, dit-il, de son cœur.!
Maintenant, seule, languissante,
Cloé partage ta douleur.

Pour charmer son inquiétude,
Pour ses plaisirs les plus touchans,
Elle cherche la solitude,
Elle caresse ses enfans.

Aux traits rians de leur enfance,
Souvent son regard curieux
Cherche une douce ressemblance.

. . . . . .

Ah ! ma Cloé, Dieux ! quelle image !
Et puis-je encor souffrir le jour ?
Je suis né pour ton esclavage,
Je meurs dans celui de la cour.

Que ne puis-je passer ma vie
A jouir de ces sentimens ;
Doux enfans de la sympathie,
Et consacrés par nos sermens !

Loin de m'aveugler, tu m'éclaire,
Et me rends à la liberté.
Non, rien n'est digne de te plaire,
Que l'honneur et la vérité.

C'est de cette vérité pure
Que ton cœur a reçu la loi ;
En naissant, les Dieux, la nature
Et l'amour ont tout fait pour toi.

A ces Dieux, d'un essor sublime,
Et de vils liens dégagés,
Offrons un tribu légitime,
Et libre des vains préjugés.

Rendons hommage à leur puissance,
Aimons-les.... ils nous ont unis ;
D'une juste reconnoissance
Offrons-leur les vœux réunis.

Dans ce beau nœud qui nous assemble,
Justes, innocens, vertueux,
Ma Cloé, jouissons ensemble,
Du bonheur que nous tenons d'eux.

A la fin de notre carrière,
Qu'un même coup tranche nos jours.
Ne regrettons pas la lumière,
Ne regrettons que nos amours.

Ce premier titre que j'adore,
Pour comble de félicité,
Nous unira peut-être encore,
Au sein de l'immortalité.

A LA MÊME.

A ton esprit juste et charmant,
Que le mien aime à rendre hommage!
Tantôt pour toucher ton amant,
L'amour te prête son langage;
Tantôt plein d'un noble courage,
il s'élève rapidement
Au-dessus de l'aveuglement,
Où languit tel qui se croit sage;
Que j'aime la simplicité
La lumière et la vérité,
Qui, dans toi, des Dieux sont l'ouvrage.

Envain d'un vol audacieux,
Le fier stoïcien, sur les ailes d'Icare,
S'élève dans les airs, se croit seul vertueux;
Un sentiment voluptueux,
Vient troubler son cœur et l'égare:
Il retombe, il frémit, il cède à son vainqueur,
Il rougit du pouvoir qu'a sur lui la nature;

Toujours neuve, toujours obscure,
Elle fuit à ses yeux, en soumettant son cœur.
Tel est l'ordre du créateur :
On doit à la nature un tribut légitime ;
Qui voudra le contraire, attire son courroux.
Malheureux le mortel, d'un vain orgueil jaloux,
Qui confond l'amour et le crime.
Pour nous dont l'innocence a dicté les sermens,
Sans troubles, sans inquiétude,
chaque réflexion embellit nos momens ;
Toujours amis, toujours amans,
Nous n'éprouverons point, de l'outrage des ans
La cruelle vicissitude.

Que la parque d'un coup puisse fermer nos yeux !
Chère Cloé, crois que notre ame
S'épure assez par notre flame,
pour voler dans le sein des Dieux.
Alors ouvrons nos cœurs à la douce espérance ;
Ils ne détruiront pas l'ouvrage de leurs mains :
Le père des foibles humains
N'est point le Dieu de la vengeance.

Après la campagne de Fontenoy, le feu roi vint passer huit jours à Choisy, et ce maître adorable portoit la bonté jusqu'à s'occuper de nous en rendre le séjour agréable ; il avoit ordonné que l'on me servît une table, dans ma chambre où je donnois souvent à dîner à MM. de Voltaire', Duclos, Bernard, Moncrif et l'abbé Prévôt ; il avoit fait imprimer par son ordre à Tourney, la réponse que j'avois faite aux vers que M. de Voltaire avoit faits sur la bataille de Fontenoy ; j'avois fait cette réponse uniquement pour obéir à monseigneur le dauphin, qui me l'arracha, la fut porter au roi, et lorsque je demandai la permission de la corriger, le roi me dit ; j'en suis très-content, que voulez-vous de plus ? je lui embrassai les genoux, et j'ai cru n'y devoir rien changer.

A M. de Voltaire.

Le digne fils de Henri quatre
Vient à nos yeux de l'imiter.
Qu'un Français qui l'a vu combattre,
Aime à te l'entendre chanter !

Henri dans les champs de la gloire,
En combattant pour ses foyers,

Reçut des mains de la victoire
Et son empire et ses lauriers.

Louis, ta couronne affermie,
Gage du bonheur de l'état;
Ne craint plus la ligue ennemie,
Le fanatisme et l'attentat.

Maître absolu dès ton aurore,
C'est pour toi qu'aux pieds des autels,
Un peuple soumis qui t'adore
Offre des vœux aux immortels.

Tu fais respecter les frontières
Que toi seul pouvois t'imposer;
Ton bras renverse les barrières
Qu'envain on cherche à t'opposer.

Ton grand cœur ne veut pas attendre
L'ennemi qui leur sert d'appui,
Dès qu'il s'apprête à les défendre,
Tu voles au devant de lui.

Il vient, déjà la foudre gronde
Et fait voler au loin la mort
Aux pieds (1) du plus grand roi du monde,
Les Dieux arrêtent son effort.

(1) Un boulet de canon vint frapper aux pieds du cheval du Roi, dans un petit fossé, sur le bord duquel il étoit arrêté; le coup couvrit de boue la tête et le potrail de son cheval; il fit arracher de terre le boulet, le donna à M. de Chabril, officier d'artillerie, en lui disant: renvoyez-le aux ennemis, je ne veux rien avoir à eux.

Bientôt une colonne entière,
L'élite de deux nations,
Fait pénétrer sa tête altière
Au milieu de nos bataillons.

De feu, de métaux, de bitume,
Tel on voit un torrent affreux
Dont le cours entraîne et consume
Tout ce qui s'oppose à ses feux.

Volez, troupe fière et fidelle, (1)
Si digne de garder nos Rois,
L'amour, la gloire vous appelle,
De Louis entendez la voix.

Il vous auroit conduits lui-même (2)
Sans nos larmes et sans nos cris;
Méritez cet honneur suprême
En renversant les ennemis.

Exilés d'une île chérie (3)
Victimes d'un sort inhumain,
Courez défendre la patrie
Qui vous a reçus dans son sein.

---

(1) La maison du Roi.

(2) Le Roi voyant sa maison qui s'ébranloit pour marcher, demanda sa cuirasse pour aller charger à sa tête; les cris de tous ceux qui l'entouroient le retinrent. MM. de Noailles et d'Harcourt arrêtèrent Monseigneur le Dauphin qui s'échappoit d'auprès du Roi, l'épée à la main, pour joindre la tête de sa maison; il n'avoit alors que quinze ans et demi.

(3) La brigade Irlandaise.

Suivez cette antique cohorte (1)
Qu'aux périls vous voyez courir,
Jaloux du beau feu qui l'emporte
Allez triompher ou mourir.

Tout vole... et ce combat horrible,
Dans un moment fixe le sort ;
L'anglais tombe, et toujours terrible,
Il frappe en recevant la mort.

Abattu, mais encor farouche,
La rage est peinte dans ses yeux ;
On entend sortir de sa bouche
Des cris mourans, mais furieux.

Du sein de la voûte azurée,
Minerve regardoit Louis,
Veilloit sur sa tête sacrée
Et sur les beaux jours de son fils.

Leurs mains du temple de mémoire
Arrachent ces sanglans lauriers,
Perdus... mais perdus avec gloire
Aux funestes champs de Poitiers.

Je crois pouvoir intéresser les lecteurs en rapportant quelques anecdotes de ce jour mémorable. J'avois couché la veille de la bataille dans une grande salle où M. le maréchal de Noailles

(1) Les quatre bataillons du regiment de Normandie.

avoit bien voulu me recevoir près de ses deux fils : dès quatre heures du matin, nous fumes chez le roi, qui achevoit de se botter : vous voilà bien paré, me dit mon maître, en me voyant un habit de maréchal-de-camp tout neuf. Sire, répondis-je, je compte bien que c'est aujourd'hui un jour de fête pour votre majesté et pour la nation. Pendant la bataille, le roi m'envoya porter différens ordres, et rallier des troupes de cavalerie que je menai aux carabiniers et qui s'y conduisirent avec valeur. Le roi, inquiet de la position de Fontenoy, m'y envoya ; ce village étoit défendu par la brigade de Dauphin, commandée par le duc de la Vauguyon, mon ami intime, et par le comte de Choiseul-Meuse. Je rendis compte au roi du bon état de ce poste ; quoiqu'il fût foudroyé par trois batteries des ennemis, je l'assurai que les ennemis n'osoient en approcher à la portée du fusil, et que lorsqu'ils avoient osé une seule fois dépasser des maisons brûlées et s'en approcher à trente pas, le feu de Fontenoy fait à propos leur avoit détruit trois compagnies de grenadiers qui formoient la tête de leur colonne, et que j'avois vu couchées sur la terre à cette distance des retranchemens. En revenant rendre compte au roi, je passai à la tête du régiment de Noailles ; M. le comte de Noailles, aujourd'hui maréchal

de Mouchy, étoit à la tête de cette division ; il étoit couvert de sang, il me rassura par son air gai, et me dit qu'un cavalier tué d'un coup de canon étoit tombé sur lui. Je ne vis que trois escadrons, et je n'osois demander où étoit le quatrième, lorsque j'appris qu'il avoit été détruit presque en entier dans le centre de la colonne Anglaise où il avoit pénétré, dans une charge vigoureuse du brave régiment de Noailles ; le nom du commandant et des trois autres capitaines de cet escadron mérite bien d'être rappellé. Le marquis de Vignacourt le commandoit ; il eut la force de se retirer de la colonne avec un coup de bayonette qui lui perça le tibia, et il entraîna la bayonette dans sa jambe. Il en mourut, et fut très-regretté. Les trois autres capitaines étoient le marquis de Fruquier, depuis deuxième des Gardes du Corps, et aujourd'hui maréchal de camp ; le marquis de Calonne, qui fut blessé, et M. de Laval qui eut son cheval tué et fut fait prisonnier. On le conduisit au Duc de Cumberland, à l'entrée du bois de Barry, et c'est à ses côtés qu'un boulet tiré de nos batteries vint le tuer.

La colonne ayant été enfoncée de toutes parts, le jeune marquis d'Harcourt fut le premier qui vint annoncer au roi que la bataille étoit gagnée, le roi ne fut ému en ce moment que du carnage qu'il craignoit qu'on ne continuât. Qu'on

épargne le sang, cria-t-il en s'avançant ; il fit M. de Salency, brigadier à la tête de Normandie, qu'il commandoit à la place du comte de Talleran colonel, qui avoit été mis en pièces par des tonneaux de poudre d'une baterie deux jours auparavant.

Le roi vint à la tête du régiment de Dillon, et dit au dernier des quatre braves frères qui tour-à-tour avoient commandé ce régiment et dont le troisième venoit d'être tué ; monsieur de Dillon, je regrette bien votre frère, il étoit digne de son nom, je vous donne son régiment ; ces paroles restèrent gravées dans le cœur de cet intrépide Nédy Dillon, qui depuis s'est fait tuer à Lauffeld, à la tête de ses grenadiers dans le second retranchement des ennemis. Ce prince honora plusieurs officiers de graces et de propos honorables, plus chers aux Français que les graces mêmes ; le soir de ce grand jour, il m'accorda de servir désormais toujours en ligne et de m'employer paix et guerre dans mon grade.

Le jour que nous arrivâmes à Choisy, il y eut une fête, une grande affluence de monde dans des bateaux illuminés, qui couvroient la Seine, vis-à-vis la terrasse de Choisy ; et de tous ces bateaux, il partoit à tous momens des feux d'artifices que les parisiens avoient apportés avec eux ; le roi vint sur la terrasse avec toute

sa cour et dans ce moment, je joignis ma voix à celle du peuple, par les vers suivans que madame de P. . . lui présenta.

Chantez peuples heureux la valeur et la gloire
Du héros qui revient embellir ce séjour,
Que mille feux brillans dans la nuit la plus noire,
Fassent renaître un nouveau jour;
Et vous muses, gravez au temple de mémoire,
Les monumens de sa victoire
Et les chiffres de son amour.

M. de Dampierre, ayant fait un nouvelle fanfare qu'il nomma la Fontenoy, le roi et une belle amie me pressèrent de faire des paroles qui furent chantées malgré leur médiocrité.

Bannissons nos allarmes,
Louis est de retour,
Il a quitté ses armes
Et dans ce beau séjour
Il a repris les charmes
Qu'il reçut de l'amour.
Il sait vaincre, il sait plaire,
Et ce héros charmant,
En amour, à la guerre
Triomphe également,
En quittant son tonnerre
Il redevient amant.

ÉPITRE

ECRITE à M. de Voltaire dans le tems que l'on répétoit Zaïre; cete pièce est l'une des plus anciennes de ce recueil. M. de Voltaire logeoit alors chez la vieille comtesse de Fontainemartel, elle avoit un roman dont le héros avoit sept enfans, desquels il falloit faire l'histoire; elle avoit donné l'un de ses enfans à monter sur le trône et rendre un amant très-heureux,

De Rouen.

ENTRE Formont et Cydeville (1)
Moi, certes, qui ne les vaus pas,
Je vous écris de cette ville
Que l'on dit être si fertile
En fabriqueurs de faux contrats,
Issus à ce qu'apprend l'histoire
De ces farouches conquérans,
Du nord, antiques habitans,
Qui, du fond d'une forêt noire,
Furent conduits par la victoire,
Aux bords fertiles et charmans
Et de la Seine et de la Loire,

(1) Deux hommes de beaucoup d'esprit.

Que nos grands pères par trop sots
Et foibles contre leur furies
Honorent dans leurs litanies
D'un benêt de *libera nos*.

Voilà ce qui s'appelle un vrai rabachage, mais vous aimez le nôtre et vous savez que nous sommes ici trois de vos plus fidèles amis; je leur ai parlé des répétitions de Zaire, ils sont amoureux de cette charmante demi-chrétienne; sur ma parole, je n'ai pu m'empêcher même de leur dire que Mademoiselle Gaussin avoit tout ce qui pouvoit rendre un personnage aussi intéressant. Ils attendent Zaire avec impatience, et disent qu'ils en ont besoin pour dissiper la terreur que l'ombre d'Amphiacus inspire.

Cette ombre de mauvaise humeur
Ne nous a fait que trop de peur.
Paroissez aimable Zaire,
Par vos regards doux et charmans
Dissipez la terreur qu'inspire
L'horreur de ces enchantemens,
Qui font sortir du noir empire
Des mânes pâles et sanglans;
Paroissez aimable Zaïre;
Dieux! sur les pas de Nerestan,
Je la vois voler au martyre,
Quoi! la tendre Zaire expire
Et c'est par la main d'Orosman.
Que vois-je! ce fier Ottoman

S'immole pour suivre Zaire,
J'écoute, je tremble et j'admire.
Tu sais par des ressorts puissans,
Saisir, émouvoir tous mes sens.

Telle est de la tragique scène,
Le charme ou plutôt la fureur,
Dans un moment rempli d'horreur,
On sent une joie inhumaine
Quand le poignard de Melpomène
Semble aussi nous percer le cœur.

Je voudrois, sans me nommer, dire bien de jolies choses à notre vieille et aimable doyenne de cythère et de la bonne compagnie; mais je n'ai pas comme vous à mes ordres.

Cette muse galante et fine
Qui sert quelquefois aux amans,
A découvrir leurs sentimens
D'une façon tendre et badine,
A Martel, dites cependant
Que je l'aime si tendrement,
Qu'envain elle seroit mutine,
Que je veux lui faire un enfant
Je suis sûr qu'elle me devine.

RÉPONSE

DE M. DE VOLTAIRE.

TRESSAN, l'un des grands favoris
Du Dieu qui fait qu'on est aimable,
Du fond des jardins de Cypris,
Sans peine et par la main des ris,
Vous cueillez ce laurier durable,
Qu'à peine un auteur misérable
Sur le haut du pinde perché
A son dur travail attaché,
Arrache en se donnant au diable.

Vous rendiez les amans jaloux
Les auteurs vont être en allarmes,
Car vos vers se sentent des charmes (1)
Que l'amour a versés sur vous.

Tressan, comment pouvez-vous faire;
Pour mettre si facilement
Les neuf pucelles dans cyhère,
Et leur donner votre enjouement?
Ah! prêtez-moi votre art charmant.
Prêtez-moi votre voix légère;
Mais ce n'est pas petite affaire

(1) je n'avois pas alors 20 ans.

De prétendre vous imiter ;
Je ne suis fait que pour chanter,
Et les dieux vous ont fait pour plaire,
Je vous reconnois à ce ton,
Si doux, si tendre, si facile ;
Envain cachez vous votre notre nom,
Enfant d'amour et d'Apollon,
On vous connoît à votre style.

POÉSIES DE SOCIÉTÉ.

A M. DE VOLTAIRE.

Toi que souvent avec furie,
Attaqua le destin jaloux !
O toi ! dont le brillant genie,
Vouloit l'univers pour patrie !
Voltaire ! reste parmi nous.

Envain la liberté t'appelle
Au sein de la fière Albion ;
A nos voix ne sois plus rebelle !
Songe qne la loi naturelle.
Respecte toute opinion.

Reste aux pieds de celle qui t'aime ;
Reste avec cet enfant fripon,
Qui pour mieux se mettre à ton ton,

Résout en riant un problême,
Et semble s'oublier lui-même,
Pour écouter Loke et Newton.

C'est-là que de la noire envie,
Brisant les traits envenimés,
Tu dois serrer toute ta vie,
Ces nœuds que l'amour a formés.

Tu sais qu'à la même bergère,
Mon coeur garde toujours sa foi :
Tous deux, même sur la fougère,
Nous aimons à parler de toi.

Permets que la vérité pure,
Te peigne celle qu'Epicure
M'offrit par la main des amours!
Jamais son esprit, sa figure,
De l'art n'ont connu le secours.

Elle ne connoît pour atours,
Que les graces de la nature,
Et quelques fleurs dans sa coeffure
Que ma main lui choisit toujours.

Jamais de la coquetterie,
Ma Cloé n'écouta la voix;
Contente de son premier choix,
En ménageant ma jalousie,
Elle ne veut donner de loix,
Qu'à moi qui lui donne ma vie.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

Hélas ! que je me sens confondre,
Par tes vers et par tes talens !
Pourois-je encore à cinquante ans,
Les mériter et leur répondre !
Le tems, la triste adversité,
Détend les cordes de ma lyre ;
Les jeux, les amours m'ont quitté,
C'est à toi qu'ils viennent sourire ;
C'est toi qu'ils veulent inspirer :
Toi qui sais dans la douce ivresse,
Chanter, adorer ta maîtresse,
En jouir et la célébrer.
Adieu ! quand mon bonheur s'envole,
Quand je n'ai plus que des desirs ;
Ta félicité me console,
De la perte de mes plaisirs.

AU MÊME

DANS le tems où le célèbre Rousseau écrivit une lettre très-dure et peu digne de l'Horace François, contre notre Homère, à M. Rollin.

Ami, déjà dans nos prairies,
L'aquilon a flétri nos fleurs;
Et dans les froides Tuileries
Bachelettes tant soient jolies,
Ne vont plus chercher de lorgneurs.
Il n'est enfant de bonne mère,
Qui fuyant les murs de Paris,
N'aille aux champs des jeux et des ris,
Rejoindre la troupe légère.
Nous savons qu'ils sont réunis,
Auprès de celle qui t'est chère;
Avec amour, leur malin frère.
Même on dit, que ce Dieu fripon,
Cachant l'éclatante trompette,
Si digne de chanter Bourbon,
Ne t'a laissé qu'une musette,
Ne te permet qu'une chanson.
De la sûre géometrie,
Il badine avec le compas;
Newton ne l'effarouche pas,
Et jusqu'en la philosophie;
Il sait porter tous les appas,

Et les graces de la folie.
Enfin, on dit, que ton amie
A, pour séduire tous les cœurs,
Autant de talens qu'Aspasie.
Je voudrois qu'elle en eût les mœurs !
A ses genoux meurs de tendresse,
Trop heureux de pouvoir sans cesse
Voir ses beaux yeux et l'écouter.
C'est dans une si douce ivresse
Que rien ne doit t'inquiéter.
Rousseau de lyrique mémoire,
En vain, suivant son humeur noire,
Hurlera sur les bords du Rhin,
Des vers aussi froids que le vin,
Que Saurin l'a forcé d'y boire.
L'ami Marot, (1) d'Alix et de Martin,
Peintre charmant, s'il lisoit son épître,
Sur le vilain, briseroit le pupitre,
Qui lui servit pour écrire à Rollin.

(1) Allusion à l'épître de Rousseau à Marot.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

Tandis qu'aux fanges du Parnasse,
D'une main criminelle et lasse,
Rousseau va cherchant des poisons ;
Ta main délicate et légère,
Cueille aux campagnes de Cythère
Des fleurs dignes de tes chansons.
Les graces accordent ta lyre,
Le plaisir mollement t'inspire,
Et tu l'inspires à ton tour.
Que ta muse tendre et badine,
Se sent bien de son origine,
Elle est la fille de l'amour.
Loin ce rimeur atrabilaire,
Ce cynique, ce plagiaire,
Qui dans ses efforts odieux,
Fait servir à la calomnie,
A la rage, à l'ignominie,
Le langage sacré des dieux,
Sans doute les premiers poëtes,
Inspirez, ainsi que vous l'êtes,
Etoient des dieux, ou des amans ;
Tout a changé, tout dégénère,
Et dans l'art d'écrire et de plaire ;
Mais vous êtes des premiers tems.

LETTRES DE VOLTAIRE.

PREMIERE LETTRE.

A Morimond, près de Lauzanne,
11 janvier 1736.

IL me paroît, monsieur, que S. M. P. n'est pas le seul homme bienfaisant en Lorraine, et que vous savez bien faire comme bien dire. Mon cœur est aussi pénétré de votre lettre que mon esprit a été charmé de votre discours. Je prends la liberté d'écrire au roi de Pologne, comme vous me le conseillez, et je me sers de votre nom pour autoriser cette liberté. J'ai l'honneur de vous adresser la lettre. Mon cœur l'a dictée, et je me souviendrai toute ma vie, que ce bon prince vint me consoler un quart d'heure dans ma chambre à la Malgrange, à la mort de madame du Châtelet. Ses bontés me sont toujours présentes; j'ose compter sur celles madame de Boufflers et de madame de Bassompierre. Je me flate que monsieur Delnée ne m'a pas oublié; mais c'est à vous que je

dois leur souvenir. Comme il faut toujours espérer, j'espère que j'aurai la force d'aller à Plombières, puisque tout est sur la route. Vous m'avez écrit à mon château de Monpon. C'est Ragotin qu'on appelle monseigneur. Je ne suis point homme à châteaux. Voici ma position. J'avois toujours imaginé que les environs du lac de Genève étoient un lieu très-agréable pour un philosophe, et très-sain pour un malade ; je tiens le lac par les deux bouts : j'ai un hermitage fort joli aux portes de Genève, un autre aux portes de Lausanne ; je passe de l'un à l'autre ; je vis dans la tranquilité, l'indépendance et l'aisance, avec une nièce qui a de l'esprit et des talens, et qui a consacré sa vie aux restes de la mienne. Je ne me flatte pas que le gouverneur de Toul vienne jamais manger des truites de notre lac ; mais si jamais il avoit cette fantaisie, nous le recevrions avec transport, nous compterions ce jour parmi les plus beaux de notre vie. Vous avez l'air, MM. les lieutenans-généraux, de passer le Rhin cette année, plutôt que le Mont-Jura, et j'ai peur que vous ne soyez à Hanovre, quand je serai à Plombières. Devenez maréchal-de-France, passez du gouvernement de Toul à celui de Metz ; soyez aussi heureux que vous méritez de l'être ; faites la guerre, et écrivez-là. L'histoire que vous en ferez vaudra certainement mieux que

la rapsodie de la guerre de 1741, qu'on met impudemment sous mon nom. C'est un ramas informe, et tout défiguré de mes manuscrits que j'ai laissé entre les mains de M. le comte d'Argenson.

Je vous préviens sur cela, parce que j'ambitionne votre estime. J'ai autant d'envie de vous plaire, monsieur, que de vous voir, de vous faire ma cour, de vous dire combien vos bontés me pénètrent; il n'y a pas d'apparence que j'abandonne mes hermitages et un établissement tout fait dans deux maisons qui conviennent à mon âge et à mon goût de retraite; je sens que si je pouvois les quitter, ce seroit pour vous, après toutes les offres que vous me faites avec tant de bienveillance. Je crois avoir renoncé aux rois; mais non pas à un homme comme vous.

Permetez-moi de présenter mes respects à madame la comtesse de Tressan, et recevez les tendres et respectueux remercîmens du Suisse V. . . .

Je m'intéresse à Painpan, comme malade et comme ami.

IIe LETTRE.

Le 9 novembre ou décembre 1737.

Il est certain que c'est monsieur le président Dupuy qui a distribué des copies du Mondain dans le monde, et qui pis est, des copies très-défigurées. La pièce toute innocente qu'elle est, n'étoit pas faite assurément pour être publique; vous savez d'ailleurs que je n'ai jamais fait imprimer aucun de ces petits ouvrages de société, qui sont comme les parades du princes Charles et du duc de Nevers, supportables à huis clos; il y a dix ans que je refuse constamment de laisser prendre copie d'une seule page du Poëme de la Pucelle, poëme cependant plus mesuré que l'Arioste quoique peut-être aussi gai; enfin malgré le soin que j'ai toujours pris de renfermer mes enfans dans la maison, ils se sont mis quelquefois a courir les rues; le Mondain à été plus libertin qu'un autre. Le président Dupuis dit qu'il le tenoit de l'évêque de Luçon, lequel prélat, par parenthèse, n'étoit pas encore assez mondain, puisqu'il a eu le malheur d'amasser douze mille inutiles Louis dont il eût pu de son vivant acheter douze mille plaisirs.

Venons au fait, il est tout naturel et tout simple que vous ayez communiqué ce mondain de V., à cet autre mondain d'évêque, je suis fâché seulement qu'on ait mis dans la copie :

Les parfums les plus doux,
Rendent sa peau, douce, fraîche et polie

il falloit mettre :

Rendent sa peau plus fraîche et plus jolie.

Voilà sans doute le plus grand grief : rien ne peut arriver de pis à un poëte, qu'un vers estropié.

Le second grief, est qu'on ait pu avoir la mauvaise foi, et j'ose dire la lâche cruauté, de chercher à m'inquiéter pour quelque chose d'aussi simple, pour un badinage plein de naïveté et d'innocence ; cet acharnement à troubler le repos de ma vie, sur des prétextes aussi misérables, ne peut venir que d'un dessein formé de m'accabler et de me chasser de ma patrie ; j'avois déjà quitté Paris pour être à l'abri de la fureur de mes ennemis. L'amitié la plus respectable a conduit dans la retraite des personnes qui connoissent le fond de mon cœur, et qui ont renoncé au monde pour vivre en paix avec un honnête homme, dont les mœurs leur ont paru dignes peut-être de tout autre prix que d'une persécution : s'il faut que je m' arrach

encore à cette solitude, et que j'aille dans les pays étrangers, il m'en coûtera sans doute ; mais il faudra bien se résoudre, et les mêmes personnes qui daignent s'attacher à moi, aiment beaucoup mieux me voir libre ailleurs, que menacé ici. M. le prince royal de Prusse m'a écrit depuis long-tems en des termes qui me font rougir, pour m'engager de venir à sa cour. On m'a offert une place auprès de l'héritier d'une vaste monarchie, avec 10,000 l. d'appointement ; on m'a offert des choses très-flatteuses en Angleterre ; vous devinez aisément que je n'ai été tenté de rien, et que si je suis obligé de quitter la France, ce ne sera pas pour aller servir des princes. Je voudrois seulement savoir, une bonne fois pour toutes, quelle est l'intention du ministère, et si parmi mes ennemis, il n'y en a point d'assez cruel pour avoir juré de me persécuter sans relâche. Ces ennemis au reste, je ne les connois pas ; je n'ai offensé personne, ils m'accablent gratuitement.

Plane vere suis non respondere favorem
Spera hinc meritis.

Je demande uniquement d'être au fait de bien savoir ce qu'on veut, de n'être pas toujours dans la crainte, de pouvoir enfin prendre un parti. Vous êtes à portée, et par vous-même et par vos amis, de savoir précisément les

intentions; M. le bailly de Froulay M. de Bissy peuvent s'unir avec vous; je vous devrai tout. Si je vous dois au moins la connoissaace de ce qu'on veut, voilà la grace que vous demande celui qui vous a aimé dès votre enfance, qui a vu un des premiers tout ce que vous deviez valoir un jour, et qui vous aime avec d'autant plus de tendresse, que vous avez passé toutes ses espérances. Soyez aussi heureux que vous méritez de l'être, et à la cour et en amour. Vous êtes né pour plaire même à vos rivaux. Je serai consolé de tout ce qu'on me fait souffrir, si j'apprends au moins que la fortune continue à vous rendre justice. Comptez qu'il n'y a pas deux personnes que votre bonheur intéresse plus que moi; permettez-moi de présenter mes respects à mademoiselle de Tressan et à madame de Genlis.

Vous m'écriviez:

Formosam resonare doces Amarillyda silvas.

Faudra-t-il que je vous réponde:

Nos Patriam fugimus.

Adieu Pollion, adieu Tibulle, on me traite comme Bavius.

IIIe. LETTRE.

15 juin 1745.

JE n'ose vous supplier de m'envoyer quelques belles anecdotes héroïques ; cependant il seroit bien beau à vous de contribuer à faire durer mon petit moment, vous qui en élevez de si beaux. On va faire une septième édition à Paris, et peut-être la fera-t-on au Louvre ; elle est dédiée au roi ; et la bonté qu'il a d'accepter cet hommage met le sceau à l'authenticité de la pièce. Je voudrois en faire un ouvrage qui passât à la postérité, et dans lequel ceux qui seront nommés pussent dès à présent trouver quelque petit avant-goût d'immortalité ; je voudrois des notes plus instructives pour les vivans et pour les morts ; ne pourrois-je point citer quelques services de M. de Lutteaux. Dans mon *de profundis*, n'y a-t-il rien à dire sur le poste d'Auloin ? Ne s'est-il pas fait de belles et inconnues prouesses qui sont perdues ? *Carent quia vate sacro.* Que Bellone, s'il vous plaît, instruise un peu les Muses, je vous serois tendrement obligé. Adieu, Pollion et Tibulle, je baise votre myrthe et vos lauriers.

V. . . .

IVe. LETTRE.

15 *Juin.*

Et quorum pars magna fuisti

VOUS avez vaincu, et vous chantez la victoire. M. de Pollion, vous ne laissez rien à faire à ceux qui ne sont que vos trompettes. Mad. Duchâtelet est enchantée de vos vers aimables et de votre souvenir. Je fais plus que d'être enchanté, vous m'avez donné de l'enthousiasme. J'ai entièrement refondu mon petit poëme; je fais ce que je peux pour qu'il soit moins indigne du héros. On l'imprime à Lille, avec un discours préliminaire; j'ai donné ordre qu'on eût l'honneur de vous en envoyer des premiers; car c'est à vous que je veux plaire. Seriez-vous assez bon pour dire à M. le maréchal de Noailles qu'il m'a écrit une lettre charmante, dont je sens tout le prix, et pour faire ma cour à M. le duc d Ayen, qui doit m'aimer, car il m'a fait du bien auprès du roi, et on s'attache à ses bienfaits. Adieu, aimable Horace, aimez et protégez Varius, et sifflez les Vadius.

Ve. LETTRE.

1746

JE dois, Monsieur, passer dans votre esprit pour un ingrat et un paresseux ; je ne suis pourtant ni l'un ni l'autre, je ne suis qu'un malade dont l'esprit est prompt et la chair très-infirme. J'ai été pendant un mois entier accablé d'une maladie violente et d'une tragédie qu'on me faisoit faire pour les relevailles de Mad. la Dauphine. C'étoit à moi naturellement de mourir, et c'est Madame la Dauphine qui est morte le jour même que j'ai achevé ma pièce ; voilà comme on se trompe dans tous ses calculs. Vous ne vous êtes assurément pas trompé sur Montaigne. Je vous remercie bien, Monsieur, d'avoir pris sa défense, vous écrivez plus purement que lui, et vous pensez de même. Il semble que votre portrait, par lequel vous commencez, soit le sien. C'est votre frère que vous défendez ; c'est vous-même. Quelle injustice criante de dire que Montaigne n'a fait que commenter les anciens ! Il les cite à propos, et c'est ce que les commentateurs ne font pas ; il pense, et ces Messieurs ne pensent pas ; il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité, il les juge, il les combat, il

il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même ; toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre, et, ce que j'aime, toujours sachant douter ; je voudrois bien savoir d'ailleurs s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le nouveau monde, découvert presque de son tems, sur les guerres civiles, dont il étoit le témoin, sur le fanatisme des deux sectes qui désoloient la France. Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parce qu'ils vous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire.

Je suis bien édifié de savoir que celui qui veille sur nos côtes, est entre Montaigne et Epictète. Il y a peu de nos officiers qui soient en pareille compagnie. Je m'imagine que vous avez aussi celle de votre ange gardien que vous m'avez fait voir à Versailles. Cette Michelle et ce Michel Montaigne sont deux bonnes ressources contre l'ennui. Je vous souhaite, Monsieur, autant de plaisir que vous m'en avez fait. Je ne sais si la personne à qui vous avez envoyé votre dissertation également instructive et polie, osera imprimer sa condamnation pour moi. Je conserverai chèrement l'exemplaire que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pardonnez-moi encore une fois, je vous en supplie, d'avoir

tant tardé à vous en faire mes tendres remercîmens. Je voudrois en vérité passer une partie de ma vie à vous voir et à vous écrire ; mais qui sait dans ce monde ce qu'il voudroit ? Mad. du Châtelet vous fait les plus sincères complimens. Elle a un esprit trop juste pour n'être pas entièrement de votre avis. Elle est contente de votre petit ouvrage à proportion de ses lumières, et c'est dire beaucoup. Adieu, Monsieur, conservez à ce pauvre malade des bontés qui sont sa consolation, et croyez que l'espérance de vous voir quelque soir et de jouir des charmes de votre commerce, me soutient dans mes longues infirmités. V. . . .

A Paris, ce 21 août 1746.

VIe. LETTRE.

A Mouriond près de Lauzanne, le 18 décembre 1755.

VOUS devez être fatigué, Monsieur, d'éloges et de remercîmens ; ayez pourtant la bonté de recevoir les miens. On vous en présentera de plus flatteurs, mais non de plus sincères. M. de Châteauvieux a eu la bonté de me communiquer de votre part votre discours, digne en tout du roi et de la cérémonie qui en sont l'objet ; il a suspendu les douleurs que les maladies me font éprouver, mais il a augmenté celle que je ressentirai toujours de n'avoir pu être témoin de tout ce que le roi de Pologne, et vous, Monsieur, faites pour la gloire de la Lorraine. Si mon état me laissoit assez de force pour venir prendre les eaux de Plombières l'été prochain, je passerois exprès par Toul, pour venir vous renouveller l'estime infinie et le tendre attachement que je conserverai toute ma vie pour vous. Pardonnez à un pauvre malade qui ne peut vous écrire de sa main.

J'ai l'honneur d'être avec une reconnoissance inexprimable, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé, V. . . .

VIIe. LETTRE.

A Lauzanne, 3 fevrier 1758.

MON adorable gouverneur, béni soit le sieur Légier et ses consorts, et ses mauvais vers, et sa sottise. Puisque tout cela m'attire tant de bontés de votre part, soyez bien sûr que je ne suis sensible qu'aux marques généreuses de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié Francontoises et moitié Lotaringiennes. La nation des petits colets et des petits beaux esprits de province a été oubliée par M. de Réaumur dans l'histoire des insectes. Ainsi ne prenons pas garde à leur existence.

J'étois fort malade quand on me régala de ces beaux vers dignes d'une académie de...., Mad. Denis les renvoya à Toul bien cachetés. Elle est aussi sensible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle. Vous l'aimeriez davantage si vous l'aviez vu jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle sur un très-joli théâtre avec de très-bons acteurs dont j'étois le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard attendu que malheureusement je le joue d'après nature. J'aurois bien voulu que M. le gouverneur de Toul nous eût honorés

de sa présence réelle. Les infamies et les persécutions dont on a affublé nos philosophes Diderot, Dalembert et compagnie, me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé Légier. Je persiste toujours dans mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'encyclopédie, jusqu'à ce qu'on soit assuré d'une honnête liberté et d'un peu de protection. Trois mille souscripteurs se joindront à eux; ils crieront comme des aveugles, et le cri public est la plus infaillible des intrigues et la meilleure des protections.

Vous avez vu sans doute que notre ami Dalembert, appellé *O*, a, dans l'article de Genève, loué beaucoup cette église Calviniste de n'être pas chrétienne. Vous savez que ces prêtres en ont été très-ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profession de foi dans laquelle ils résument pour solde totale qu'ils ont de la vénération pour Jésus, et qu'ils croient en Dieu. Leurs voisins leur reprochent à présent d'avoir autrefois brûlé Servet, et d'aller aujourd'hui plus loin que Servet; c'est un bon article pour l'histoire des contradictions de ce monde. Voici le champ de l'histoire des meurtres qui va se rouvrir. Mgr. le comte de Clermont aura une armée terriblement délabrée, son bisayeul y eût été bien empêché. Qu'auroit dit Louis XIV, s'il avoit vu un marquis de Brandebourg résister

mieux que lui aux trois quarts de l'Europe ? Heureux qui voit du port tous ces orages ! Je vais planter aux délices, delà je reviens à Lausanne pour nos spectacles ; cela est plus sensé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette aucun roi, aucun prince ; mais je regrette fort M. le gouverneur de Toul, pour qui je suis pénétré de la plus tendre et de la plus respectueuse reconnoissance, et à qui je serai attaché toute ma vie. V. . . .

VIIIe. LETTRE.

A Lauzanne, 11 *février* 1758.

J'AI pris l'énorme liberté, monsieur, de vous envoyer une bibliothèque complette de fatras imprimés à Genève chez les frères Crammer. Je vous en demande bien pardon, j'aimerois mieux un quart d'heure de votre conversation que les 17 volumes, qu'on doit avoir eu l'honneur de vous adresser de ma part.

J'ai reçu une lettre assez singulière, et des vers plus étranges, d'un séminariste de Toul nommé M. Légier, il se renommé de vous. Je n'ai pu lui faire réponse, parce que je suis très-malade, c'est tout ce que je peux faire de vous écrire ces quatre lignes. Voici la copie de ce qu'on lui répond pour moi. Je vous présente mon respect et mon regret de mourir sans vous voir. V. . . .

COPIE de la lettre dictée par Madame Denis, pour M. l'abbé Légier.

MONSIEUR de Voltaire, gentil-homme ordinaire du roi, et ancien chambellan du roi de Prusse, n'a jamais demeuré à Ripaille en Savoie. Il a une terre sur la route de Genève, et celle de France. Il ne connoît pas plus l'ode dont on lui parle, que la maison de Ripaille. Il est actuellement malade; sa famille a ouvert le paquet qui sûrement n'est pas pour M. de Voltaire, puisqu'on y parle de choses dont il n'a aucune connoissance. Il y a des vers dans ce paquet qui sont sans doute pour quelqu'autre. Au reste la famille et les amis de M. de Voltaire avertissent M. Légier, que la religion, l'honneur, les bienséances les plus communes et le savoir vivre, ne permettent d'écrire de pareilles choses, ni à des personnes qu'on connoît, ni à des personnes qu'on ne connoît pas.

IXe. LETTRE.

De Lauzanne, 13 *février* 1758.

JE reçois, monsieur, une réponse à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avoit prévenu. Je ne savois pas que vous eussiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothèque. Il y a là bien des inutilités ; mais si on se réduisoit à l'utile, l'encyclopédie même n'auroit pas tant de volumes. Il y a d'excellens articles, et celui de *Génie* n'est pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes, n'est il pas vrai que vous auriez arrêté ce père chapelain, qui prêche comme l'autre chapelain faisoit des vers, et qui a l'insolence de condamner devant le roi, un livre muni du sceau du roi. Ces marauts là ont peut être raison de crier contre la vérité et de sonner l'allarme, quand leur ennemi est aux portes. Mais on n'a pas raison de souffrir leurs impertinentes et punissables clameurs ; voilà le tems où tous les philosophes devroient se réunir. Les fanatiques et les fripons forment de gros bataillons et les philosophes dispersés se laissent battre en détail. On les égorge un à un, et pendant qu'ils sont sous

le couteau, ils se brouillent ensemble et prétent des armes à l'ennemi commun. Dalembert fait bien de quitter, et les autres font lâchement de continuer. Si vous avez du crédit sur Diderot et Consors, vous ferez une action de grand Général de les engager à se joindre tous, à marcher serrés, à demander justice, et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit, justice et liberté honnête. Il est infâme de travailler à un tel ouvrage, comme on rame aux galères, il me semble que les exhortations d'un homme comme vous doivent avoir du poids; c'est à vous de donner du cœur au lâches, vous pensez comme il faut d'Iphigénie en Crimée, mais ce n'est pas la première fois que les badauts de Paris se sont trompés et ce ne sera pas la dernière. Vous persistez donc dans le goût de la physique? C'est un amusement pour toute la vie. Vous-êtes vous fait un cabinet d'histoire naturelle? Si vous avez commencé, vous ne finirez jamais; pour moi, j'y ai renoncé et en voici la raison; un jour, en souflant mon feu, je me mis à songer pourquoi du bois faisoit de la flamme, personne ne me l'a pu dire, et j'ai trouvé qu'il n'y a pas d'expérience de physique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, et je veux mourir, si je sais comment ils croissent: vous avez eu la bonté de faire des enfans, et vous ne savez

pas comment. Je me le tiens pour dit, je renonce à être scrutateur. D'ailleurs je ne vois guères que charlatanisme, et excepté les découvertes de Newton, et deux ou trois autres, tout est systême absurde; l'histoire de Gargantua vaut mieux; ma physique est réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du nord : c'est encore une bien belle invention que les poëles dans les antichambres. J'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver; un bon cuisinier est encore un brave phisicien. Cela est rare à Lausanne; plût à Dieu que le mien pût vous servir de nos grosses truites et que je fusse assez heureux pour philosopher avec vous le long de mon beau lac de Lausanne à Genève. Recevez le tendre respect du vieux Suisse V.....

Xe. LETTRE.

A Lausanne, 7 mars 1758.

Je reçois, mon adorable gouverneur, une lettre de l'abbé Légier, qui ne me paroît pas, en effet, de la même écriture que son premier envoi; mais je peux me tromper. J'étois fort malade; et je vis à peine sa signature; cette première fois, il paroît repentant.

Je prends la liberté de vous adresser la réponse que je lui fais; il y a quelque apparence qu'elle ne lui parviendroit pas par la poste, puisqu'il dit n'avoir pas reçu le paquet à lui renvoyé.

Je pense que cette noirceur est une affaire finie; il est pourtant assez singulier que le maître de la poste dise n'avoir pas reçu ce paquet renvoyé. Cela pourroit faire croire que le maître de la poste a été du complot. Je n'y entends rien. Vous êtes sur les lieux, et votre place vous autorise à vous faire rendre compte de cette malversation du commis des postes, supposez qu'en effet il soit coupable de la suppression d'un paquet. Je vous demande bien pardon de toutes les libertés que je prends avec vous, mais après les extrêmes bontés que vous m'avez témoignées dans cette affaire où l'on a

l'insolence de vous compromettre, après les marques d'amitié que vous m'avez données, et que je n'oublierai de ma vie ; je trouve dans vos bontés même l'excuse de toutes les peines que je vous donne.

Vous savez la mort du cardinal de Rencin ; son chapeau pourra couvrir la tête de l'abbé de Bernis ; vous voilà actuellement sous la coupe de M. le gouverneur de Metz. Si en se chargeant du ministère de la guerre, il vouloit troquer avec vous de gouvernement, ce seroit une bonne affaire.

On assure que les Russes sont maîtres de tout le royaume de Prusse ; que l'armée du Prince de Clermont est entre Zell et Lunebourg, et qu'on s'attend à une bataille. Moi, je n'assure rien, sinon que je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnoissance.

V . . . .

XIe. LETTRE.

Aux délices, 22 mars 1758.

MON adorable gouverneur, je suis toujours très fâché que les auteurs de l'enclyclopédie, n'aient pas formé une société de frères, qu'ils ne se soient pas rendus libres, qu'ils travaillent comme on rame aux galères, qu'un livre qui devroit être l'instruction des hommes devienne un ramas de déclamations puériles, qui tient la moitié des volumes; tout cela fait saigner le cœur; mais depuis 50 ans, c'est le sort de la France, d'avoir des livres où il y a de bonnes choses, et pas un bon livre. Nous sommes dans la décadence des talens, dans le tems où l'esprit s'est perfectionné; au reste, s'il y a de l'esprit en France, ce n'est pas parmi les gredins qui ont osé abuser de votre nom et qui m'ont écrit sous celui du petit séminariste de Toul; ces misérables sont encore plus méchans et plus brouillons qu'ils ne sont bêtes. Cette premiere lettre qu'ils m'avoient écrite, étoit datée de Toul, et ce fut à Toul qu'on la renvoya comme vous le savez. Il est clair que le maitre de la poste est du complot, puisque ce petit séminariste n'a point reçu le paquet renvoyé et que je viens

de recevoir une seconde lettre relative à toute cette avanture, dont l'enveloppe est précisément de la même main qui avoit écrit la première lettre. Cette seconde que je reçois est d'une main contrefaite, rien n'est plus bas et plus méprisable que le style et les choses qu'elle contient. On y parle de vous d'une manière indécente. Il y a des vers dignes du cocher de M. de Vertamont. On m'y dit des injures atroces qui me choquent moins que la manière insolente dont on y parle de vous. Elle est signée *Roquentin*. tout cela est un ouvrage de canaille. J'ai jetté la lettre au feu; mais je vous envoye l'enveloppe; vous pourrez savoir du maître de poste de quel endroit la lettre est venue; le timbre que je ne connois pas, peut servir d'indice; il y a certainement, dans toute cette avanture, un manège qui doit être découvert et réprimé; il y a de grands fous dans le monde; heureusement cette pauvre espèce là n'est pas fort dangereuse. Celle qui inonde l'Allemagne de sang et qui met tant de familles à la mendicité est un peu plus à craindre; si vous vous mettez à voyager autour de votre province, mon cher gouverneur, tâchez de prendre le tems où nous jouons des comédies à Lauzanne: nous vous en donnerons de nouvelles, *recreati presentia*. Vous vous imaginez donc que j'ai un château près de Lauzanne, vous me faites trop

d'honneur; j'ai une maison commode et bien bâtie dans un faubourg, elle sera château, quand vous y serez. Je fais actuellement le métier de jardinier dans ma petite retraite des délices qui seroient encore plus délices si on avoit le bonheur de vous y posséder. Conservez vos bontés au Suisse

V...

XIIe. LETTRE.

XIIe. LETTRE.

7 juin 1758.

MONSIEUR de Florian ne sera pas assurément le seul, mon-très cher gouverneur, qui vous écrira du petit hermitage des délices. C'est un plaisir dont j'aurai aussi ma part; il y a long-tems que je n'ai joui de cette consolation; ma déplorable santé rend ma main aussi paresseuse que mon cœur est actif, et puis on a tant de choses à dire qu'on ne dit rien; il s'est passé des aventures si singulières dans ce monde, qu'on est tout ébahi et qu'on se tait, et comme cette lettre-ci passera par la France, c'est encore une nouvelle raison pour ne pas tout dire; quand je lis les lettres des Cicéron et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles, et sous la domination de César, je conclus qu'on disoit plus librement sa pensée du tems des Romains que du tems des postes. Cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre, traîne après elle un inconvénient assez triste. C'est qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour son argent; ce n'est que quand les lettres passent par le territoire de nos bons Suisses, qu'on peut ouvrir son cœur.

Par quelque poste que ce petit billet passe, je peux au moins vous assurer que vous n'avez ni de plus vieux serviteur, ni de plus tendrement attaché que moi.

Peut-être, quand vous aurez la bonté de m'écrire par la Suisse, me direz-vous ce que vous pensez sur bien des choses; par exemple, sur l'encyclopédie, sur la fille d'Aristide, sur l'académie française; n'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous? Nirai-je jamais à Plombières? Pourquoi Tronchin ne m'ordonne-t-il pas les eaux? Pourquoi ma retraite est elle si loin de votre gouvernement, quand mon cœur en est si près.

Mille tendres respect, le Suisse V. . .

XIII. LETTRE.

Aux Délices 12 janvier 1759.

OUI, il y a bien 40 ans, mon charmant gouverneur, que je vis cet enfant pour la première fois je l'avoue; mais avouez aussi que je prédis dès-lors que cet enfant seroit un des plus aimables hommes de France; si on peut-être quelque chose de plus, vous l'êtes encore; vous cultivez les lettres et les sciences, vous les encouragez; vous voilà parvenu au comble des honneurs, vous êtes à la tête de l'académie de Nanci. Franchement vous pourrez vous passer d'académies; mais elles ne peuvent se passer de vous. Je regrette Formont; tout indiférent qu'étoit ce sage, il étoit très-bon homme; mais il n'aimoit pas assez. Madame de Graffigni, avoit, je crois, le cœur plus sensible, du moins les apparences étoient en sa faveur. Les voilà tous deux arrachés à la société, dont ils faisoient les agrémens. Madame du Deffand devenue aveugle, n'est plus qu'une ombre.

Le président Hénault n'est plus qu'à la reine, et vous qui soutenez encore ce pauvre siècle, vous avez renoncé à Paris. S'il est ainsi, que ferais-je dans ce pays-là? J'aurois voulu m'enterrer en Lorraine, puisque vous y êtes et y

arriver comme Triptoleme avec le semoir de madame de Château-Vieux ; il m'a paru que je ferois mieux de rester oú je suis. J'ai combattu les sentimens de mon cœur. Mais quand on jouit de la liberté, Il ne faut pas hazarder de la perdre. J'ai augmenté cette liberté avec mes petits domaines. J'ai acheté la comté de Tourney, pays charmant qui est entre Genève et la France, qui ne paye rien au roi, et qui ne doit rien à Genève. J'ai trouvé le secret que j'ai toujours cherché d'être indépendant, il n'y a rien au-dessus du plaisir de vivre avec vous. Les livres dont vous me parlez, m'ont paru bien durs et bien faibles à la fois, prodigieusement remplis d'amour propre; cela n'est ni utile, ni agréable ; des phrases, de l'esprit voilà tout ce qu'on y trouve. Eh ! Qui est ce qui n'a pas d'esprit dans ce siècle ! Mais du talent, du génie, où les trouve-t-on? Quand on n'a que de l'esprit avec l'envie de paroître, on fait un mauvais livre. Que vous êtes supérieur à tous ces messieurs-là ! Et que je suis fâché contre les montagnes qui nous séparent ! Mettez-moi, je vous prie, aux pieds du roi de Pologne ; il fait du bien aux hommes tant qu'il peut. Le roi de Prusse fait plus de mal au genre humain ; il me mandoit l'autre jour que j'étois plus heureux que lui ; vraiment je le crois bien, mais vous manquez à mon bonheur.

Mille tendres respects. V. . . .

XIVe. LETTRE.

Aux Délices, 16 *août* 1760.

VOICI deux Genevois aimables, que je prends la liberté d'adresser à mon cher gouverneur, et que je voudrois bien accompagner. MM. Turretin et Rilliet sont les seuls objets de mon envie ; car je vous jure, mon très-cher gouverneur, que je n'envie nullement ni Pompignan, ni même Fréron ; je ne voudrois être à la place que de ceux qui peuvent avoir le bonheur de vous voir, et de vous entendre. Il me paroît que ce Fréron vous a un tant soit peu manqué de respect dans une de ses mal-semaines. Il faut pardonner à un homme comme lui, enivré de sa gloire et de la faveur du public.

Mon cher Palissot est-il toujours favori de sa majesté Polonaise ? Comment trouvez-vous la conduite de ce personnage et celle de sa pièce ? Notre cher frère Menou m'a envoyé de la part du roi de Pologne, *l'Incrédulité combattue par le simple ; essai par un roi* ; essai auquel il paroît que cher frère Menou a mis la dernière main. Il ne vous montrera pas la réponse que je lui ai faite, mais moi je vous montre ma lettre au roi de Pologne, et j'espère bientôt vous envoyer le pre-

mier volume de l'histoire de Pierre Premier ; vous savez que c'est un hommage que je vous dois ; je n'oublierai jamais certain petit certificat dont vous m'avez honoré ; quoique je sois occupé actuellement à bâtir une église, je me sens encore très-mondain ; l'envie de vous plaire l'emporte encore sur ma piété, j'espère que Dieu me pordonnera cette foiblesse, et qu'il ne me fera pas la grace cruelle de m'en corriger ; je sais qu'il faut oublier ce monde, mais j'ai mis dans mon marché que vous seriez excepté nommément ; plaignez-moi, monsieur, d'être si loin de vous, et de vieillir sans faire ma cour à ce que la France a de plus aimable ; mon tendre et respectueux attachement ne finira qu'avec ma vie.

VOLTAIRE.

XVe. LETTRE.

12 novembre, 1760; à Ferney par Genève.

RESPECTABLE et aimable gouverneur de la Lorraine Allemande et de mes sentimens, mon cœur a bien des choses à vous dire ; mais permettez qu'une autre main que la mienne l'écrive, parce que je suis un peu malingre.

Premièrement, ne convenez-vous pas qu'il vaut mieux être gouverneur de Bitche, que de présider à une Académie quelconque. Ne convenez-vous pas aussi qu'il vaut mieux être honnête homme et aimable, qu'hypocrite et insolent ? Ensuite n'êtes-vous pas de l'avis de l'ecclésiaste qui dit : *Tout est vanité excepté de vivre gaiement avec ce qu'on aime.*

Je m'imagine, pour mon bonheur, que vous êtes très-heureux, je crois que vous l'êtes de la manière dont il faut l'être dans ce tems-ci, loin des sots, des fripons, et des cabales. Vous ne trouverez peut-être pas à Bitche beaucoup de philosophes, vous n'y aurez pas de spectacles, vous y verrez peu de chaises de poste en cul de singe ; mais en récompense vous aurez tout le tems de cultiver votre beau génie, d'ajouter quelques connoissances de détails à vos profondes

lumières, vos amis viendront vous voir, vous partagerez votre temps entre Lunéville, Bitche, et Toul; et qui vous empêchera de faire venir près de vous des artistes et des gens de mérite qui contribueront aux agrémens de votre vie? Il me semble que vous êtes très-grand seigneur; cinquante mille livres de rente, à Bitche, sont plus que cent cinquante mille à Paris. Je ne vous dirai pas que notre règne vous advienne, mais que les gens qui pensent viennent dans votre règne.

Si je n'étois pas aux Délices, je crois que je serois à Bitche malgré frère Menou.

Frère Saint-Lambert qui est mon véritable frère (car Menou n'est que faux frère), frère Saint-Lambert, dis-je, qui écrit en vers et en prose comme vous, m'a mandé que le Roi Stanislas n'étoit pas trop content que je préférasse le législateur Pierre, au grand soldat Charles; j'ai fait reponse que je ne pouvois m'empêcher en conscience de préferer celui qui bâtit des villes à celui qui les détruit, et que ce n'est pas ma faute si sa majesté Polonaise elle-même a fait plus de bien à la Lorraine par sa bienfaisance que Charles XII n'a fait de mal à la Suéde par son opiniâtreté; les Russes donnant des loix dans Berlin, et empêchant que les Autrichiens ne fissent du désordre prouvent ce que valoit Pierre; ce Pierre entre nous vaut bien l'autre Pierre Simon Barjonne.

Vous devez actuellement avoir reçu mon Pierre, il me fâche beaucoup de ne vous l'avoir point porté; mais il a fallu jouer le vieillard sur notre petit théâtre, avec notre petite troupe, et je l'ai fait d'après nature. Je suis enchaîné d'ailleurs au char de Cérès comme à celui d'Apollon; je suis maçon, laboureur, vigneron, jardinier; figurez-vous que je n'ai pas un moment à moi; et je ne croirois pas vivre si je vivois autrement; ce n'est qu'en s'occupant qu'on existe. Voilà en partie ce qui me rend partisan de M. le maréchal de Belle-isle, il travaille pour le bien public du soir au matin, comme s'il avoit sa fortune à faire; tout son malheur est que le succès de ses travaux ne dépend point de lui. Le maréchal de Daun ne me paroît pas si grand travailleur.

Mon très-aimable gouverneur, vous êtes plus heureux que tous ces Messieurs-là, vous êtes le maître de votre tems, et moi je voudrois bien employer tout le mien auprès de vous.

Recevez le tendre et respectueux témoignage de tous les sentimens qui m'attachent à vous pour toute ma vie. Le Suisse V.....

XVI. LETTRE.

Au château de Ferney, par Genève, 28 février 1767.

VOTRE souvenir m'a bien touché, Monsieur, et votre ouvrage a fait sur moi l'impression la plus tendre; voilà comme je voudrois qu'on fît les oraisons funèbres, il faut que ce soit le cœur qui parle, il faut avoir vécu intimement avec le mort qu'on regrette. C'étoient les parens ou les amis qui faisoient les oraisons funèbres chez les Romains. L'étranger qui s'en mêle, a toujours l'air charlatan; il y a même une espèce de ridicule à débiter avec emphase l'éloge d'un homme qu'on n'a jamais vu. Mais où sont les courtisans dignes de louer un bon roi? Il n'y a peut-être que vous. Les patriciens Romains savoient tous parfaitement leur langue. Les lettres de Brutus sont peut-être plus belles que celles de Ciceron. César écrivoit comme Saluste. Il n'en est pas ainsi parmi nous autres Welches; votre ouvrage est vrai, il est attendrissant, il est bien écrit; je vous remercie tendrement de me l'avoir envoyé.

Je me suis informé de vous à tous ceux qui ont pu m'en donner des nouvelles, je ne vous ai jamais oublié. Je savois que vous aviez fait des pertes, et je croyois qu'on vous avoit dé-

dommagé ; vous comptez donc aller vivre en philosophe à la campagne. Je souhaite que ce goût vous dure comme à moi. Il y a treize ans que j'ai pris ce parti, dont je me trouve fort bien. Ce n'est guère que dans la retraite qu'on peut méditer à son aise.

Je signe de tout mon cœur votre profession de foi ; il paroît que nous avons le même catéchisme. Vous me paroissez d'ailleurs tenir pour ce feu élémentaire que Newton se garda toujours d'appeller corporel. Ce principe peut mener loin ; et si Dieu, par hasard, avoit accordé la pensée à quelques monades de ce feu élémentaire, les docteurs n'auroient rien à dire ; on auroit seulement à leur dire que leur feu élémentaire n'est pas bien lumineux, et que leur monade est un peu impertinente.

Je suis affligé que vous ayez la goutte ; mais il paroît que ce n'est pas votre tête qu'elle attaque.

Vous faites donc actuellement des vers pour votre fille, après en avoir fait pour la mère ; si elle tient de vous, elle aura du sentiment et de l'esprit. Il faut que vous me permettiez de lui présenter ici mes respects.

Je n'oublierai jamais mon cher Panpan ; c'est une ame digne de la vôtre. Que fera-t-il quand vous ne serez plus en Lorraine ? Toute la cour de votre bon roi va s'éparpiller, et la Lorraine

ne sera plus qu'une province. On commençoit à penser. Ces belles semences ne produiront plus rien. C'est vers la Marne qu'il faudra voyager.

Notre lac de Genève fait bien ses complimens à la Marne. Ne tremblez point pour les personnes dont vous vous souvenez ; jamais querelle ne fut plus pacifique. Nous avons, à la vérité, des dragons ; mais ils sont aussi tranquilles que les Genèvois.

Adieu, Monsieur, conservez-moi des bontés, qui sont la consolation de ma vieillesse. Votre paquet m'est venu par Paris, après bien des cascades. V. . . . .

XVIIe. LETTRE.

16 février 1776.

JE ne sais pas bien de quoi il s'agit, Monsieur; mais je vois que l'on commet une injustice ridicule, et affreuse. Tout me persuade qu'il y a un parti pris d'opprimer ceux qui ont la vertueuse folie d'éclairer les hommes. La petite aventure qu'essuya l'année passée le pauvre la Harpe, me fit naître cette idée; et tout me l'a confirmé depuis. Jugez si l'homme qui se plaignit à vous d'une épître qu'on lui imputa, avoit raison de se plaindre. Vous savez qu'il n'y a nul ouvrage qu'on ne puisse empoisonner, et nul homme qu'on ne puisse persécuter.

Je vous prie très-instamment de vouloir bien me dire quel est l'infortuné qui m'a écrit de chez vous ? quel est le scélérat qui le poursuit, pourquoi on l'accuse d'être l'auteur d'un ouvrage qui n'est pas sous son nom; quelles procédures on a faites contre son ouvrage et contre sa personne ? Est-il décreté de prise de corps ? Est-il poursuivi par le procureur du roi ? Y a-t-il des défenseurs et des protecteurs ? Il faut dans ces affaires en agir comme en tems de peste. *Cito*,

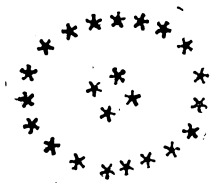
longe, *tarde*. Fuyez vite, allez loin, reyenez tard.

Pithagore a dit, *dans la tempête adorez l'écho*, cela signifie à mon avis, si on vous persécute à la ville, allez-vous en à la campagne. Votre homme fait fort bien d'adorer l'écho de Franconville. Les échos de ma retraîte saluent très-humblement ceux de la vôtre.

Je vous demande en grace de m'instruire pleinement de tout, ou d'engager votre réfugié à m'instruire.

Agréez mes respects et mon tendre attachement, qui ne finira qu'avec ma vie. V. . .

Le philosophe qui adore actuellement l'écho de Franconville, pendant le plus ridicule orage du monde, ne doit pas douter du vif intérêt que je prends à lui. Je dois d'ailleurs lui dire: *hodie tibi*, *cras mihi*. Il peut en attendant me donner ses ordres en toute sûreté.



XVIII. LETTRE.

A Ferney, 3 *Mars* 1776.

LAPÔTRE prétendu de la tolérance pourroit bien en être le martir. Il sait très-bien que la cabale du fanatisme est plus animée et plus dangereuse que la cabale contre M. Turgot.

Le vieil apôtre est obligé dans le moment présent d'aller faire un petit voyage en Allemagne, pour des affaires indispensables; mais en quelqu'endroit qu'il soit, il prendra un intérêt bien vif à M. de L... auquel il conseille de ne jamais exposer sa personne. L'effervescence est trop violente, on n'est que trop bien informé des résolutions prises par des assassins en robe noire, les uns tondus, les autres en bonnet quarré. Tout cela est affreux, mais très-digne d'une nation qui n'a encore assassiné que trois de ses rois, qui n'a fait qu'une grande Saint-Bathelemy, mais qui en a fait mille petites en détail. Les ministres, tout sages et tout éclairés qu'ils sont, ne pouroient s'opposer aux barbaries que les persécuteurs méditent.

On embrasse tendrement le seigneur de Franconville. V, . . .

XIXe. LETTRE.

17 mars 1776.

MON respectable philosophe, je n'ai pu vous féliciter vous et M. Delisle aussi-tôt que je l'aurois voulu. Je savois bien que M. d'Argental ne seroit pas inutile á M. De Salles, il á été autrefois conseiller au Parlement, il a des amis, il déteste la persécution et chérit la philosophie. Il paroît qu'on ne persécute dans le moment présent que M. Turgot; celui-là se tirera d'affaire fort aisément. Il a du génie et de la vertu, son maitre paroît digne d'avoir un tel ministre, et je ne crois pas que Messieurs veuillent faire la guerre de la fronde pour des corvées. Je dois à ce digne ministre la suppression de toutes les gabelles et de tous les commis qui désoloient mon petit pays, moitié François, moitié Suisse. J'en souhaite autant aux citoyens de Franconville et de Pontoise. Mais ils sont trop près du centre; on a commencé par notre chétive frontière pour faire un essai. C'est *experimentum in animâ vili*. Mais l'expérience est belle et est de la vraie philosophie; celles que vous faites sur l'électricité m'instruisent beaucoup. Je me suis mêlé d'électriser le tonnerre dans

dans le jardin que je cultive auprès de ma chaumière. Il y a long-tems que je regarde cette électricité comme le feu élémentaire qui est la source de la vie; je me flatte qu'il n'en sera pas de votre ouvrage comme de celui de l'éducation que j'ai si vainement attendu. Continuez, philosophe, dans votre retraite. Votre primtems a été orné de tant de fleurs, qu'il faut bien que votre automne porte beaucoup de fruits. Il n'y a plus de jouissance pour moi qui suis dans l'extrême vieillesse; mais vous me consolerez, vous me donnerez des idées, si je ne puis en produire.

J'ai lu avec beaucoup d'attention, l'ouvrage de M. Bailly sur l'ancienne astronomie; il y a des vues bien neuves et bien plausibles. Je souhaite que tout soit aussi vrai qu'ingénieux. Ce livre recule furieusement l'origine du monde s'il y en a une.

Remarquez en passant que le petit peuple juif qui parut si tard est le seul qui ait parlé d'Adam et de sa famille absolument inconnue dans le reste du monde entier.

Adieu, Monsieur; conservez moi vos bontés et ne m'oubliez pas auprès de M. de Salles, auquel je fais les plus sincères et les plus tendres complimens. V....

XXe. LETTRE.

11 *Novembre* 1776.

JE n'ai fait qu'entrevoir M. de Toulongeon. Il m'a donné, Monsieur, la plus grande envie de jouir de sa charmante société; mais mon âge et mes maux ne me l'ont pas permis : je ne suis plus de ce monde. Je m'intéresserai tendrement à vous jusqu'à mon dernier moment, mais à quoi cela sert-il? Je suis, *prensantem necquicquam umbras et multa volentem dicere*, et je suis réduit à ne rien dire.

M. de Toulongeon m'a paru infiniment aimable et bien digne de votre amitié. Il a les graces, la politesse, les talens que je vous ai connus. Avec tout cela on n'est pas toujours heureux; il y a, comme vous savez, une distance immense entre être heureux et être aimable.

Je suis consolé en apprenant que vous passez votre vie avec M. de Saint-Lambert; mais j'ai peur que l'hyver ne vous sépare. Il n'y a que nous autres, ours des Alpes et du Mont-jura, qui passions notre vie à la campagne. Les beaux oiseaux de vos cantons doivent se retirer à la ville quand les feuilles sont tombées.

Mihi jam non regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet aut nubella Tarentum.

Je suis très-touché, Monsieur, de votre souvenir; vos bontés pour moi rappellent mon ancienne sensibilité, elle ne finira qu'avec mes jours. *Posthume, posthume labuntur anni.* J'aime à citer Horace à un homme de sa famille.

Le vieux malade. V. . . .

XXIe. LETTRE.

Paris, 19 *février* 1778, *rue de Baune*.

Le vieux malade de Ferney est incapable d'avoir passé trois jours sans répondre aux bontés de M. le comte de Tressan, et sans lui avoir témoigné sa tendre et respectueuse reconnoissance. Je suis entre les mains de M. Tronchin; et quoiqu'il m'ait défendu tout, il ne pourroit m'empêcher de vous écrire. Je suis dans un tourbillon qui ne convient ni à mon âge ni à ma foiblesse. Mon ame seroit plus à son aise à Franconville. Votre ami, M. de Villette, a raison d'aimer le monde, il y brille dans son étonnante maison, il l'a purifiée par l'arrivée d'une Dame aussi étonnante que belle. Je l'abandonnerai bientôt à son nouveau bonheur; mais je compte bien être témoin du vôtre dans votre retraite. Si je puis disposer de moi un moment, il y a long-tems que j'aspire après cette consolation.

Je serai jusqu'au dernier moment de ma vie, M. le comte, le plus attaché et le plus respectueux de tous vos serviteurs.

V. . . .

XXIIe. LETTRE.

A Cirei, 21 octobre.

TANDIS qu'aux fanges du parnasse
D'une main criminelle et lasse,
Rousseau va cherchant des poisons,
Ta main délicate et légère
Cueille aux campagnes de cithère,
Des fleurs dignes de tes chansons.

Les graces accordent ta lyre,
Le plaisir mollement t'inspire
Et tu l'inspires à ton tour;
Que ta muse tendre et badine
Se sent bien de son origine
Elle est la fille de l'amour.

Loin ce rimeur atrabilaire,
Ce Cynique, ce plagiaire
Qui dans ses efforts odieux,
Fait servir à la calomnie,
A la rage, à l'ignominie,
Le langage sacré des Dieux.

Sans doute les premiers poëtes
Inspirés ainsi que vous l'êtes,
Etoient des Dieux ou des amans,
Tout a changé, tout dégénère,
Et dans l'art d'écrire, et de plaire;
Mais vous êtes des premiers tems.

Ah Monsieur, votre charmante épître, vos vers, qui, comme vous, respirent les graces, méritoient une autre réponse; mais s'il falloit vous envoyer des vers dignes de vous, je ne vous répondrois jamais, vous me donnez en tout des exemples que je suis loin de suivre; je fais mes efforts, mais malheur à qui fait des efforts.

Votre souvenir, votre amitié pour moi enchantent mon cœur autant que vos vers éveilleroient mon imagination; j'ose compter sur votre amitié; il n'y a point de bonheur qui n'augmente par votre commerce délicieux. Ah! si votre muse daignoit avoir pour moi autant de bienveillance que de coquetterie; si vous daigniez m'écrire quelquefois, me parler de vos plaisirs, de vos succès dans le monde, de tout ce qui vous intéresse, que je défierois les Rousseaux et les Desfontaines de troubler ma félicité.

Je vous envoie le Mondain; c'étoit à vous à le faire. J'y décris une petite vie assez jolie; mais que celle qu'on mene avec vous est au-dessus!

Comptez à jamais sur le tendre et respectueux attachement de V. . . .

Pourquoi n'ai-je reçu que le 21 votre lettre datée du 5 Octobre?

XXIIIe. LETTRE.

Aux Délices, 18 *août*

VOUS êtes donc comme Messieurs vos parens, que j'ai eu l'honneur de connoître très-gourmands; vous en avez été malade. Je suis pénétré, monsieur, de votre souvenir; je m'intéresse à votre santé, à vos plaisirs, à votre gloire, à tout ce qui vous touche; je prends la liberté de vous ennuyer de tout mon cœur. Vous avez fait vraiment une œuvre pie, de continuer les aventures de Jeanne, et je serois charmé de voir un si saint ouvrage de votre façon. Pour moi qui suis dans un état à ne plus toucher aux pucelles, je serai enchanté qu'un homme aussi fait pour elles que vous l'êtes, daigne faire ce que je ne peux plus tenter.

Tâchez de me faire tenir, comme vous pourrez, cette honnête besogne, qui adoucira ma cacochime vieillesse. Je n'ai point eu la force d'aller à Plombières; cela n'est bon que pour les gens qui se portent bien, ou pour les demi-malades.

J'ai actuellement chez moi M. Dalembert, votre ami et très-digne de l'être. Je voudrois bien que vous fissiez quelque jour le même honneur à mes petites délices; vous êtes assez phi-

losophe pour ne pas dédaigner mon hermitage.

Je vous crois plus que jamais sur les Anglois; mais je ne puis comprendre comment ces dogues-là, qui, dites-vous, se battirent si mal à Dettingue, vinrent pourtant à bout de vous battre. Il est vrai que depuis ce tems-là vous le leur avez bien rendu. Il faut que chacun ait son tour en ce monde.

Pour l'académie françoise ou française, et les autres académies, je ne sais quand ce sera leur tour. Vous ferez toujours bien de l'honneur à celles dont vous serez. Quelle est la societé qui ne cherchera pas à posséder celui qui fait le charme de la société. Dieu donne longue vie au roi de Pologne. Dieu vous le conserve ce bon prince, qui passe sa journée à faire du bien, et qui, dieu merci, n'a que cela à faire. Je vous supplie de me mettre à ses pieds. Je veux faire un petit bâtiment chinois à son honneur dans mon petit jardin; je ferai un bois, un petit chaudeu, grand comme la main, et je le lui dédierai.

Mademoiselle Clairon est à Lyon; elle joue comme un ange des Idamé, des Méropes, des Zaires, des Alzires. Cependant je ne vas point la voir. Si je faisois des voyages, ce seroit pour vous. Pour avoir encore la consolation de rendre mes respects à Mad. de Bouflers, et à

ceux qui daignent se souvenir de moi. Vous jugez bien que si je renonce à la Lorraine, je renonce aussi à Paris, où je pourrai aller comme à Genève, mais qui n'est pas fait pour un vieux malade planteur de choux. Comptez toujours sur les regrets et sur le très-tendre attachement de.

V.....

XXIVe. ET DERNIÈRE LETTRE.

JE vous ai toujours cru ou parti ou partant, mon divin Pollion. Je vous ai cru portant la terreur et les graces dans le pays des Malborougs et des Newton. Mais vous êtes comme les graces en Aulide ; à cela près que de cette affaire, il y aura plus de pucelles f..... que de pucelles immolées. Je n'ai point écrit à M. le Duc de Richelieu. Je l'ai cru trop occupé. Je prépare pour lui ma trompette et ma lyre. Partez, soyez l'Achile et l'Homère, et conservez vos bontés pour votre ancien, très-tendre et très-attaché serviteur,

V....

IMITATION D'ANACRÉON.

DANS nos bois tristes et déserts,
Déjà les habitans des airs
Aux échos ne font plus redire
Tout ce que l'amour leur inspire ;
Déjà l'aquilon furieux,
Chasse de ces aimables lieux,
Flore et le volage Zéphire :
Cependant je vois un enfant
Qui, tout nud, s'expose à l'orage,
Cloé ! sauvons-le de sa rage,
Appellons-le..... Il vient à l'instant.
Avec transport il nous caresse !
Ah ! dans nos bras, gardons long-tems
Ce bel enfant, quoiqu'il nous blesse ;
Que dans notre vive tendresse,
Il trouve toujours le printems.
Bonheur parfait soyez durable,
Ne passez pas comme une fleur.
. . . . Une amie adorable
Tour-à-tour occupent mon cœur,
Toutes les deux, sans jalousie
Embellissent tous mes momens ;
Mes maîtresses et mon amie
Remplissent tous mes sentimens.

ÉPITRE

A MADAME D....., DE PARIS.

Cloé, la fortune cruelle
Vient de me séparer de vous ;
J'ai perdu ces momens si doux,
Où mon ardeur toujours nouvelle,
A l'air d'un premier rendez-vous.
Ah ! me plaignez-vous ?... puis-je croire
Que vous partagez ma douleur,
Que je manque à votre bonheur,
Que le jour, la nuit la plus noire,
Tout me rappelle à votre cœur,
Que lorsqu'à midi, la princesse (1)
Vous reveille un peu trop matin,
Vous dites en chassant Crispin (2)
Qui trop vivement vous caresse :
Pauvre capitaine mutin (3)
Que fais-tu, hélas ! Ta maîtresse
Soupire et te desire envain ?
Cependant je veux de ma vie
Vous tracer un léger crayon ;
Ici la discorde et l'envie,
L'ennui, la contradiction,

(1) Sa femme de chambre.
(2) Son petit chien.
(3) Nom qu'on me donnoit dans cette société.

La pesante narration
Et la froide plaisanterie
Sont les tyrans de la maison.

Mes deux sempiternelles tantes (1)
S'emparent de moi tour-à-tour ;
L'une sait de la vieille cour,
Mille anecdotes assommantes,
Et l'autre d'un caduc amour,
M'affadit en mettant au jour
Les gentillesses rebutantes,
Elles m'excédent tour-à-tour.

Je baille, oh ! voici bien le diable (2) ;
Plus qu'un nuage variable,
De Pézénas vient un marquis (3) ;
Tantôt le plus déraisonnable,
Ou des mortels le plus aimable,
Très-digne père de son fils.
Dans ses écarts souvent sublime
J'admire le feu qui l'anime,
De sa cendre il sort plus brillant ;
Malgré la chaîne qui le lie,
Souvent encor pour la folie,
J'en tire un hommage riant,
Vingt bons contes de sa jeunesse
Sont entre-mêlés de pardons,
Qu'au ciel il demande sans cesse ;
Mais en dépit des oraisons,

(1) L'une avoit près de 100 ans et l'autre de 70.
(2) Feu mon père.
(3) Il étoit devenu dévot dans ses vieux ans.

Avec grace, avec gentillesse,
Quelquefois même avec foiblesse,
Il se souvient de ses moutons;
Malheur à qui le contrarie,
Malheur au désastreux mortel
Qui devant lui, du bon Quenel (1)
Hasarderoit l'apologie;
Il l'attère pour l'éternel,
Il le croit, le jure et le prie.
Il me resteroit quelques traits
Pour vous faire ici les portraits
De maintes bégueules titrées,
Quelques tribades surannées;
Mais c'est leur faire trop d'honneur,
Et près de vous aurois-je de l'humeur?
Adieu, dame des mes pensées,
Dévotement prions l'amour,
Que des importuns dans ce jour,
Puissent les troupes dispersées
Me laisser quitter ce séjour,
Et voler au rives aimées,
Où les graces à votre cour,
Semblent à jamais attachées,
Et par votre esprit animées.

(1) Le janséniste.

SECONDE LETTRE, A LA MÊME.

Avec vous, je me dédommage
Du très-assidu radotage,
Dont on m'assomme tout le jour;
Sans chercher, j'aime à vous écrire;
De tout ce que je vais vous dire,
Je laisse le soin à l'amour
Et n'écris que ce qu'il m'inspire.
Si je ne chantois vos attraits
Je briserois mes flageolets,
Un goût assez vif pour l'étude
Que j'ai toujours eçu conserver,
M'amuse dans ma solitude;
Mais j'aime encore mieux y rêver,
J'y maudis qui m'y vient troubler;
Sur-tout quand ma tante Tionelle
Sans pitié me vient accabler,
Par quelque misère nouvelle;
Et réussit à redoubler
L'ennui quelle traîne après-elle.
Autant qu'elle, à vous ennuyer
Je deviendrois intarissable;
Si je vous faisois essuyer,
Ses propos que je donne au diable,
Et fais le serment d'oublier.

Du moins ce château solitaire,
Vous donne des momens plus doux;
Quand C..... (1) sur vos genoux

(1) Son chien.

Se sert de l'heureux don de plaire,
Qu'il a si bien reçu de vous.
Presqu'aussi joli que la mère,
Je vois d'ici l'agneau pascal ; (1)
De Crispin devenu rival
Pour rapporter une cocarde ;
Chacun attentif vous regarde
Et s'élance au moindre signal.
Mimi, Janeton, la princesse, (2)
Grand l'Ecureur, je parle à tous.
Ah ! prenez de votre maîtresse
Un soin dont mon cœur est jaloux,
Adoucissez votre ramage,
Pierrot, dites-lui baisez-moi ?
» Ouvrez au Perroquet du roi,
» Gratez, gratez ! Sous mon plumage,
» Je vous aime. . . . Ah ! dans votre cage,
Que l'on m'enferme ! . . . Sur ma foi
Je n'en dirai pas davantage.

Bon soir mes petites amours !
Bon soir la reine de ma vie,
Acoutumez-vous, je vous prie
A cette muse sans atours ;
Et bavarde comme une pie
Dites à celle de l'abbé ;
A moins qu'il ne soit absorbé,
Dans quelque sombre rêverie ;
Que bien qu'elle ait de la beauté
De la force et de l'harmonie ;
Avec la mienne en vérité,
Elle fait trop la renchérie.

(1) Nom que l'on donnoit à un de ses enfans.
(2) Ses femmes.

CHANSON

CHANSON,

Pour Madame la Marquise de S.... abesse de .....

Je crains encor malgré mes ans
De voir l'aimable Abesse,
Elle sait trop de mon printems
Ranimer la tendresse;
Fuyons un dangereux séjour
Qu'habitent l'Abesse et l'Amour.

Ah! de ses modestes appas,
Qui pourroit se défendre,
Ils nous enchantent; mais hélas!
Sans daigner y prétendre;
Mais comment quitter un séjour
Où l'on voit l'Abesse et l'Amour?

Pour un ami, pour un amant
Egalement aimable,
En lui cachant le sentiment
Qu'elle rend si durable,
Je peux rester dans un séjour
Qu'habitent l'Abesse et l'Amour.

De prendre un ton triste et touchant,
Si j'avois la marotte,
Elle diroit en me plaignant:
Le bon homme radotte;
Il faut donc rire en ce séjour
Qu'habitent l'Abesse et l'Amour.

Je ne veux point de sa pitié ;
J'ose, et j'aime à prétendre
A mériter son amitié
Par un respect. . . . bien tendre. . . .
Et je reste dans ce séjour
Où j'attends l'Abesse et l'Amour.

Pour. . . . . .
Jeune et gentille est la nymphe que j'aime ;
Son air est tendre et toujours séduisant,
Elle a les yeux de ce fripon d'enfant
Qu'on nomme Amour ; elle a son jargon même ;
Dont elle va badinant, caquetant ;
Elle a d'Hébé l'âge et le ton riant,
Et de Vénus la bouche et le sourire ;
Sans le savoir, son air est agaçant.
En suis-je fou. . . ? Besoin n'est de le dire ;

UN Monsieur le Chevalier de Morton, que je ne connois point, et dont je n'ai jamais entendu parler, m'ayant écrit une lettre datée de Genève, qu'on a très-mal à propos attribuée à M. de Voltaire qui la désavoue : étant très-embarassé pour répondre à ce chevalier de Morton, j'ai cru pouvoir m'adresser à M. de Voltaire directement, dans l'espérance qu'il le connoîtroit, le château de Ferney étant près de Genève ; et j'ai été charmé de saisir cette occasion pour rendre un nouvel hommage au grand homme qui m'honore de son amitié depuis mon enfance.

LETTRE à M. de Voltaire, dans laquelle je réponds indirectement à la lettre que j'ai reçue de M. le chevalier de Morton, datée de Genève, du 10 de février 1775.

O mon cher Maître, dites-moi donc quel est ce chevalier de Morton, dont je viens de recevoir une épître sublime datée de Genève. Je n'ai jamais connu de ce nom-là que Mylord Moreton, notre président de la Société Royale de Londres, qui daigna m'admettre, en 1760, dans celle d'Edimbourg : que pourrois-je lui

répondre, moi chétif, qui n'ai jamais écrit de vers que ceux qui me furent dictés par l'amour ou par l'amitié?

Des vieux Habitans du Marais (1),
Je reçus au plus quelques traits,
De la gaieté, du badinage,
Et je bégayai leur langage.
Rimailler est mon foible; . . . mais
Paresseux bien plus que Poëte,
Mes ouvrages les plus parfaits
Ne passent pas la chansonnette.
Mon Hypocrène est du vin frais,
Et mon Parnasse est la guinguette.
Je n'ai tout au plus hérité
Du gros du Broussin mon grand-père (2),
Qu'une Muse folle et légère,
Propre à chanter la volupté;
Et je frémis, en vérité;
D'une entreprise téméraire :
Aux vers Alexandrins mon luth n'est pas monté.
Cependant ce Morton à moi se fait connoître
Si sublime en ses vers, que je suis bien tenté,
D'en être un moment écouté :
Mais, comme un vieux barbet, je rapporte à mon Maître
Le gand que Morton m'a jetté.

(1) La Société de Messieurs de Vendôme au Temple, où se rassembloient Boileau, Chapelle, Ferrand, Lainez, et l'Abbé de Chaulieu.

(2) Pierre Brulard de Genlis, Marquis de Broussin, Grand Maître de l'Ordre des Côteaux, à qui le joli voyage de Bachaumont et de Chapelle est adressé, grand-père maternel du comte de T....

O Voltaire ! ô mon maître ! ô mon illustre ami !
C'est toi qui brisas l'œuf que couvoit l'ignorance (1)
Si l'affreux fanatisme, et si l'intolérance,
Dans le François enfin trouvent un ennemi,
C'est à toi qu'il le doit, c'est d'après toi qu'il pense !
Souviens-toi que ta main carressa mon enfance,
Guidoit vers un ciel pur mon œil mal affermi,
Quand ta plume de feu, dès ton adolescence,
Foudroyoit les horreurs de Saint-Barthelemi.
Tes sublimes leçons germèrent dans mon ame,
Je l'élevai dès-lors jusqu'à son créateur,
Et je vis sous mes pieds le poignard et la flamme (2)
Dont le faux zèle adroit arme un persécuteur.
Adoucissant mes mœurs, éclairant mon génie,
Ta muse m'inspiroit le goût charmant des vers ;
Bientôt, suivant tes pas au temple d'Uranie,
J'appris à voir en grand, et l'homme, et l'univers.
Oui, ta voix chaque jour agrandissoit mon être :
J'évitai de René les prestiges brillans ;
Dans Loke et dans Newton tu me fis reconnoître
Les Sages qui devoient guider mes pas tremblans.
Mais l'homme est-il toujours tout ce qu'il pourroit être?
Dès l'âge de quinze ans je ne fus plus à moi :
Elevé dans la Cour de mon auguste Maître,

(1) Imitation d'un vers de l'épitre du chevalier de Morton.

(2) Les Lavergne furent chassés de leurs terres du tems des Albigeois. Il en périt seize à la bataille de Jarnac, et dix autres y furent blessés et faits prisonniers, en défeudant le Prince de Condé blessé. Un des dix se sauva depuis de la Saint-Barthelemi, en tuant ceux qui vinrent pour l'assassiner : c'est le cinquième aieul du Comte de T....

L'aimer et le servir fut ma suprême loi.
Tout François se doit moins qu'il ne doit à son Roi.
Gémissant d'un fléau qui dévaste la terre,
J'ai souvent combattu, trois fois j'ai vu la guerre;
J'ai vu les trahisons qu'on éprouve à la Cour :
Heureux encor, hélas, si le cruel Amour,
En m'arrachant des bras de la Philosophie,
Eût moins tyrannisé tout le cours de ma vie !
Nous avons éprouvé tous deux le même sort :
Tu le sais!... Comme toi, j'avois une Emilie !...
Je chantois et j'aimois !.... L'impitoyable mort,
Au printems de ses jours, trancha sa destinée.
A l'affreux désespoir mon ame abandonnée;
Resta dans le silence à la fleur de mes ans,
Et long-tems je frémis en voyant deux amans.
Mais on n'etouffe point le cri de la Nature :
Voulant à ma vieillesse assurer un soutien,
Je me soumis aux loix d'un durable lien.
Je ne me trompai point.... Une ame noble et pure
Sçut consoler la mienne, embellit tous mes jours....
Nous sommes entourés des fruits de nos amours....
Ils m'écoutent... Ma voix leur répete sans cesse
Les leçons que de toi j'obtins dans ma jeunesse.
Tes leçons!... Qu'il m'est doux de les leur voir aimer?
O grand homme!... Déjà je peux les estimer.
Ma fille à l'honneur pur que fait aimer sa mere,
Joint tout ce qui pourroit te rappeller son pere.
Oui, mes enfans seront dignes d'être Français;
Ils te lisent sans cesse, et je me reconnois
Aux transports que tes vers excitent dans leur ame;
Ils croissent aux rayons de ta féconde flamme;
Ils sauront distinguer, d'avec les préjugés,
Les principes divins dont se sont dégagés
Ces Apôtres du RIEN, cette troupe effrénée

D'Auteurs inconséquens, plus vains que Salmonée.
L'amour du paradoxe exhalant son poison,
Ne pervertira pas leur naissante raison.
Méprisant les abus de la Métaphysique,
Ils porteront sur tout un œil géométrique ;
N'imaginant jamais, travaillant à bien voir,
Ils sauront distinguer l'orgueil du vrai savoir.
Ah puissent-ils un jour occuper cette place
Qu'aux temples (1) d'Uranie on m'accorda par grace !
S'ils pouvoient t'écouter, s'ils vivoient près de toi,
Bientôt ils en seroient bien plus dignes que moi.
Pardonne, ô mon ami ! cet excès de foiblesse ;
J'ose, pour mes enfans, te montrer ma tendresse ;
J'espère leur devoir encor quelques beaux jours ;
Avec eux je crains moins d'en voir finir le cours,
Je crains moins de mes sens la triste décadence :
On vit, tant que l'on aime ; on est, tant que l'on pense.
Flambeau de ma patrie et du monde éclairé,
Ton feu paroît toujours plus vif, plus épuré ;
Tu combats comme Hercule une hydre détestable,
Qui renaît pour lever une tête coupable.
Contre son Dieu, son père, et son unique espoir ;
Ce Dieu ! ton cœur l'aima, ton esprit le fit voir,
Des mondes dans l'espace ordonnant la structure,
Et pour les rendre heureux fécondant la nature :
Achève d'éclairer ces Welches insensés,
Par les mains de l'erreur depuis long-tems bercés.
Lorsque l'homme est séduit par quelque vain sytême,
Ce n'est que la raison, ce n'est point l'anathême,
Qui peut le ramener et dessiller ses yeux.
Des nouveaux Anitus les excès furieux

(1) Le comte de T... est membre des Académies Royales des Sciences de Paris., de Londres, de Berlin, d'Edimbourg. &c. &c.

Ont toujours confondu l'erreur avec le crime.
Foibles pour éclairer l'innocente victime
Qui rougit tant de fois leurs utiles autels,
On les a vu l'horreur ou l'effroi des mortels;
Mais tiennent-ils encor l'urne de l'Ostracisme?
Un jour plus pur succède aux jours du fanatisme:
Un pontife orgueilleux, avec un fer sacré,
N'oseroit plus proscrire un nom si révéré.
Au pied des Monts Crapax, quelle est cette lumière
Dont la sphère s'étend sur la nature entière?
Ses rayons repoussés par l'Erebe en courroux,
Triomphent de son ombre, et viennent jusqu'à nous:
C'est-là qu'avec la paix règne la bienfaisance,
C'est-là que tout fleurit par ta seule présence,
C'est-là, qu'on te bénit comme un autre Osiris,
Tandis que maint Typhon déshonore Paris.
Reviens.... A notre cour un sage peut paroitre...
Viens jouir du bonheur de voir ton nouveau Maître,
De voir près de son trône un Socrate, un Solon,
Applaudir à des mœurs que n'eut point Salomon,
Il en a les projets... et sa main bienfaisante
Commence à secourir la France gémissante.
Reviens.... Tes cheveux blancs, par sa main couronnés
Aux yeux de l'univers, enfin seront ornés
Des lauriers obtenus par le Tasse et Pétrarque;
Leur feuille émoussera les ciseaux de la Parque;
Tu verras les beaux jours que mérita Nestor
Et pour prix d'avoir fait renaitre l'âge d'or
Dans les champs de Ferney, bientôt la voix publique,
Va joindre à ces lauriers la couronne civique.

Quel miracle ne méritiez-vous pas de faire, ô mon cher maitre! C'en est un que de m'avoir électrisé comme une vielle mandoline dont les

cordes détendues forment encore quelques vibrations, lorsque la lyre d'Orphée rend des sons harmonieux Non, je ne perds pas de vue le projet de vous aller rendre hommage dans cette retraite que vous avez sçu rendre digne de vous à force de bienfaits; et ce sera le Temple de Thélème pour votre ancien disciple, serviteur et ami T....

CHANSON

POUR MADAME DE.....

Tremblez aux accens de ma lyre,
Profanes, fuyez mon courroux !
Bacchus, l'Amour, et ma Thémire
Sont ici dans un rendez-vous.
Tous trois animant cette fête,
Partagent l'honneur du festin :
On les voit couronner leur tête
De fleurs qu'ils arrosent de vin.

L'amour, sur vos lèvres de roses,
Pour toujours semble s'arrêter ;
On ne les voit jamais écloses
Que pour boire ou nous enchanter ;
Anacréon, qui de Bathylle
Célébra les attraits si doux,
Le quitteroit dans cet asyle,
Et l'oubliroit à vos genoux.

Amis, lorsque sa main s'empresse
A verser ce jus précieux,
Je vois en elle la Déesse
Qui sert à la table des Dieux ;
Mais quelque soir, sur la fougère,
Si je trouve un instant heureux,
Je ne verrai qu'une Bergère
Et n'écouterai que mes feux.

CHANSON.

Sur l'air : *Jusques dans la moindre chose.*

CHERE Hébé, vois la nature
Se parer déjà de fleurs ;
Le ciel brille, l'air s'épure,
L'aurore verse des pleurs.
Sur cette rive fleurie,
De lilas et de muguet,
Avec moi dans la prairie
Viens te former un bouquet.

J'ai bien payé cette rose.
Mal adroit et malheureux,
Mon sang coule, ma main n'ose
En parer tes beaux cheveux.
De ma vie, ah ! c'est l'image.
Les épines sont pour moi,
Hébé.... Tout m'en dédommage
Quant ces roses sont pour toi.

Tu commences ton aurore
Et mes beaux jours sont passés :
Envain mon coeur aime encore,
Ce n'est point t'offrir assez,
Que celui-là seul t'enflame.
Qui sait plaire autant que toi,
Il méritera ta flame
S'il sait t'aimer comme moi.

Mais j'aperçois un nuage
Qui paroît nous menacer,
Retournons vîte au village,
Nos bergers vont y danser,
Ta danse vive et légère
Est l'image de ton cœur
Tu ne sais encore que plaire
Sans redouter un vainqueur.

Une modestie très-juste et très-prudente, m'empêche de rapporter ici une lettre charmante, dont Madame ..... m'avoit honoré; mais je ne peux me refuser aux sentimens qu'elle m'inspire, de rapporter ici ma réponse.

AIMABLE fille des neuf soeurs
Qu'adopta le Dieu de Cithère,
Vous savez trop dans tous les coeurs,
Réveiller le desir de plaire,
Et vous me rendez téméraire
Lorsque vous couronnez de fleurs
Ma tête septuagénaire.

Vous m'inspirez des sentimens
Qui me font oublier mon âge,
Au moment qu'on vous rend homage;
On est toujours dans son printems;
Vos yeux et vos écrits charmans,
Méritent celui d'un vieux sage
Et d'un Galaor de vingt ans.

A un de mes amis qui peignoit ma fille et que je savois amoureux de celle qu'il a depuis épousée.

Air : *L'avez vous vu mon bien-aimé.*

Que tu peins bien dans ce portrait
Une Michon que j'aime,
J'y reconnois à chaque trait
Tous ceux de l'amour même ;
Voilà ses yeux noirs et méchans,
Mais qu'ils sont beaux, qu'ils sont touchans
Le gai primtems,
Les fleurs des champs ;
Au lever de l'aurore,
Ont l'air moins frais,
Que les attraits
Que ta main fait éclore.

De Rosalba le doux pinceau,
Rend moins bien la jeunesse ;
Fais nous voir, Albane nouveau,
Ta charmante maîtresse ;
Son portrait doit être enchanteur ;
Car dans ton cœur,
Un Dieu vainqueur ;
Par mille traits de flame,
A pour jamais ;
Peint les attraits,
Qui captivent ton ame.

A MA FILLE.

Des simples fleurs de nos champs ;
Formant sa parure ;
Elle annonce le printems ;
Mieux que la verdure ;
Et croissant de jour en jour
Elle annonce au tendre amour,
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

A MA FILLE,

DANS le fort d'un accès de Goutte. Pour l'intelligence du nom que je lui donnai, il faut savoir que le roi de Pologne son parrain avec la feue Reine lui donnoient le nom de Marouttzchou, qui veut dire, en polonois, ma chère petite Marie ; et le nom de Michou, par abréviation lui en est demeuré.

VIENS ma michou dans mon taudis,
Ma bouche et mes traits te demandent,
Ainsi les musulmans attendent
Dans leur très-sensé paradis ;
La plus charmante des houris,
Dans mon lit tristement tranquille ;
Je suis une masse inutile,
Un automate, un vif fardeau ;
Nul de mes sens ne m'est utile,
Ah ! viens éclairer ce tombeau,
Tes beaux yeux seront le flambeau
Qui ranimera cet argile.

CHANSON

CHANSON

A la même; quand je commençois à ne plus souffrir, elle venoit dîner de deux jours l'un au chevet de mon lit.

De deux jours l'un,
Viens voir ton ami, dans ton père;
De deux jours l'un,
Viens lui rendre le sens commun;
Déjà le vieux vaurien espère,
Faire tout ce qui peut lui plaire,
De deux jours l'un.

A LA MÊME,

QUI me reprochoit d'être encore plus gai qu'elle.

POURQUOI joindrais-je à la laideur
De la lente et triste vieillesse,
Celle de la mauvaise humeur ;
L'esprit, les graces, la jeunesse
Font encor souvent mon bonheur ;
Souvent leur main enchanteresse,
Vient encore m'offrir quelque fleur ;
Dans mon printems quand la folie
Se parant des traits des amours,
Régnoit en tyran sur ma vie ;
Et même en brillanta le Cours,
Je fus moins heureux que les jours,
Où je vois ma Briolanie.

Deux jolies femmes avoient promis à l'un de mes confrères de lui donner un baiser, s'il me menoit chez elles; il me pressoit de m'y conduire, et m'en promettoit un de leur part.

Qu'il en coûte pour être un sage
Bien circonspect et bien sauvage;
N'eveillez pas le chat qui dort.
Ami?.... Lorsqu'en mon hermitage,
Je travaille à régler mon fort
D'après des écrits.... d'après un âge...
Que j'ai peine à mettre d'accord
L'amour déjà chez moi sommeille,
Je le crois du moins.... Mais j'ai peur
Que votre langage enchanteur,
Pour me tourmenter ne l'éveille,
Croiriez-vous bien que le fripon,
Quand j'apprends à lire à Fanchon
Me glisse l'art d'aimer d'Ovide,
Adoucit malgré moi mon ton,
Et me fait un souris perfide,
Lorsque d'un air doux et timide
Elle répète sa leçon.
Que deviendroit donc ma sagesse,
Si j'osois trop vous écouter,
Je crois devoir bien redouter
Et l'une et l'autre enchanteresse,
Qui vous ont promis un baiser.

Cependant il m'est doux d'apprendre
Que Fanchon sait les amuser ;
Il l'est bien plus d'oser prétendre
A les aller voir, les entendre,
Et dussent-elles abuser
D'un vieux reclus encor trop tendre,
Je ne peux plus m'y refuser.

Fin du onzième volume.

TABLE.

Vie du comte de Tressan, page 3.
Extrait de l'éloge de M. de Tressan par M. Courone, secretaire de l'académie de Rouen, 45.
Eloge de M. de Tressan par M. Condorcet, 56.

PIÈCES FUGITIVES.

Epîtres, Lettres en vers, &c.

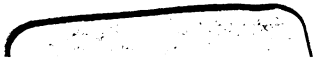
Discours préliminaire, 69.
A M. d'Arménonville, 78.
Réponse de M. d'Arménonville, fable, 80.
Réponse à la fable précédente, 83.
A M. le marquis de Surgère, 85.
Au même, 87.
A madame d'Autrey-Marville, 90.
A madame de Tencin, sur la métempsycose, 91.
Réponse à M. de, 97.
Ode sur le malheur de l'homme, etc. 99.
Envoi de l'ode précédente au père de Neuville, 102.
A M. l'évêque de Verdun Dromenil, 104.
A M. le duc de la Vauguyon, 107.
A M. Racine, 109.
Lettre de M. de Montcrif à M. de Tressan, 110.
Vers à madame la duchesse de Villars, 111.
A M. le marquis de Calvière, 112.
A M. le comte de Croissy, 114.
Vers sur la mort de M. le marquis de Charost, 116.
A Mylord Staffard, 117.
A un ami sur le livre de l'homme machine, 121.

A M. de la Faye, page 124.
Au même, 125.
A MM. de Fontenelle et Alari, 128.
A M. de Caylus, sur les systêmes, 131.
Vers à madame la duchesse du Maine, 137.
Ode Anacréontique à madame de, idem.
Pour la même par M. de Fontenelle, 139.
A M. Franklin, sur un accacia de Virginie, 140.
Vers d'un homme de 78 ans à ses enfans, etc. 141.
Traduction libre de l'ode 13, l. 3 d'Horace, 142.
Ode Anacréontique, 144.
Idem, 146.
Idem, 148.
Charmes de la poésie lyrique, ode, 151.
Traduction du pseaume, super flumina, *etc.* 155.
Cantique, 158.
Idem, 160.
A madame de Pompadour, 163.
Cantique d'Ezechias, 164.
A madame la comtesse de Caraman, 167.
Cantique, 169.
Envoi du cantique précédent, 171.
A M. de Tressan par M. Chabaud, de l'Oratoire, 172.
Réponse de M. de Tressan, 177.
Discours de M. de Tressan prononcé chez les pères de l'Oratoire de Boulogne, à la distribution des prix, 181.
Lettre à M. Lacombe, auteur du Mercure, 190.
Rapport fait à l'académie d'un ouvrage de M. de Tressan sur l'électricité, le 14 mai 1749, 194.
Lettre à M. l'abbé Rainal, sur le cataloque du cabinet d'histoire naturelle de M. Géoffroi, 197.
Epître à M. de Montcrif, 212.
A M. le marquis de Lomaria, 214.
A M. Gresset, après qu'il eut quitté les Jésuites, 217.
Réponse de M. Gresset, 221.
A M. le Sellier, 224.
A M. Necker, 226.
A Madame la duchesse de Br. 227.
Vers faits chez M. le duc de la Vrillière, 228.

A M. le comte de Forcalquier, page 229.
Réponse de M. de Forcalquier, 231.
A M. de Forcalquier, 233.
Chanson, 235.
A madame la duchesse de Brancas, 236.
Idem, 237.
A madame la D. D. V., 239.
Gronderie assez bien méritée, chanson, 241.
Réponse, idem.
A M. l'abbé de Saint-Cyr, 242.
Le Tambourin, 244.
Rondeau, 245.
Idem, 246.
Idem, 247.
Lettre de Stanislas, roi de Pologne, à M. de Tressan, 248.
Idem, 249.
Idem, 250.
Idem, 251.
Idem, 252.
Idem, 253.
Idem, 254.
Idem, 255.
Idem, 256.
Idem, 257.
Vers adressés au roi Stanislas, 258.
Inscription sur un trumeau, 259.
Quatrain et Couplet au roi Stanislas, 260.
Réponse à des vers de M. de Ximanes, 261.
Vers sur le Roman d'Ursino, 262.
A madame la comtesse d'H. . . ., 262.
Idem, 264.
Bouquet pour madame de . . ., 265.
Portrait de la même, idem.
Sur une navette, 266.
Chanson, idem.
A M. le Pelletier de Morfontaines, 267
A madame la marquise de B. . . ., 268.
A M. de Mayer, 270.
A madame la duchesse de Brancas, 271.
Bouts rimés, idem.

Chanson, page 272.
Idem, 273.
A madame la duchesse de B. . . ., 274.
A mademoiselle de Long. . . ., 275.
Idem, 276.
A madame la comtesse d'H. . . ., 177.
Réponse de madame la C. D., 278.
A la même, 279.
Réponse aux vers précédens, 280.
Réponse à madame la marquise, d'H. . . ., 281.
A M. de Saint-Lambert, 282.
Idem, 283.
Idem, 284.
A la marquise de Maupeou, 285.
A madame la marquise d'H. . . ., 286.
Romance d'Amadis, 287.
Ballade, 289.
A madame de ***, 291.
Chanson, 292.
Idem, 293.
Idem, 294.
A madame de B..., idem.
A la même, 296.
A madame de, 299.
A M. le marquis du Croisey, idem.
A madame de ***, 301.
Sur mon hermitage de Franconville, 303.
A madame de. . . ., 305.
Chanson, 307.
A M. le P. P., 308.
A madame de ***, 310.
Chanson, 312.
Pour madame de, 313.
A la même, 314.
Impatience d'un retour, 315.
A ma fille, 316.
A la même, idem.
A la même, 317.
Le réveil d'Annette, 318.
A Madame . . . ., 319.
Plaisanterie, 320.

A Madame de B. . . . . âgée de 14 ans, page 320
A Madame de G..., 321.
A la même, 323.
A M. de Voltaire, 325.
Au même, 333.
Réponse de M. de Voltaire, 336.
A M. de Voltaire, 337.
Réponse de Voltaire, 339.
Au même, sur Rousseau le poëte, 340.
Réponse de M. de Voltaire, 342.
Lettre de Voltaire, 343.
Idem, 346.
Idem, 350.
Idem, 351.
Idem, 352.
Idem, 355.
Idem, 356.
Idem, 359.
Idem, 361.
Idem, 364.
Idem, 366.
Idem, 369.
Idem, 371.
Idem, 373.
Idem, 375.
Idem, 378.
Idem, 381.
Idem, 383.
Idem, 384.
Idem, 386.
Idem, 388.
Idem, 389.
Idem, 391.
Idem, 394.
Imitation d'Anacréon, 395.
Epître à Madame D. . . . 396
A la même, 399.
Chanson pour Madame la marquise de S... Abbesse de ...., 401.
Lettre à M. de Voltaire, 403
Chanson pour Madame de ..., 410.

Idem, page 411.
Réponse à Madame ... 413.
A un de mes amis qui peignoit ma fille, 414.
A ma fille; 415.
A la même, 416.
Chanson à la même, 417.
A la même, 418.
A deux jolies femmes, 419.

Fin de la table du Tome XI.